

SAS [022] – Les parias de Ceylan

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.

N° 22

LES PARIAS DE CEYLAN

© Librairie Plon, 1971

CHAPITRE PREMIER

Andrew Carmer, à plat ventre sur le rocher brûlant, écarta un instant les grosses jumelles noires de ses yeux pour essuyer la sueur qui dégoulinait de son front et obscurcissait sa vision. Il régnait sur les rocs rouges une chaleur infernale d'après-mousson, plombée et lourde. Même les papillons qui voletaient çà et là, semblaient épuisés et se posaient tous les dix mètres. Andrew avait l'impression que, sous la chemise de toile, son dos cuisait au court-bouillon.

Pourtant, il n'aurait pas donné sa place pour une douche glacée et une chambre climatisée.

Ce qu'il voyait dans ses jumelles le payait amplement du voyage épuisant à travers la jungle ceylanaise, des cahots de la piste qui avaient ébranlé chacune de ses articulations, meurtri ses muscles, presque fait tomber en poussière la vieille Land-Rover louée au poids de l'or à Colombo. Jusqu'à Trincomalee, il avait roulé sans mal sur les routes étroites, en dépit des vaches et même d'un gros python qui traversait paisiblement la chaussée, avant Dambulla. Mais ensuite, c'était la piste en pleine jungle, détrempée, semée d'énormes trous, sinueuse, coupée de fondrières. Les branches étaient si basses qu'Andrew rentrait instinctivement la tête dans les épaules derrière son pare-brise quand elles le fouettaient.

En ce début de mai, les pluies torrentielles de la mousson commençaient et la latérite de la piste était transformée en bournier.

L'Américain lâcha ses jumelles et prit l'appareil photo pendu à son cou par une courroie de cuir. Le télé de 200 suffirait. Avec une hâte fiévreuse, il régla la mise au point et pressa le bouton.

Il eut le temps d'appuyer sept fois. Plus qu'il n'en fallait. Son excitation était telle qu'il faillit prendre ses jambes à son cou et filer sur Colombo, raconter sa découverte. Mais Andrew Carmer était un garçon posé et consciencieux. On lui avait appris à toujours exploiter les situations à fond. Il fallait qu'il se rapproche, qu'il en apprenne encore plus.

Pour se détendre, il laissa errer son regard quelques secondes sur les vagues qui venaient se briser sur les gros rochers rouges. En face de lui, c'était le Golfe du Bengale. L'eau avait une curieuse couleur violette, due au fond rocheux. Colombo ne se trouvait qu'à cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau, mais on se serait cru au bout du monde. Tout le nord-est de Ceylan était pratiquement inhabité, couvert de jungle épaisse, sans une route.

D'où il se trouvait, Andrew Carmer surplombait une baie naturelle de trois milles de large, abritée des hautes vagues de l'océan Indien,

s'enfonçant en coin dans la jungle. Cinquante kilomètres plus au sud, se trouvaient les ruines d'un temple hindouiste englouti depuis des siècles par un glissement de terrain. Les pèlerins venaient encore y prier, comme si les Dieux avaient survécu à la noyade...

Andrew se leva. Des mouches de chaleur dansaient devant ses yeux. À vingt mètres de là, les rochers se terminaient, pour faire place à de hautes herbes semées de bouquets de végétation tropicale. L'Américain marcha jusqu'à la lisière, hésita, puis sauta en contrebas. Il était dévoré de curiosité et ce qu'il avait photographié ne lui suffisait pas.

Plusieurs « orioles » jaunes et bleus s'envolèrent d'un coup devant lui, appelant leurs petits de leur cri aigu comme le son d'une flûte. Tous les nerfs tendus, Andrew s'arrêta. Réalisant qu'il ne s'agissait que d'oiseaux, il reprit sa marche en avant. Il avait encore quatre cents mètres à parcourir avant d'arriver à la grande Dagoba de pierre grise qui se dressait au milieu de l'herbe à éléphants. Et chaque mètre pouvait receler un danger mortel. Sans compter les innombrables scorpions, spécialité cinghalaise. Ils venaient piquer les gens jusque sur l'aéroport de Katuna Yake.

*

* *

Accroupi derrière un manguier, Andrew Carmer observait la grosse Dagoba grise, à une centaine de mètres devant lui. Elle était semblable à toutes celles qui parsemaient Ceylan : une sorte de tronc de cône arrondi en forme de cloche fait de ciment ou de terre recouvert de pierres. L'équivalent des temples bouddhistes de Thaïlande. Chaque Dagoba signalait un endroit saint pour les bouddhistes. Certaines, minuscules, protégeaient le domicile des croyants.

Une brusque angoisse saisit Andrew Carmer. Jamais il n'aurait pensé se retrouver un jour dans la jungle ceylanaise, tout seul, sans arme, loin de tout. Ses missions, au State Department Bureau of Informations and Research, l'INR, constituaient surtout en arides triages de documents officiels. C'était son premier travail actif et il le passionnait. Mais en même temps, il venait de réaliser le danger de sa situation.

Heureusement, il se sentait un peu plus rassuré derrière le manguier. Pour y arriver, il avait dû traverser l'herbe à éléphants qui le découvrait à partir de la taille. Sans savoir si on l'observait...

Maintenant qu'il se trouvait beaucoup plus près de son objectif, il n'avait brusquement plus envie de continuer plus avant. Comme si le danger s'était concrétisé. Après tout, il avait largement de quoi intéresser l'INR. Il se retourna et chercha à percer la végétation épaisse à sa gauche. On aurait pu l'observer à bout portant sans qu'il

se doute de rien.

Il se leva pour partir.

Juste alors, il entendit des branches se briser, à une vingtaine de mètres sur la droite. Aussitôt, il plongea par terre et retint son souffle. Collé au manguier, il releva la tête et scruta la forêt dans la direction du bruit.

Celui-ci s'amplifiait, venant dans sa direction. Comme si quelqu'un avait marché sans précautions dans la jungle, écrasant les lianes et les branches pourries sur son passage... Cette absence de dissimulation rassura le jeune Américain. Des gens animés d'intentions hostiles n'auraient pas agi ainsi.

Une masse grise émergea brutalement d'un fouillis de jeunes arbres et de lianes et s'ébroua sur le sentier.

Un éléphant.

Andrew Carmer faillit hurler de terreur. Bien sûr, Il avait déjà vu des pachydermes au zoo de San Diego. À Ceylan même, c'en était plein. On les utilisait aux travaux des rizières ou pour tirer des troncs d'arbres. À Colombo, même, il en avait aperçu un, en pleine ville. Ceux-là étaient des animaux aussi débonnaires que des vaches de pâturage.

Mais là, dans ce sentier de jungle, l'énorme bête grise était effrayante.

Le jeune Américain regarda autour de lui : il ne voyait aucun arbre assez haut où il puisse grimper pour échapper au pachyderme. Ce dernier s'était planté au milieu du sentier et restait là, dodelinant doucement la tête, la trompe battant l'air.

Ce devait être un animal sauvage. Pour se rassurer Andrew pensa à ses frères du Gai Oya National Park, tellement habitués aux touristes qu'ils venaient par coquetterie se faire photographier devant les Rest-houses !

Avec mille précautions, il fit le tour du manguier. Peut-être que le pachyderme ne l'avait même pas vu. Les éléphants ont une très mauvaise vision et suivent une course rectiligne quand ils chargent. Il suffisait probablement de se dissimuler hors de la piste pour ne courir aucun risque.

Un piétinement de branches brisées devant lui l'alerta. Un bouquet de fougères géantes formaient une muraille verte, infranchissable aux regards.

Andrew Carmer hésitait sur la conduite à suivre quand le rideau de verdure sembla se volatiliser à dix mètres de lui.

D'abord, il ne vit que l'énorme tête rose, au poil usé par les frottements contre les arbres, la trompe battant de droite et de gauche, poux écarter les lianes et les feuillages. C'était un gros animal pesant au moins deux tonnes, dont les défenses avaient été arrachées ou

sciées. Donc une bête domestique.

Soudain, Andrew Carmer aperçut l'homme assis en tailleur sur le dos du pachyderme. Un cornac. La peur de l'Américain s'évanouit instantanément. Il se sentait tout bête. Ce que l'imagination pouvait faire quand même. Voilà une histoire dont il ne se vanterait pas.

Souriant, il quitta le manguier et s'avança au-dessus du sentier.

Un cri rauque, poussé par une voix humaine, le fit sursauter.

Penché en avant, presque sur la tête de l'éléphant, le cornac le piquait près des oreilles avec un bâton pointu. Pétrifié, Andrew Carmer restait au milieu du sentier.

Tout se passa très vite. La trompe levée, le pachyderme barrit furieusement. Andrew vit la gueule rose à trois mètres de lui. Le barrissement lui glaça le sang dans les veines. L'éléphant l'avait vu. Brutalement, il chargea.

Andrew n'eut que le temps de se coller contre le manguier. Les poils gris et raides égratignèrent son bras gauche au passage. Il tomba dans les fougères, se coupa encore, puis parvint à se redresser sur les genoux.

Il hurla d'une voix soudain hystérique :

— Hé ! Vous êtes dingue ou quoi.

La colère était encore plus forte que la peur ! Mais l'homme agenouillé sur le cou de l'éléphant ne parut même pas l'apercevoir. Déjà, sous son impulsion le pachyderme faisait demi-tour. L'autre éléphant n'avait pas bougé, interdisant toujours le sentier. Andrew hurla encore, à se faire éclater les poumons ; le cornac ne pouvait pas ne pas l'avoir entendu. Il ne baissa même pas les yeux.

Andrew Carmer comprit d'un coup. Les deux éléphants étaient venus pour le tuer. Le manguier ne représentait pas une protection suffisante. À la première charge directe, il allait être broyé et Andrew avec !

Le premier éléphant l'empêchait de regagner la Land-Rover. Ivre de terreur, il déta la vers la Dagoba. Dans le marécage des hautes herbes, il n'avait pas une chance. S'il parvenait à escalader la Dagoba, il était provisoirement sauvé. Bêtement, il cria, tout en courant :

— Help !

Seul lui répondit, derrière lui, le martèlement des énormes pieds. De nouveau, l'éléphant chargeait, à travers le sentier.

Les sandales du jeune Américain glissaient, s'enfonçaient dans la boue. Il tomba, se releva. Le bruit des branches broyées grandissait. L'éléphant trottait, excité par les cris de son cornac. Il y avait une telle opposition entre cette charge sauvage et l'objet de sa mission que Andrew se demanda un instant s'il rêvait.

Il avait l'impression de courir sans avancer, comme dans un cauchemar. Pourtant, il atteignit enfin une petite clairière. En face,

après un terre-plein de sable, se dressait la Dagoba. S'il y parvenait, il était sauvé. Mais ses poumons le brûlaient, il ne parvenait plus à soulever les pieds.

La panique lui brouillait les idées. Il aurait eu une toute petite chance de se sauver en attendant le pachyderme, et en l'évitant à la dernière seconde par un saut de côté. Mais, stupidement, il continua à courir en droite ligne. Sans même oser se retourner.

Le sol de la clairière tremblait. Andrew Carmer n'était plus qu'à dix mètres de la Dagoba quand la trompe l'arracha du sol.

Désespérément, il sortit son poignard de sa ceinture et tenta de porter un coup à l'appendice qui l'avait saisi par le milieu du corps. La pointe pénétra d'un centimètre dans les poils gris. L'éléphant poussa un barrissement de rage et brandit l'Américain à quatre mètres du sol avant de le projeter de toutes ses forces par terre. La dernière chose que vit Andrew Carmer fut la masse de l'éléphant se ruant sur lui. La grosse patte écrasa son cou et son épaule comme un marteau-pilon. Il ressentit une douleur inhumaine et n'eut pas le temps de crier. Ses poumons jaillissaient de son thorax éclaté en lambeaux roses et sanguinolents. Il y eut un craquement affreux d'os écrabouillés quand les pattes arrière de l'éléphant achevèrent de broyer le jeune Américain. Il était mort quand le pachyderme le reprit avec sa trompe pour le projeter violemment devant lui. Une nouvelle fois, il le piétina, lui arrachant la moitié du visage.

Inlassablement, le pachyderme écrasait le pantin désarticulé qui n'était plus qu'un petit tas sanglant au milieu de la clairière. Là où il était tombé la première fois, le sable était teinté de rose.

Impassible, le cornac dirigeait le massacre. Lorsqu'il ne resta plus du malheureux Carmer qu'une défroque teintée de sang et remplie de débris de chair, il calma sa bête en la tapant légèrement sur les oreilles, puis par des petits claquements de langue. Peu à peu, la fureur de l'éléphant tomba. Il demeura immobile, à quelques mètres de l'homme qu'il venait de réduire en bouillie, ses petits yeux encore injectés de sang, la trompe battant furieusement l'air.

Le cornac aboya un ordre et le pachyderme s'agenouilla pesamment, sur les pattes de devant.

L'homme sauta à terre et courut s'accroupir près de sa victime.

Il fallait beaucoup d'imagination pour reconnaître un être humain. La tête avait été entièrement broyée, ainsi que le thorax où les morceaux de peau se mélangeaient à ceux de la chemise. Les yeux avaient sauté hors des orbites et le crâne n'avait pas cinq centimètres d'épaisseur... Une odeur fade et écoeurante s'élevait du cadavre.

Sans manifester la moindre répulsion, le cornac farfouilla dans ce qui restait des vêtements, cherchant des papiers. Il ne trouva qu'un portefeuille et un rouleau de billets. Ceux-ci étaient tellement

imprégnés de sang qu'ils formaient une boule noirâtre. L'homme enfouit le tout dans son pagne, à côté du long poignard incrusté de fausses pierres précieuses qui ne le quittait jamais. En cas de révolte de l'éléphant, il n'avait qu'à se laisser glisser le long de son flanc et lui planter l'arme dans la peau fragile du ventre.

Et filer vite...

Un peu plus loin, le cornac ramassa les jumelles et les examina. Elles étaient toutes neuves et d'un modèle américain qu'on ne trouvait pas à Ceylan. Un outil de professionnel. L'homme passa la courroie autour de son cou. De grosses mouches tournaient déjà autour du cadavre. Bientôt les corneilles et les mainates [1] allaient sentir la bonne odeur et accourir au festin. Sans parler des innombrables petits rongeurs de la jungle.

Le cornac regarda autour de lui pour voir s'il n'avait rien oublié, puis se servant du genou de l'éléphant comme marchepied, il remonta sur sa monture. Tandis qu'il se balançait au rythme tranquille de l'animal calmé, il pensa avec satisfaction qu'il avait rempli sa mission. Si l'intrus était parvenu à la Dagoba il n'aurait peut-être pas pu le coincer. Et il serait en ce moment sur la route de Colombo avec tout ce que cela comportait de conséquences...

Le cornac fit claquer sa langue et l'éléphant accéléra. L'homme poussa un long appel modulé. Presque aussitôt le second éléphant apparut à l'orée du sentier. En trottant lourdement il rejoignit le premier. Il ne restait de Andrew Carmer qu'un tas informe, sans un os intact.

En passant devant la Dagoba, le cornac se tourna vers le monument, joignit les mains, paume contre paume pour le salut bouddhiste. La mort affreuse de l'intrus ne l'avait absolument pas touché. Certes, le Bouddhisme interdisait de tuer toutes les créatures vivantes, y compris les plus humbles comme les moustiques et les cafards. Mais il n'était pas absolument certain que les étrangers, de surcroît rebelles à la vraie foi, soient inclus dans la mansuétude du Tout-Puissant. Et, de toute façon, il y avait toujours des accommodements avec le Ciel.

CHAPITRE II

David Wise se tourna vers Henry Sutherland, responsable de la zone « Océan Indien ». Un homme posé et grassouillet avec des lunettes d'or sans monture.

— Montrez-lui cette photo.

Il y avait une imperceptible ironie dans sa voix. Malko regarda le gros dossier sous le bras de Henry Sutherland. Fermé par une bande rouge où le mot « secret » s'étalait en grosses lettres noires. Les trois hommes se trouvaient au dix-septième étage de l'immeuble central du complexe CIA de Langley à quelques kilomètres de Washington.

Depuis son échec en Roumanie [2], c'est la première fois que Malko était recontacté par ses employeurs de la Central Intelligence Agency.

Henry Sutherland farfouilla dans son dossier et en tira une photo 24 x 30 qu'il tendit à Malko.

Le document représentait une très jolie fille de vingt-cinq ans environ, avec de longs cheveux blonds encadrant un visage ovale et souriant, assise dans un fauteuil, les jambes croisées. Sa robe imprimée était si courte qu'elle découvrait une de ses cuisses presque jusqu'à la naissance des hanches. L'inconnue, prise de face, semblait parfaitement détendue et même un peu provocante. Malko reposa le cliché sur le bureau de David Wise. Ce n'était pas le genre de documents qui traînait d'habitude dans les locaux austères de Langley.

— Très jolie femme. C'est votre dernière conquête ?

David Wise qui avait autant d'humour qu'un poêle à mazout, se força à sourire :

— Nous aimerions que ce soit *votre* prochaine conquête.

Il avait considérablement appuyé sur le mot « votre ». Sans aucune ironie. Malko baissa ses yeux dorés :

— Vous voulez m'engager dans une entreprise immorale. Je sens qu'il va falloir augmenter mes émoluments...

David Wise cessa soudain d'apprécier l'humour de Malko. Il défendait chaque cent des dépenses de la CIA comme si cela avait été ses propres économies. Et Malko avait déjà coûté très cher. Même si les dizaines de milliers de dollars contribuaient à restaurer son château de Liezen, en Autriche – oeuvre estimable – c'étaient quand même les contribuables américains qui payaient. Et ces derniers se moquaient éperdument que Son Altesse Sérénissime, le Prince Malko Lingé vive dans un château historique ou dans une chambre de bonne.

— Henry va vous expliquer de quoi il s'agit, répliqua-t-il assez sèchement. J'ai beaucoup de travail. OK, Henry ?

Façon élégante de faire comprendre à Malko que ce problème

n'était pas d'une importance vitale...

Le collaborateur de David Wise inclina gravement la tête :

— Sûrement, Dave.

Déjà, il ramassait son dossier. David Wise serra mollement la main de Malko.

— Amusez-vous bien à Ceylan. Vous avez de la chance d'aller au soleil...

Bientôt, il faudrait que Malko paie pour avoir l'honneur de travailler à la Central Intelligence Agency. Sans relever, il remit ses éternelles lunettes noires et suivit Henry Sutherland. Ils traversèrent le couloir et prirent l'ascenseur sans dire un mot. Le bureau du responsable de l'Océan Indien était aussi Spartiate que celui de son patron, à part une grande carte du monde couverte d'épingles multicolores.

Malko s'assit dans l'unique fauteuil tandis que son vis-à-vis prenait place au bureau :

— Alors, qui est cette charmante dame ?

Son ton léger fit froncer légèrement les sourcils à Henry Sutherland. Il ouvrit l'épais dossier et annonça solennellement :

— Une personne extrêmement dangereuse. Elle s'appelle Diana Vorhund. De nationalité sud-africaine. Pendant dix-huit mois, elle est restée aux États-Unis, à l'Université de Columbia, étudiant l'archéologie. Sans histoires. Puis, elle est partie en vacances au Mexique. Près de Mérida.

— Ce n'est pas pour cela que vous la recherchez quand même ?

Le ton pesant de l'homme de la CIA exaspérait Malko. D'autant que la pulpeuse sud-africaine ne semblait pas aussi dangereuse pour les USA qu'un missile balistique... Mais Henry Sutherland leva seulement des yeux furibonds, pas du tout impressionné par les yeux dorés de Malko.

— Voulez-vous écouter la suite, je vous prie ?

Malko laissa errer son regard par la fenêtre. Il faisait beau et il avait envie d'aller se promener à Arlington, avant de repartir pour New York et Poughkeepsie.

— Du Mexique, la personne s'est rendue à Cuba, continua Henry Sutherland, de la même voix monocorde. Puis, elle est revenue à Washington. Quelques mois plus tard, le FBI a découvert qu'elle aidait les révolutionnaires du Québec à s'enfuir à Cuba, qu'elle transportait des bombes pour les « Black Panthers » et qu'elle avait hébergé plusieurs semaines dans un appartement loué à son nom des cubains recherchés par le FBI... Au cours de l'enquête dont elle a été l'objet, le FBI a découvert qu'elle assurait la liaison entre tous les réseaux cubains opérant au Canada et aux États-Unis.

Malko reprit la photo de Diana et l'examina. À qui se fier ? On

aurait plutôt dit un mannequin en vogue... Les Cubains ne se débrouillaient pas mal.

— Peut-on savoir ce qui l'a précipité dans cette vie de militante ? demanda-t-il.

Le regard d'Henry Sutherland s'assombrit encore.

— Nous ne le savons pas de façon certaine, dit-il d'une voix hésitante. Mais nous avons pu apprendre par un informateur que durant son séjour à Cuba, Diana Vorhund a rencontré Storkeley Carmichael. Et... enfin, on les a vus beaucoup ensemble. Elle l'aurait accompagné en Algérie, même, mais ce n'est pas certain. Enfin, il doit y avoir une autre raison, n'est-ce pas... Ce sont des...

Il en bégayait de honte, Henry Sutherland. Malko dit placidement, avec quand même, un minuscule soupçon d'ironie :

— Ce qui prouve qu'on peut faire l'amour. Et la guerre...

Storkeley Carmichael étant un des chefs les plus extrémistes des « Black Panthers », recherché par le FBI, la CIA et toutes les Agences Fédérales s'occupant de la Sécurité, ses liens avec la jeune femme expliquaient le soudain dévouement de cette dernière à la cause de la Révolution...

Storkeley Carmichael passait son temps à parcourir le monde, allumant autant de brûlots gauchistes qu'il le pouvait. Pour le FBI il arrivait immédiatement après Belzébuth.

— Nous n'avons aucune preuve de ce que vous pensez, fit sèchement Henry Sutherland.

— Au fait, pourquoi ne l'avez-vous pas arrêtée ? demanda perfidement Malko.

— Elle a filé, avoua piteusement Henry Sutherland. En passant la frontière à Tijuana un samedi soir. Depuis, nous ne l'avons jamais revue...

— Et vous voulez que je fasse le tour du monde pour la retrouver ?

Henry Sutherland posa son dossier. Visiblement Malko l'exaspérait :

— Elle est à Ceylan. À Colombo même. Depuis deux mois. Nous voulons savoir ce qu'elle y fait.

— Storkeley Carmichael est avec elle ?

— Pas que nous sachions.

Malko n'était pas enchanté de cette mission de routine. Les Agences fédérales surveillaient à longueur d'années une trentaine d'agitateurs de tout poil.

— Il faut l'enlever et vous la ramener ?

Henry Sutherland sursauta :

— Vous êtes fou ! Nous voulons savoir seulement pourquoi elle se trouve à Ceylan. Et ce qu'elle y fait, qui elle voit, qui elle fréquente. Au besoin, faites sa connaissance...

— Jusqu'où ?

L'homme de la CIA ignore l'interruption.

— Étant donné le mal qu'elle a fait chez nous, le voyage en vaut la peine, dit-il. Même si c'est pour découvrir qu'elle n'a plus aucune activité politique.

Malko se leva.

— Puis-je emporter cette photo ?

— Attendez, fit Henry Sutherland. Il y a encore une chose que vous ignorez. Le State Department Bureau of Research and Information a déjà envoyé quelqu'un sur la piste de cette personne. Un agent nommé Andrew Carmer.

Malko se rassit. Ainsi, il y avait quand même un petit os.

— Ce... cet Andrew a eu un accident, dit d'une voix neutre Henry Sutherland. Il est mort. Mais son décès me paraît n'avoir eu aucun rapport avec sa mission. Il a été tué par un éléphant sauvage. Au cours d'une excursion.

— Fâcheuse coïncidence, murmura Malko.

Henry Sutherland demeura impassible.

— J'ai prévenu la comptabilité pour qu'on vous établisse un billet première jusqu'à Ceylan. Vous devez changer à Paris, pour prendre l'UTA, une compagnie française. Vous pouvez être là-bas après-demain...

— Vous avez prévu un aller-retour ?

— Vous aurez également 2 500 dollars en traveller's checks, continua Sutherland. Pour le reste... j'ai dit à...

— Je sais, je sais, coupa Malko. Vous réglez le retour du corps jusqu'au pays d'origine. Et vous envoyez de très belles fleurs.

La maladresse de son vis-à-vis l'agaçait. Il se pencha brusquement sur le bureau :

— Mais pourquoi diable ne demandez-vous pas à quelqu'un de l'Ambassade de Colombo de s'occuper de cette Diana ? Au lieu de m'offrir le tour du monde. Vous n'allez pas me faire croire qu'il n'y a personne là-bas ?

Henry Sutherland détourna les yeux :

— Si, si. Mais les Cinghalais et les Anglais sont très sensibilisés. Nous devons être le plus discret possible. Ne pas employer de personnes ayant de titres officiels.

Autrement dit, Malko risquait de croupir dans une prison cinghalaise sans qu'on lève le petit doigt pour l'en sortir... Mais Henry Sutherland ne faisait qu'exécuter les ordres de David Wise. Cette mission banale était le prix que devait payer Malko pour son échec avec le colonel Okolov. Une seconde, il se demanda s'il n'allait pas tout envoyer promener et rejoindre son château et Alexandra... Vivre en paix.

Mais le château n'était pas terminé. Et puis, peut-être aussi

l'engrenage de l'aventure, de la nouveauté, du danger...

— D'accord, s'entendit-il dire. Je serai après-demain à Ceylan.

Il sortit du bureau sans serrer la main de Henry Sutherland. La photo de Diana Vorhund roulée dans la main. En espérant qu'elle serait ressemblante...

CHAPITRE III

En entrant dans la salle à manger de l'hôtel Galle Face, Malko eut l'impression que le plancher était en bois d'ébène. Puis, en s'approchant de plus près, il vit les hordes de cafards s'écarter devant lui laissant le parquet à nu. Silencieux et pieds nus, le Tamil l'escorta jusqu'à sa table. La pièce avait les dimensions d'une cathédrale gothique moyenne. L'éclairage parcimonieux permettait tout juste d'apercevoir le plafond dans la pénombre. D'innombrables ventilateurs pendus au bout de longs câbles comme des chauves-souris menaient un combat inégal et sans fin contre la chaleur poisseuse de la mousson. Quand le courant électrique n'était pas coupé par économie ou réduit à quelques volts symboliques.

Le « Galle Face » était l'hôtel le plus élégant de Colombo, diplodocus de l'hôtellerie, vestige oublié du colonialisme anglais. Cinquante ans plus tôt, on en parlait avec le même respect que le Savoy ou le Dorchester. Feue la Reine Victoria devait hanter la nuit les interminables couloirs mal éclairés, regrettant le temps glorieux où les Cinghalais n'y étaient admis qu'au titre de domestiques. Ceylan n'avait pourtant pas totalement abrogé les privilèges des Blancs, tout en étant un État indépendant ; la seule piscine décente de Colombo était réservée aux Blancs, ainsi que le meilleur hôpital, le Frazer.

Malko s'assit à une table ronde recouverte d'une nappe qui n'avait pas été lavée depuis trente ans.

Du coup, il remit ses lunettes noires qui, tout en dissimulant ses yeux dorés, le protégeaient un peu du monde extérieur.

La première impression de Ceylan n'était pas encourageante. Il avait traversé Colombo d'un trait depuis l'aéroport de Negombo pour atterrir au Galle Face, au sud de la ville en bordure de l'Océan Indien.

Entre les vieux autobus anglais dont les plateformes surchargées arrachaient des étincelles au bitume à chaque cahot et les innombrables bicyclettes anglaises immenses et noires, la circulation était démente sur la petite route bordée de jungle et de bidonvilles qui reliait Colombo à l'aéroport.

Sa chambre tombait en ruines. La peinture n'avait pas dû être refaite depuis un demi-siècle. Un ventilateur asthmatique tournait par à-coups au plafond dans un envol de mouches et d'insectes variés. Malko avait pendu soigneusement ses éternels complets d'alpaga. Seule consolation : la fiche qu'on lui avait remise avec sa clef indiquait que les gentlemen admis à la salle à manger n'avaient absolument pas le droit de s'y rendre en bretelles... Vieux restes de dignité anglo-saxonne.

Le Galle Face était prodigieux. L'immense bâtisse rosâtre, en bordure de mer, avait fière allure de loin. La piscine de mosaïque couverte qui ressemblait à des thermes romains, était remplie d'eau de javel à peu près pure... Et de près, tout apparaissait vieillot et décrépit. Dans le lobby, des dizaines de caissiers alignaient à la plume d'interminables colonnes de chiffres sur de grands registres noirs, totalement imperméables au progrès. Une machine à écrire était déjà considérée comme un engin diabolique. Et pour 141 chambres le Galle Face comptait 500 employés.

Déprimé, Malko commanda un steak de buffle et une Heineken. Heureusement qu'il avait emporté une vue panoramique de son château pour se remonter le moral. Et une petite boîte de Baume du Tigre pour les bobos, les maux de gorge ou les migraines. Depuis ses séjours en Extrême-Orient, il ne s'en séparait jamais.

Malko achevait de trier les clous et les bouts de ficelle mêlés à sa tranche d'ananas de conserve quand une voix légèrement avinée le fit sursauter :

— Alors, c'est vous le nouveau ?

Un Européen venait de surgir près de la table sans qu'il l'ait entendu venir. Grand, les cheveux roux et un front dégarni, des épaules étroites et une taille épaisse. La chemise à manches courtes laissait apercevoir un torse velu et le pantalon était semé de taches. L'inconnu contemplait avec une certaine ironie l'impeccable costume d'alpaga de Malko, sa cravate et sa chemise blanche.

Il tendit une main couverte de taches de rousseur.

— James Kent, troisième Conseiller.

Il n'avait pas besoin de dire de quelle Ambassade. Son accent venait directement du Missouri.

— Je suis le Prince Malko Linge, dit Malko assez froidement. Pourquoi diable m'a-t-on conseillé cet hôtel ?

James Kent haussa les épaules.

— L'Ambassade est juste derrière. Et il est meilleur que le Trapobane. Ici, il n'y a que des cafards, là-bas, les rats vous bouffent les bagages pendant que vous dormez...

Charmant.

Après avoir déplié le journal qu'il tenait à la main James Kent l'étala sur une chaise et s'assit dessus. Devant le regard étonné de Malko, il ricana.

— Coutume locale... Les punaises. Même le Premier Ministre s'assoit sur un journal. Elles sont partout.

Malko songea avec horreur aux affreuses démangeaisons qui le dévoraient depuis le début du repas. Naïvement il avait cru à une foudroyante attaque d'urticaire...

James Kent claqua des doigts. Un des Tamils qui attendait debout,

avec une douzaine d'autres, près de la porte de la cuisine, se détacha languissamment du groupe et glissa sans bruit vers les deux étrangers, semblant flotter sur le parquet ciré.

— Un cognac, ordonna l'Américain dès que le boy fut à portée de voix.

Celui-ci fit demi-tour, digne et silencieux. Son curieux vêtement blanc le faisait ressembler à un spectre. Il y en avait des centaines, dans tous les coins de l'hôtel, debout, accroupis ou même couchés, attendant on ne sait quoi.

Malko dévisageait son vis-à-vis. La couperose de ses joues était aussi éloquente que son haleine. Il aurait dû souffler sur la chaise au lieu d'y étaler son journal. Pas une punaise n'aurait résisté. James Kent était de toute évidence un parfait ivrogne. Les ongles bordés de noir, les taches de ses vêtements et son regard éteint n'étaient pas tellement dans la ligne habituelle de la CIA. Pourtant, même les mendiants du Pettah [3] savaient que James Kent, troisième Conseiller à l'Ambassade des USA était le responsable local de la Central Intelligence Agency.

Le cognac arriva sur un plateau d'argent cabossé. James Kent l'y rafla directement, l'avalait d'un trait, fit une horrible grimace et reposa le verre vide.

— Saloperie.

Malko, choqué de ce langage, ne put s'empêcher de remarquer :

— Pourquoi en buvez-vous ?

Indigné, James Kent se pencha au-dessus de la table.

— Vous savez combien coûte une bouteille de J and B ? Seize dollars !

Il en avait des larmes dans la voix.

— Il n'y a rien à foutre, à Colombo, continua-t-il d'un ton morne. Rien. Pas de télé. Pour baiser, pratiquement, faut aller à Singapour. La bouffe, on en parle même pas. Buffle et curry. Et ce putain de climat.

En fait de féerie cinghalaise...

Malko ne voulut pas se laisser décourager par ce tableau pessimiste. Il connaissait assez les Américains pour savoir à quel point ils étaient perdus hors de chez eux.

— Le travail doit être intéressant, au moins ?

James Kent eut un ricanement suivi d'un hoquet :

— My foot ! D'abord y a les Anglais. Ici, ils sont les maîtres. La Reine a toujours le droit de vie et de mort sur les Cinghalais... Or, les British supportent les Russes, mais ne nous aiment pas beaucoup. Pas question de se remuer...

Autrement dit, pas de cape et d'épée.

— Alors, on fait des risettes aux bougnoules et on compte les bateaux russes qui passent... Soixante-dix-huit depuis le début de

l'année. Les Cinghalais se foutent de tout, du moment qu'ils ont leur bol de riz. Les Russes et les Chinois ont des camions de propagande qui parcourent les villages en donnant du riz et du marxisme. Chacun le leur. Aux autres, cela ne fait ni chaud ni froid. Ils se marrent et ils bouffent le riz. Et quand ils ont trois roupies ils s'offrent de l'arak et se saoulent à mort... Nous, on leur donne du ciment. Et vous savez ce qu'ils en ont fait ?

Malko ne savait pas. James Kent pointa un index en deuil à travers la table :

— On leur avait filé du ciment pour faire une jetée. Ils ont construit un de leurs putains de monuments, une arche en ciment, une Dagoba ! Et chaque fois qu'ils peuvent piquer un sac de plus, ils l'ajoutent...

Son regard furieux balaya la grande salle à manger, comme si les minables Tamils de la cuisine étaient responsables du détournement de ciment.

— Allons boire un verre chez moi, dit-il, c'est plus gai. Ici, c'est à se flinguer.

Il y avait quelque chose de vrai. Malko se gratta le plus discrètement possible comme il sied à un gentleman et se leva.

*
* *

Chez James Kent, ce n'était pas plus gai. Du Galle Face à Green Path, une avenue tranquille bordée de villas, il n'y avait pas plus d'un kilomètre. Heureusement. Sa vieille Impala avait des sièges aussi rembourrés qu'une planche de fakir et pas de climatisation. De l'extérieur, la maison de James Kent semblait coquette, avec son toit rouge et ses murs blancs.

Mais à l'intérieur, c'était un cauchemar psychédélique ! Les murs du living étaient rose fadasse, le plafond marron. Toute la salle à manger d'un très beau vert criard.

James Kent claqua des mains et un boy apparut. Aussitôt, il fit surgir une bouteille de J and B et des verres. L'Américain affalé dans un fauteuil en plastique, contemplait Malko d'un oeil intéressé.

— Alors, ils vous ont envoyé pour la belle Diana, laissa-t-il tomber. Avec les jambes qu'elle a, c'est pas désagréable. À Ceylan, c'est plutôt rare.

La vulgarité de l'Américain agaçait Malko. Il but une gorgée de son J and B avant de répondre :

— Je suis aussi venu pour enquêter sur la mort de Andrew Carmer. Il est possible que les deux faits soient liés...

— Vous voulez voir ses bagages ? Ils sont là.

La main de James Kent pointait vers un coin de la pièce. Il y avait une valise de toile bleue et un sac marron.

— J'ai mis des cadenas, à cause des boys. Ils volent tout. Comme des cons. Le mois dernier, mon cuisinier a essayé de me faire croire que j'avais mangé douze kilos de beurre et six litres d'huile. Vous vous rendez compte...

Malko ne pouvait détacher son regard des valises. Avec quand même un frisson désagréable. Après tout, il était à Ceylan pour reprendre l'enquête de Andrew Carmer...

— On ne sait toujours pas ce qui lui est arrivé ? demanda-t-il.

James Kent se versa un verre à dents de whisky avant de laisser tomber :

— Il a été écrabouillé par un éléphant. Si vous l'aviez vu... On aurait dit une méduse. Les embaumeurs ont utilisé quarante kilos de cire pour essayer de le rendre présentable...

— De cire ?

— Oui, ici, ils font comme en Californie. Ils croient que si on est pas entier, on va pas au ciel.

— Où cela s'est-il passé ?

L'Américain eut un geste vague.

— Au diable. Dans le nord-est, après Trincomalee, dans un coin de jungle perdue. Je me demande vraiment ce qu'il allait foutre là... Sans la bagnole de location, on l'aurait jamais retrouvé. Mais au bout de trois jours, ils étaient comme des dingues. Ils voulaient leur Land-Rover. Et je ne savais foutrement pas où elle était. Je les ai envoyés promener. Je ne sais pas comment ils se sont démerdés. Mais je crois qu'il s'était fait réparer une roue à Trincomalee. Bref, un matin, ils sont débarqués à l'Ambassade pour dire qu'ils avaient retrouvé la Land-Rover et même Carmer. Ou plutôt ce qu'il en restait.

« Apparemment, il a été chargé par un éléphant et piétiné. On l'a ramené dans un sac...

— Vous n'avez pas réussi à savoir ce qu'il allait faire là-bas ?

James Kent eut un geste d'impuissance :

— Je n'en sais foutrement rien. Ce gars-là il est passé me voir. Il m'a dit que le State Department l'avait envoyé à Ceylan pour enquêter sur les activités de Diana Vorhund. C'est nous qui leur avions signalé sa présence ici. L'INR nous avait envoyé la fiche de recherches. Moi, je me suis marré. À Washington, dès qu'on dit un mot de travers sur Hoover, ils vous filent sur la liste rouge. Il paraît qu'ils y ont même mis des curés ! Tout le monde la connaît, Diana. Vous pouvez la voir au moins trois fois par semaine au Capri. C'est la plus belle gonze de Colombo. J'aurais même pu la lui présenter... Il paraît qu'elle est archéologue et qu'elle prépare une thèse sur le bouddhisme.

« C'est possible aussi qu'elle fricote avec les cocos. Dans le rapport, j'ai vu qu'elle avait été à Cuba. Mais si on doit enquêter sur les cocos, on a du pain sur la planche : ils sont cinq cents à l'Ambassade

d'URSS... Sans compter les officieux.

Assoiffé par sa tirade, James Kent s'attaqua de nouveau au J and B sous l'oeil critique de Malko.

Témoins muets de la discussion des deux hommes, les bagages du mort semblaient le narguer.

Malko était perplexe. Le patron de la Division des Plans lui avait implicitement fait sentir qu'en l'envoyant à Ceylan, la Central Intelligence Agency lui donnait une chance sur une affaire qu'on ne considérait pas comme de première importance. James Kent pouvait aussi avoir raison.

— Il paraît qu'elle a été la maîtresse de Carmichael, dit Malko.

— Et alors ? Si elle a envie de se faire baiser par un nègre ?

Un ange pudiquement passa entre eux.

Malko examinait James Kent. Une de ses chaussettes tire-bouchonnait sur sa cheville. Ses chaussures n'avaient pas dû être cirées depuis la dernière mousson. Son pantalon était tellement fripé qu'il avait l'air d'avoir dormi avec... Les fantômes des officiers de l'Armée des Indes qui se mettaient en habit pour dîner et se rasaient avant de mourir pour la Reine devaient se retourner dans leur tombe.

— Puisque vous connaissez cette personne, suggéra Malko, vous allez pouvoir m'aider. Où habite-t-elle ?

L'Américain bâilla.

— Nom de Dieu, ce que vous êtes pressé ! Vous allez voir avec la chaleur. Dans trois ou quatre jours, vous serez plus calme. Bien sûr, je vous donnerai son adresse. De toute façon, je crois qu'elle n'est pas là. Je l'ai vue au début de la semaine, elle a dit qu'elle allait à Anaradhapura mesurer le pied de Bouddha.

Malko jeta un coup d'oeil à James Kent, sérieusement inquiet.

— Mesurer quoi ?

L'autre éclata d'un rire énorme :

— Le pied de Bouddha... C'est au sommet d'une montagne. Comme une trace plate d'une dizaine de mètres. Les bouddhistes disent que Bouddha s'est élancé de là pour passer aux Indes. Des conneries, quoi. Mais la petite, ça l'intéresse.

De mieux en mieux. Malko soupira et se frotta les yeux. Neuf heures de décalage horaire avec New York...

— Écoutez, fit soudain James Kent, je ne veux pas vous laisser dans la merde. Il y a quelqu'un qui peut vous aider. Une fille. Elle travaille un peu pour nous. On la paie en saris. Elle connaît tout le monde à Colombo. Et elle est pas con...

— C'est une Cinghalaise ?

— Moitié. Une « Burger », comme ils les appellent ici. Métis de hollandais. Elle a du sang humain, quoi.

Les petits yeux injectés de sang de James Kent jetèrent soudain une

leur nettement lubrique.

— En plus, vous allez voir... Seulement, pas touche. Elle a un Jules, un bookmaker indien qui la couvre de bijoux. Moi, je lui paie juste ses cigarettes...

Il vida son verre d'un coup et se leva :

— Allez, on y va. C'est pas loin.

Le temps qu'ils avaient passé dans la villa, l'Américain avait bien dû avaler le quart d'une bouteille de J and B. Malko se demanda comment il pouvait tenir debout.

En sortant, ils faillirent emboutir un homme coiffé d'un turban et armé d'un énorme gourdin. James Kent lui donna une tape sur l'épaule et l'autre montra des dents de vampire.

— C'est le garde, expliqua James Kent. Toute la nuit il fait le tour des maisons en cognant comme un sourd sur les murs avec son truc. Moitié pour éloigner les esprits, moitié pour les voleurs. Nous sommes dans un quartier chic, ici...

Malko regarda le ciel étoilé. L'air était tiède et sentait le frangipanier. Ici, dans cette avenue tranquille, loin du centre bruyant de Colombo, on se serait encore cru au siècle dernier. Il retrouva sans plaisir les coussins défoncés et l'odeur « sui generis » de l'Impala.

James Kent avait encore le doigt sur le bouton de la sonnette quand la porte s'ouvrit sur un domestique enveloppé de blanc comme tous les Tamils. Kisney Road était une petite avenue calme non loin de l'endroit où demeurait l'Américain. Un peu plus loin, au coin de Horton Place, on apercevait les lampes à acétylène d'un mini-marché de nuit.

Malko et son compagnon entrèrent dans le jardin. Une lampe éclairait une petite véranda.

— Bonsoir, dit une voix de femme mélodieuse, en anglais.

Elle sortit brusquement de l'ombre et se tint en pleine lumière. D'abord Malko ne vit que le sari vert descendant jusqu'aux chevilles. Les pieds nus, aux ongles soigneusement faits, étaient emprisonnés dans des sandales d'or. Son regard remonta jusqu'au visage et se heurta à deux yeux extraordinairement noirs, soulignés et agrandis au khôl, ombrés d'immenses faux cils. Elle devait en porter au moins trois paires superposées. Le rouge de la bouche contrastait violemment avec ces deux lacs sombres, les cheveux aile-de-corbeau étaient relevés en un chignon compliqué d'où pendait un foulard de soie. Aux oreilles brillaient des boucles d'oreilles d'émeraude.

Le sari moulait des seins épanouis et écartés et des hanches fines. Sans le nez, un peu pointu, l'inconnue aurait été parfaite.

Elle tendit la main à Malko :

— Je m'appelle Swanee. James m'a parlé de vous. Entrez.

Son parfum très capiteux éloignait certainement les punaises et insectes sans rémission. À Londres ou à New York Swanee aurait peut-être choqué, mais ici à Colombo, Malko pensa qu'elle était extrêmement attirante.

James était soudain devenu muet. Les deux hommes la suivirent dans une pièce donnant sur la véranda dont les murs étaient peints en bleu sombre ! Des lampes éclairaient vaguement une table basse sur laquelle était posé un plateau avec des verres, une bouteille d'arak et de la bière. Swanee s'assit sur des coussins de batik et invita ses hôtes à l'imiter.

Cela sentait l'encens et le riz pourri, comme partout à Ceylan. Les murs disparaissaient sous de curieux tableaux, tous de la même facture surréaliste. Un mélange de Magritte et de Salvador Dali. Des femmes étrangement belles, avec d'extraordinaires yeux bleus, des blessures inquiétantes, entourées de monstres, d'animaux mythiques.

Dans un coin, un tableau inachevé reposait sur un chevalet, représentant une tête de chat et un visage de femme superposés. Avec toujours les étonnants yeux bleus...

— Vous aimez ?

Swanee examinait Malko avec intérêt. Il sourit :

— C'est étrange. Mais pourquoi toutes ces femmes ont-elles les yeux bleus ?

— J'aurais aimé avoir les yeux bleus comme des saphirs, soupira Swanee.

James Kent avait déjà versé de l'arak dans trois verres. Swanee tendit le sien à Malko et il fut frappé par les longues mains brunes aux ongles très longs, taillés en pointe, recourbés comme des griffes et laqués de noir. Le crissement du sari de soie, à chacun de ses mouvements, dégagait des effluves érotiques qui semblaient griser James Kent autant que le J and B. L'Américain n'arrivait pas à détacher les yeux de la poitrine de la jeune femme. À l'en faire rougir. Il avala une énorme poignée de pistaches. La table était couverte de petites boîtes d'écaille pleines d'amuse-gueule.

— Vous n'avez pas encore dîné, j'espère ? demanda Swanee.

Il était près de onze heures. Avant que Malko puisse répondre, James s'interposa :

— On dîne très tard, ici, fit-il. Minuit. Mais ensuite, tout le monde va se coucher immédiatement.

Il regarda sa montre et sembla nerveux tout à coup.

— Swanee, dit-il, il faudrait que vous aidiez notre ami. Comme si c'était moi. Vous savez pourquoi...

La jeune métis sourit :

— Je sais. Mais j'ignore si je pourrai lui être très utile.

James eut une moue.

— Vous savez tout ce qu'on dit à Colombo...

— On dit tant de choses...

Une question tracassait Malko.

— Est-il fréquent qu'un éléphant sauvage charge ? demanda-t-il à Swanee.

La jeune femme secoua la tête.

— Non. Cela n'arrive pratiquement jamais. Ici les éléphants sont moins gros et moins dangereux qu'en Afrique.

Silence. On n'entendit plus que les moustiques. James Kent se nettoyait les ongles avec un bâtonnet.

— Vous pensez à Andrew Carmer, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme.

— Oui. Croyez-vous possible que...

James Kent éclata d'un gros rire vulgaire :

— Allons donc, on ne tue pas quelqu'un à coups d'éléphant. C'est pas maniable.

Swanee ne sourit pas. Elle regardait Malko avec attention.

— Pourquoi croyez-vous qu'on ait pu le tuer ?

— Il était en mission. Pour surveiller cette Diana Vorhund. On ne sait jamais. Il a pu découvrir quelque chose là-bas...

James Kent s'étrangla avec son arak.

— Là-bas ! Mais il n'y a rien. Juste une petite bonzerie.

Malko dressa l'oreille :

— Des bouddhistes ? Alors ce n'est pas inhabité ?

L'Américain balaya les bouddhistes, méprisant :

— Ne dites pas de conneries. Si ce gars a été liquidé, c'est par les cocos. Et les bouddhistes vomissent les cocos. Russes et Chinois. Forcément.

— J'aimerais quand même me rendre à l'endroit où on a retrouvé le corps de Andrew Carmer, dit Malko. Simple routine... C'est possible ?

Il s'était tourné vers Swanee. La jeune femme hocha la tête.

— Je vous procurerai une voiture demain. Et je vous expliquerai comment vous y rendre. C'est assez facile à trouver.

— Et Diana Vorhund ?

Swanee mâcha soigneusement une pistache avant de répondre :

— Elle voit beaucoup de gens. C'est une très jolie femme. Elle ne semble pas manquer d'argent...

James Kent se leva brusquement :

— Je vais vous quitter.

Malko regarda Swanee. C'était un peu gênant pour lui. Il avait l'impression que Swanee était à la fois attirée et hostile. Qu'elle vivait dans un monde différent.

— Où allez-vous ? demanda Swanee. J'avais préparé le dîner pour

trois.

L'Américain eut un sourire égrillard.

— J'ai rendez-vous au Sunanora. Je suis déjà en retard.

Malko hésitait. Les interminables faux cils de Swanee battirent :

— J'espère que vous allez rester...

De toute façon, James Kent ne semblait pas du tout désireux d'emmener Malko. Déjà sur la véranda, il cria :

— Je vous vois demain, avant de partir. Passez au bureau. Bonne nuit.

Ses pas crissèrent sur le gravier et ils entendirent la grille claquer. Malko éprouvait une impression étrange. Deux jours plus tôt, il était aux États-Unis. Maintenant, il se retrouvait, en pleine nuit, auprès d'une inconnue ravissante, provocante même. Et là-bas, dans la villa de James Kent, il y avait les valises de l'homme qui était mort dans la jungle. Pourquoi l'homme de la CIA s'était-il éclipsé si vite ?

— Qu'est-ce que c'est que le Sunanora ?

Le sourire de Swanee était éminemment caustique.

— C'est là que les étrangers de passage trouvent une compagnie. Mais les filles sont laides, la bière est infecte et c'est plein de punaises. Mais si vous restez à Colombo, c'est un endroit que vous connaîtrez certainement...

Encourageant.

— Je ne pense pas, dit Malko. Pas tant que vous m'accueillerez.

— Je ne vous offrirai peut-être pas les mêmes choses, dit-elle moqueuse. Je n'ai que des relations d'affaires avec Monsieur Kent. Venez, allons dîner.

Au moins, cela mettait les choses au point.

Elle se leva. La pièce donnait directement sur la véranda. Une table était préparée, avec deux lampes à pétrole. De l'encens brûlait pour éloigner les moustiques. Malko laissa passer Swanee, admirant sa silhouette fine. Au moment où il entra sur la véranda, il y eut un bruit léger, dans un coin d'ombre, à sa droite.

Il baissa les yeux et dut faire un effort pour se dire qu'il ne rêvait pas. Un superbe cobra Royal se balançait à dix centimètres de sa main, la tête dardée, prêt à mordre.

Swanee se retourna et vit l'expression de son visage.

— Ne bougez pas, dit-elle. Et n'ayez pas peur.

CHAPITRE IV

Malko demeura rigoureusement immobile, tétanisé. Il n'osait même pas respirer. Soudain, tous les bruits de la nuit lui parvinrent avec une acuité extraordinaire. Les bourdonnements, les craquements, quelques cris lointains. Il baissa les yeux. La tête du serpent était à une dizaine de centimètres de sa main nue. Même avec les meilleurs réflexes du monde, le reptile aurait le temps de se détendre et de planter ses crocs...

Un frisson parcourut Malko : quelle mort stupide. Les pensées se bouscuaient dans son crâne. Après tout, il n'avait aucune preuve que James Kent appartienne vraiment à l'Ambassade ou à la CIA. Dans ce cas, c'était un piège merveilleusement monté. On le retrouverait mort le lendemain matin, dans une rue de Colombo, piqué par un serpent. Comme on avait retrouvé Andrew Carmer, réduit en pulpe par un éléphant.

Le rire cristallin de Swanee le ramena sur terre.

— Asseyez-vous sans mouvement brusque. Il ne mord que si je le lui dit. Il est apprivoisé.

Comme un automate, Malko se laissa tomber sur une chaise de rotin. Sans quitter le serpent des yeux. Swanee fit le tour de son siège et vint se pencher sur le reptile.

Elle tendit le bras à l'horizontale. Aussitôt, le cobra, prenant appui sur sa queue, s'enroula autour du membre offert, remonta vers l'épaule. Comme un monstrueux bracelet noir. Il mesurait plus d'un mètre et sa tête restait dressée, sans cesse aux aguets. Malko avala difficilement sa salive.

Étrange animal domestique.

Swanee vint s'asseoir près de lui, un sourire ironique aux lèvres.

— Je suis une femme seule et j'ai besoin d'être protégée. Siva s'en charge... Avec lui, je ne crains pas les cambrioleurs.

Le cobra dodelinait de la tête, enroulé autour du bras de sa maîtresse.

— Il ne risque pas de vous piquer ?

Swanee secoua la tête :

— C'est arrivé rarement. Quant il est énervé. Mais ce n'est pas grave. Mon père était charmeur de serpents. Il a commencé à me faire absorber du venin lorsque j'étais toute petite. Cela me rendait très malade mais maintenant si Siva me mord, cela me donne tout juste de la migraine...

— Et s'il me mord, moi ?

Ses yeux noirs soutinrent le regard des yeux dorés.

— Vous mourrez en moins de dix minutes.

La jeune femme prit le cobra derrière la tête et l'enleva tout doucement de son bras. Il se laissa faire. Puis elle le posa sur le sol de la véranda et il regagna son coin d'ombre.

Malko l'observait. En dépit de la pudeur de son vêtement et de son attitude réservée, elle était extrêmement désirable. Les ongles peints en noir le fascinaient.

Swanee regardait le ciel, la tête renversée en arrière. Que venait faire cette jolie femme dans les rouages clandestins de la CIA ? En plus, elle ne semblait pas avoir besoin d'argent. Elle tourna la tête vers lui et il eut l'impression qu'elle était sur le point de lui dire quelque chose. Mais elle se contenta de sourire sans parler.

— Comment connaissez-vous James Kent ? demanda-t-il pour rompre le silence.

— Ce n'est pas mon amant, fit-elle tranquillement. Je travaille pour lui.

— Vous voulez dire...

— Des renseignements. Sur les gens. Sur ce qu'ils pensent. Mes compatriotes sont très bavards et adorent la politique.

Malko resta silencieux. Entre le cobra, la disparition de Andrew Carmer et l'étrange Diana Vorhund, cela faisait beaucoup de bizarreries pour une petite île comme Ceylan.

Swanee proposa :

— Si nous dînions ?

Sans attendre la réponse de Malko, elle claqua des mains et un Tamil se matérialisa sur la véranda, surgi de nulle part et, évidemment, nu-pieds. Les marchands de chaussures ne devaient pas faire fortune à Colombo. Swanee lui donna un ordre et il disparut. Au-dessus d'eux le ciel brillait de cent mille étoiles et la température s'était rafraîchie.

*

* *

— Mettez un peu de lait de coco, conseilla Swanee.

Malko considérait avec énormément de méfiance le curry de fruits de mer qui fumait devant lui. Il n'avait osé avouer qu'il avait déjà dîné au Galle Face. Le riz avait une vague odeur de pourriture. Autour du grand plat, le boy en avait disposé des petits contenant des oignons crus, des concombres dans du lait de coco, de petits poissons secs des Îles Maldives, durs comme du bois, des tomates au piment et de la confiture de mangue.

Par miracle, il y avait des couverts. Normalement les Cinghalais mangent avec leurs doigts.

Même le Premier Ministre.

Délicatement, Swanee commença à manger, avec un plaisir évident. Encouragé, Malko l'imita.

Un quart de seconde plus tard, il crut qu'il explosait. Le curry descendait dans son oesophage en faisant des dégâts effroyables. Du feu liquide. Il plongea vers la carafe d'eau. Les larmes jaillissaient de ses yeux, il ne pouvait pas parler. Avec un demi-litre d'eau, la brûlure d'estomac s'atténua un peu. Mais il lui fallut près de cinq minutes avant de retrouver l'usage de la parole.

La jeune Cinghalaise avait eu le temps de nettoyer son assiette. Malko la regarda et se demanda s'il rêvait. Aucun être humain ne pouvait avaler ÇA. Il était pourtant habitué aux nourritures exotiques et relevées.

— Votre père vous a aussi habitué à avaler du plomb fondu ? demanda-t-il.

Swanee rit de bon coeur :

— Les étrangers n'aiment jamais notre curry. Pourtant, c'est très sain pour l'estomac...

Évidemment, aucun parasite ne risquait de survivre. Dégouté, Malko repoussa son assiette et se contenta de boire du thé. Adieu le dîner. Swanee avait déjà repris du curry. Elle semblait pourtant si frêle et si délicate. Très droite sur son siège, sa poitrine se dessinait avec précision sous la soie du sari.

Malko but encore du thé. Il n'avait plus faim, mais Swanee l'intriguait de plus en plus.

— Pourquoi fournissez-vous des renseignements aux Américains, demanda-t-il. Cela peut être dangereux pour vous.

Il ne comprenait pas. Swanee semblait riche. Pourquoi se risquait-elle dans les machinations de la CIA ?

— Par haine, dit-elle d'une voix contenue. Mon grand-père était Hollandais. Je suis une métisse, une déclassée. Comme la pauvre fille qui vient laver ma baignoire. Elle apporte son assiette et son verre parce qu'elle n'a le droit de toucher à rien d'autre. Si je n'étais pas belle, je serais comme elle. Mais j'ai la chance de pouvoir être une putain.

Elle sourit froidement.

— C'est le mot exact. Je n'aime pas mon amant. Mais il est très riche. Vous le connaîtrez si vous restez quelque temps à Ceylan. Il s'appelle Siri Daranigula, c'est un des hommes les plus riches de Colombo. Il est bookmaker clandestin. À cause des bouddhistes, les courses sont interdites à Ceylan, mais les gens adorent jouer. Alors, Siri a eu l'idée de se relier par télex à tous les grands hippodromes du monde... Bien entendu, il achète la police. Vous pensez, il a 80 employés et deux pièces pleines de télex...

— C'est amusant.

— Oh, bien sûr, j'ai tout ce que je veux, fit Swanee mais je m'ennuie. Même couverte de bijoux, je reste une paria, pour un brahmane. J'en ai connu un. J'étais amoureuse de lui, et c'était réciproque. Quand il a découvert mon origine, il m'a craché au visage, m'a accusé de le déshonorer.

— Pourquoi ne partez-vous pas ?

Elle secoua la tête :

— Vous ne connaissez pas Siri. Il est d'une jalousie de fou. Il me tuerait. Déjà, il me fait espionner jour et nuit par mes domestiques. Il a des dizaines d'informateurs. Il sait tout ce que je fais. Demain, il connaîtra votre existence. Il saura tout ce que nous avons dit ou fait.

« Vous comprenez pourquoi j'ai envie de me distraire.

Elle jouait avec une de ses boucles d'oreilles d'émeraude avec un sourire las :

— J'aimerais un jour faire l'amour avec un homme que je choisisse. Mais Siri me tuerait. Je voudrais aller vivre en Amérique...

Malko eut envie de lui dire que là-bas aussi il y avait des problèmes.

Il regardait Swanee, lovée dans son fauteuil de rotin, les jambes ramenées sous elle, la superbe bouche rouge entrouverte sur des dents parfaites. Avec son maquillage outrancier et son physique très typé, elle ressemblait à une hétaïre de gravure ancienne.

Il ne connaissait encore d'elle que son visage, sa nuque et ses chevilles. Cette discrétion si différente de l'exhibitionnisme des Américaines le troublait. Il se demanda comment était son corps sous les plis multiples du sari.

— Avez-vous une carte de Ceylan ? demanda-t-il pour chasser ses mauvaises pensées. J'aimerais partir tôt demain matin.

Swanee se leva, disparut à l'intérieur de la maison et revint avec une petite carte qu'elle déplia sur la table. Malko rapprocha son fauteuil. Le bras nu et parfumé de la jeune femme se trouvait tout contre son visage. Elle tourna légèrement la tête vers lui. Comme il levait la sienne au même moment, ils n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Malko éprouva brutalement une furieuse envie de l'embrasser. Swanee, elle-même, paraissait attendre quelque chose.

Mais la tension ne dura que quelques secondes :

— C'est là, dit-elle.

Malko ne voyait plus que la nuque brune. Un ongle laqué de noir montrait un point sur la carte au nord-est de Ceylan, au-dessus de la ville de Trincomalee. La route s'arrêtait à la ville d'ailleurs. Ensuite, il n'y avait plus rien sur une centaine de kilomètres. La côte était rectiligne, à part une baie, plus petite que celle de Trincomalee. L'index de la Ceylanaise s'arrêtait dessus.

— Le corps a été retrouvé quelque part sur le bord de cette baie.

Elle tourna vers lui un visage soudain empreint de gravité.

— Vous voulez vraiment y aller ?

Malko la regarda, surpris :

— Bien sûr. Je veux en avoir le coeur net. Pourquoi n'irais-je pas ?
c'est dangereux ?

— On dit que c'est un endroit qui porte malheur, fit pensivement Swanee. C'est pour cela qu'il n'y a personne.

Malko sourit :

— Vous n'êtes pas superstitieuse à ce point ? Je ne crois pas aux fantômes.

Mais elle secoua la tête, sans se détendre :

— Il ne faut pas se moquer de l'inconnu.

Elle replia la carte et la tendit à Malko. Ses doigts effleurèrent les siens et il en éprouva un plaisir diffus.

— Demain matin, je vous enverrai une voiture, dit-elle. Avec un chauffeur. Vous pouvez le garder ou le laisser. Mais, ici on conduit à gauche. Si vous êtes seul, c'est facile. Avant d'arriver à Trincomalee, il y a un grand carrefour avec la route de Batticaloa.

Vous verrez, à gauche de la route une station BP. Tout de suite après, vous tournez à droite, vers le nord. Ensuite, il n'y a qu'à suivre la piste... Elle s'arrête près de l'endroit où on a retrouvé le corps.

— Il n'y a pas de village, là-bas ?

— Non. C'est la jungle. Un petit monastère bouddhiste et c'est tout. Et des éléphants.

— Je sais, fit Malko.

La jeune femme semblait soudain tendue.

— Faites attention, dit-elle. Je voudrais que vous ayez le temps de profiter de Ceylan...

Malko se demanda si elle s'incluait dans les plaisirs de l'île. Il verrait bien en revenant de Trincomalee.

— Qu'avait-elle pu aller faire là-bas, cette Diana ? demanda-t-il.

Swanee ne répondit pas tout de suite.

— Je ne sais pas.

— Que connaissez-vous d'elle ?

De nouveau, elle ne répondit pas tout de suite. Comme si elle avait envie de lui avouer quelque chose.

— Rien, dit-elle. Mais je ne m'en suis pas occupée. Je crois que James Kent pourrait vous renseigner mieux que moi...

Malko se leva. Il faisait presque frais.

— Je suis à la chambre 456, au Galle Face.

Swanee, qui s'était levée à son tour ; sourit :

— J'étais certaine que vous étiez au Galle Face. À cause de l'Ambassade. Mais comment allez-vous rentrer maintenant ?

— C'est loin ?

— Dix minutes à pied. Vous avez une chance de trouver un taxi en route.

Malko prit la main de Swanee et la baisa. Elle la lui abandonna un peu trop longtemps et resta sur la véranda tandis qu'il traversait le jardin.

— Suivez Ward Place jusqu'au bout, cria-t-elle. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Il regrettait un peu de la quitter ainsi. Swanee avait eu une attitude assez ambiguë toute la soirée. Peut-être lui avait-elle fait des avances dont il n'avait pas su profiter...

Kinsey road était sombre et déserte. Pas une voiture. Il se mit en marche rapidement et tourna dans Ward Place. Ce quartier résidentiel était complètement mort la nuit. Malko réalisa soudain qu'il était seul et sans armes et scruta l'ombre autour de lui.

Enfin, au coin de Regent Street, une vieille Austin en ruine stoppa près de lui. Un taxi.

Il monta dedans, pensant aux punaises et donna l'adresse du Galle-Face.

Il réfléchissait à Andrew Carmer. Avait-il été vraiment assassiné ? L'expérience lui avait appris que les Services de renseignements n'avaient recours au meurtre que dans les cas graves.

Que se passait-il donc à Ceylan ?

Jusqu'ici, l'île se trouvait dans la zone « verte » de la CIA. Là où il n'y avait aucun affrontement violent avec des ennemis en puissance.

À dix mille kilomètres de l'Europe, dans un pays morcelé entre trente-six sectes bouddhistes, une demi-douzaine de partis de gauche, pro-chinois ou pro-russes, que pouvait-il se passer ? Les synthèses de la CIA n'avaient rien trouvé jusqu'alors.

La masse rose du Galle Face surgit de l'obscurité. Il donna cinq roupies au chauffeur, le double du tarif et s'arracha des ressorts défoncés de l'Austin.

Le hall était désert, à part les éternels tamils pieds nus, muets et immobiles.

CHAPITRE V

Le soleil éblouissant fit plisser les yeux de Malko derrière ses lunettes noires. Il avait eu un mal fou à s'arracher de son lit. Le ventilateur était tombé en panne vers quatre heures du matin et il avait transpiré jusqu'à l'aube. Les vieux autobus à impériale qui passaient en brinquebalant sur Galle Road avaient achevé de le réveiller.

Ayant arraché victorieusement son breakfast aux cafards de la salle à manger-cathédrale, il était prêt à partir pour Trincomalee. Pour une fois, il avait abandonné l'alpaga pour une saharienne et des chaussures de brousse. Dans un petit sac de cuir, il avait enfourné son nouveau pistolet extra-plat qui avait remplacé celui volé par les Roumains, et deux chargeurs. À tout hasard. Mais il espérait bien que son expédition ne serait qu'une agréable promenade touristique. En rentrant, il s'occuperait de la belle Diana Vorhund.

Il regarda autour de lui, cherchant la voiture promise par Swanee. Rien, à part les taxis attendant à droite de la porte entourés de dizaines de corneilles énormes, grasses et noires, qui pullulaient à Colombo. Devant lui, sur le Galle Green, une grande esplanade recouverte de gazon, des dizaines de gosses jouaient au cerf-volant. Le voiturier, un grand Cinghalais taillé en athlète, chamarré comme un amiral russe, s'approcha de lui.

— Sir, vous désirez un taxi ?

— J'attends une voiture, dit Malko. On doit venir me chercher.

Le Cinghalais claqua des doigts.

— Ah oui, Sir, je suis prévenu.

Il glapit quelque chose d'incompréhensible et un tamil qui attendait accroupi contre le mur se leva et vint vers eux. Ses cheveux poisseux pouaient la gomme et il avait l'air complètement abruti. Le portier expliqua à Malko.

— Le chauffeur de la voiture a un pneu crevé. Il demande si vous pouvez aller à l'hôtel Taprobane. Il vous attend là.

Déjà il levait le bras pour appeler un taxi. Le tamil s'éloigna, toujours aussi indolent.

Malko monta dans une Pontiac qui devait avoir fait l'offensive des Ardennes. Cela commençait bien... Après avoir récupéré sa voiture, il faudrait qu'il passe à l'Ambassade. Au cas où James Kent voudrait l'accompagner.

Le Taprobane se trouvait au coin de York Street et de Church Street, en face du port dans le quartier le plus animé de Colombo. Le taxi débarqua Malko juste devant. Ce dernier donna ses cinq roupies crasseuses et regarda autour de lui.

Où se trouvait la voiture promise par Swanee ?

Au moment où il allait entrer dans le hall sombre, un Tamil très maigre surgit d'une encoignure. Il montra à Malko un papier où était écrit : Galle Face, room 1456.

— C'est moi, dit Malko.

L'autre lui fit signe de le suivre. À droite de l'entrée du Taprobane étaient alignés quelques taxis.

À peine avait-il parcouru trois mètres qu'un gamin en loques et pieds nus lui tira la manche :

— Roupies, Sir ?

Toujours le marché noir. Pour une poignée de dollars, on obtenait chez tous les changeurs clandestins des roupies à un taux incroyablement bas. Il faut dire, qu'hors Ceylan, elles ne valaient pas leur poids de papier...

L'homme qui escortait Malko aboya une injure et leva la main. Effrayé le gamin lâcha Malko et s'enfuit. L'autre, de courbette en courbette, mena Malko jusqu'à une conduite intérieure si abîmée qu'on n'en imaginait même pas la marque... À grand mal il ouvrit en grinçant une des portières, invitant Malko à s'installer.

Malko s'enfonça dans une banquette défoncée et puante. Il frémit en pensant aux punaises. Il avait oublié d'acheter le Ceylan Time... Au lieu de monter au volant, le chauffeur entreprit de nettoyer un pare-brise étoilé avec un chiffon tellement sale qu'en trente secondes on n'y voyait plus à travers... C'était l'exotisme.

Au bout de cinq minutes, Malko avait l'impression de cuire dans une marmite. La sueur collait ses vêtements à sa peau. Le soleil tapait féroce sur le toit de tôle. Il voulut baisser une glace, mais la poignée lui resta dans la main.

Il ouvrit la portière pour descendre. Aussitôt le Tamil maigre abandonna son pare-brise définitivement opaque et bondit, repoussant Malko à l'intérieur à coups de courbettes.

Grâce à quelques mots d'anglais massacrés, il tenta de faire comprendre qu'il n'était pas le chauffeur, mais le mécanicien... Finalement, souriant de toutes ses dents rougies au bétel, il demanda :

— Thé ?

La bonne éducation de Malko lui permit de refuser poliment... Il se renfonça dans son étuve avec un soupir. Pour oublier la fournaise, il essaya d'imaginer Swanee en short.

Peut-être avait-elle des jambes horribles.

Repoussant une hypothèse aussi déprimante, Malko observa York

Street. La plupart des Cinghalais marchaient pieds nus. Les femmes étaient en sari, les hommes dans leur curieux vêtement blanc. Il ne vit pas un seul étranger. Ils se déplaçaient tous en voiture.

Dans le rétroviseur, il vit grandir la silhouette d'un bonze. Avec leurs robes jaunes, les « Bikkus » mettaient des taches de couleur dans la foule grise et pauvre. La plupart du temps, ils étaient deux par deux, abritant du soleil leurs têtes rasées sous un parapluie géant. Les Cinghalais s'écartaient respectueusement sur leur passage. Dans les autobus, il était fréquent de voir des vieilles femmes se lever pour leur céder une place qu'ils acceptaient avec une dignité lointaine et condescendante.

Celui que Malko observait marchait sur le trottoir, venant vers la voiture. Contrairement à la plupart des bonzes, celui-ci avait les deux épaules couvertes par sa robe. Il détourna les yeux pour suivre une jeune Cinghalaise moulée dans un sari bleu. Un camion la cacha. Il aurait été incapable de dire ce qui lui fit tourner la tête à gauche : le moine s'était arrêté près de la voiture et fouillait dans les plis de sa robe jaune. Il semblait assez jeune avec un visage très sombre et un nez démesurément long.

— Encore un moine-mendiant, pensa Malko.

À Bangkok et au Vietnam, il avait tellement vu de ces moines effrontés, vivant aux crochets des braves bouddhistes... Pourtant, ils tapaient rarement les étrangers...

La main droite du moine émergea soudain de la robe safran. Elle tenait un gros pistolet automatique noir. Malko vit distinctement le canon braqué sur son visage, à travers la glace.

Il semblait énorme, démesuré. D'un mouvement réflexe, il se rejeta en arrière, mais fut arrêté par la banquette. La sacoche contenant son propre pistolet était par terre. Il n'avait pas le temps de la ramasser. Le cerveau vide. Comme dans un cauchemar, il vit le doigt du moine se crispier sur la détente, appuyer.

Le canon trembla légèrement mais aucun coup ne partit. Le moine laissa revenir son doigt en arrière puis ré-appuya furieusement. Sans plus de résultat.

Sans demander son reste, Malko plongea à travers la banquette pour ouvrir l'autre portière : le moine avait oublié de retirer le cran de sûreté, ou la cartouche était mauvaise.

Coup de chance, la portière s'ouvrit du premier coup.

Au moment où il tombait, les mains en avant, sur le trottoir, la vitre arrière gauche vola en éclats sous le premier impact. Le bras tendu, le moine tirait comme au stand. Heureusement, il n'avait pas l'habitude des armes automatiques. La moitié du chargeur cribla le toit, sans danger pour personne. Les détonations se succédaient, assourdissantes.

Malko roula sur le goudron et resta collé contre la carrosserie qui le protégeait. Ses tympans vibraient douloureusement. Si le moine faisait le tour de la voiture, il était perdu.

Quelque chose fit voler en éclats la glace de son côté. Il s'aplatit encore plus, le coeur dans la gorge, pensant à une grenade. Mais ce n'était que le lourd automatique que le bonze venait de jeter dans sa direction, la culasse coincée en position ouverte. Malko se releva d'un bond : son agresseur détalait à toutes jambes dans York Street, se faufilant à travers la foule nonchalante. En dépit de sa robe qui lui battait les mollets, il courait très vite, ayant abandonné ses sandales.

Malko fonça, ivre de rage, évitant de justesse un autobus dont la plaque indiquait « Piccadilly ». Le bonze avait près de cinquante mètres d'avance. Il se retourna et, apercevant Malko lancé à ses trousses, glapit à la cantonade. Malko courait comme un dément, évitant au jugé les passants. Il ne voyait que la tache orange du bonze qui se rapprochait de plus en plus.

Les cris aigus et incompréhensibles ne l'inquiétaient pas. Il lui sembla soudain que le bonze ralentissait son allure.

Lui força encore. Et, stupéfait, il vit le bonze s'arrêter et l'attendre.

Mais au moment où il allait l'atteindre, Malko se retrouva dans un cercle de visages fermés et haineux autour de lui. Une trentaine de Cinghalais l'entouraient, protégeant le bonze d'une véritable muraille humaine. Appuyé à la vitrine du grand magasin d'art local Laksala, ce dernier reprenait son souffle. Quand il vit Malko cherchant à se frayer un passage vers lui, il pointa un doigt accusateur vers lui, en débitant une phrase d'un ton aigu.

Une onde de colère parcourut la foule autour de Malko. Il n'y avait que des hommes. Cela sentait la saleté et la gomina rance. Des dizaines d'yeux exorbités fixaient Malko, pleins de haine.

Malko comprit que s'il tentait quoi que ce soit, il serait lynché. Un bonze, à Ceylan, c'est sacré.

— Appelez la police, dit-il en anglais. Cet homme a essayé de me tuer.

Personne ne sembla comprendre. Les visages restèrent aussi hostiles. Le voyant solidement entouré, le bonze se fondit dans la foule, avec une dernière imprécation. Malko voulut le suivre, mais deux Tamils se dressèrent devant lui, les poings fermés, menaçants.

Malko hésita. Le bonze disparut au coin de Laksala, dans Baillie Street.

Trente secondes avant que surgisse un policier barbu et débonnaire, en short kaki et chapeau de brousse. Pas plus qu'en Grande-Bretagne, les policiers n'étaient armés à Ceylan. Dès son apparition, ce fut un concert de glapissements haineux et une forêt de poings levés menaçait Malko. Le policier écouta quelques secondes, puis se tourna Vers

Malko.

— Il paraît que vous avez voulu frapper un vénérable « Bikku » ?

— Il a voulu me tuer, il a tiré sur moi, se défendit Malko. J'ai voulu seulement le rattraper pour le remettre à la justice...

Il se bénit de ne pas avoir pris son pistolet. On l'aurait pendu séance tenante sous les bravos de la foule.

Le policier écoutait, considérablement ennuyé. Entre un « Bikku » et un étranger, par définition dispensateur de devises...

Excédé, Malko le prit par le bras.

— Venez avec moi jusqu'au Taprobane. Vous verrez si je dis la vérité.

*

* *

Malko faillit arracher la sonnette de la villa de Swanee. Il étouffait de rage. Il était midi et demi et il venait tout juste de quitter le poste de police de Queen's Street. Un peu plus et les policiers cinghalais le gardaient ! Ils ne lui avaient pas caché qu'ils trouvaient éminemment suspect qu'un innocent bonze ait tiré sur lui. On l'avait fouillé, tâtant une à une ses doublures. La contrebande des saphirs était une des mamelles de l'économie cinghalaise...

Par chance, sa sacoche en cuir avait échappé à la fouille. Un des employés du Taprobane l'avait récupérée après l'attentat et remise à Malko à la sortie du poste de police.

Heureusement qu'il y avait des témoins de la tentative de meurtre, que l'on avait retrouvé le pistolet automatique, un Herstatt 9 mm et que le taxi était criblé de balles...

Par prudence, Malko s'était abstenu de faire intervenir l'Ambassade. Officiellement, il n'était qu'un touriste de plus à Ceylan.

Bien entendu, on n'avait retrouvé ni le gamin venu chercher Malko au Galle Face, ni l'homme qui l'avait fait monter dans la voiture. Le véritable propriétaire de cette dernière ne venait que l'après-midi, son véhicule étant en panne de démarreur. Le bonze évaporé, il ne restait à la police aucun élément concret. L'attentat avait été admirablement monté. Sans l'inexpérience du tueur, Malko était mort.

La porte de la villa s'ouvrit. Malko bouscula le tamile et se précipita dans le jardin.

Juste au moment où Swanee surgissait sur la véranda, très chic avec un pantalon marron et un chemisier assorti. Ses cheveux tombaient sur ses épaules en vagues noires. Elle fronça les sourcils en voyant Malko.

— Vous n'êtes pas parti ?

Malko manqua exploser devant ce cynisme : seule la jeune Cinghalaise pouvait savoir comment minuter la tentative de meurtre.

— Vous savez très bien que je ne suis pas parti, fit Malko. C'est ma présence ici qui doit vous surprendre. Je dois dire qu'avec votre cobra, vous formez un couple parfaitement assorti.

Il avait ôté ses lunettes noires et ses yeux dorés flamboyaient de rage. Il dut faire appel à tout son atavisme de gentleman pour ne pas saisir Swanee par la peau du cou.

— Que voulez-vous dire ? demanda la Cinghalaise. Vous avez l'air furieux. Le chauffeur n'était pas bien ? Venez, allons à l'intérieur, il fait trop chaud ici.

Malko étouffa devant un tel aplomb !

— Ah non, merci. Cela suffit pour ce matin. Rangez votre cobra.

Swanee secoua la tête :

— Siva dort. Regardez.

Effectivement, Malko vit le cobra enroulé sur un coin de la véranda. Swanee devait être en train de peindre car elle avait les doigts pleins de peinture. Ou elle avait un sang-froid étonnant, ou il y avait quelque chose d'inexact dans le raisonnement de Malko.

— Enfin, que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Malko le lui expliqua. Au fur et à mesure qu'il parlait le visage de Swanee devenait plus grave. Elle ne l'interrompit qu'une fois :

— Vous êtes certain que ce bonze avait les deux épaules recouvertes par sa robe ? C'est important...

— Sûr, dit Malko.

Elle frotta ses mains l'une contre l'autre, distraitement.

— C'est étrange. Seuls les moines de la secte obéissant au Vénérable Sri Zahir s'habillent de cette façon.

Malko fronça les sourcils :

— Qui est ce Vénérable ?

— Un chef bouddhiste très connu à Ceylan. Il trouve que les bonzes n'ont pas assez d'influence. Il est pour l'action directe. Il y a quelques années, il a lancé ses « bikkus » à l'assaut du pouvoir. Ils ont abattu chez lui le Premier Ministre. Comme vous, à coups de revolver. Vous avez eu de la chance...

— Non, dit Malko. Mais ils ont utilisé des cartouches trop vieilles. La première n'est pas partie. Il a fallu que le bonze l'éjecte. Cela m'a donné le temps de sauter...

— Ils essaieront de nouveau, dit Swanee. Le Vénérable Zahir est un homme de fer.

— Où vit-il ?

— À Kandy, à soixante kilomètres de Colombo. Dans un monastère climatisé, près de la Pagode Octogonale.

— Cela vaut peut-être la peine d'aller rendre visite à ce Vénérable, fit Malko entre ses dents.

Swanee secoua la tête.

— Il ne vous recevrait sûrement pas et il possède de nombreux gardes du corps. Il faut trouver ceux qui sont derrière cela, ici, à Colombo.

— Comment voulez-vous retrouver un bonze à Colombo, explosa Malko. En plus, ce n'est peut-être même pas un vrai.

La jeune femme eut un geste énergique de dénégation :

— Vous ne connaissez pas les Cinghalais. Aucun n'oserait se déguiser en bonze. Non, c'est un vrai « bikku » qui a tiré sur vous. Il sera difficile à retrouver. Même pour moi. Mais il y a l'homme qui vous a fait monter dans la voiture. Il a reçu des ordres de quelqu'un. C'est celui-là qu'il faut retrouver.

— Cela me paraît impossible. Je ne sais rien de lui.

Swanee eut un sourire indéfinissable.

— Pour vous, se serait impossible. Peut-être pas pour moi. Attendez-moi là, pendant que je me prépare.

Elle disparut à l'intérieur de la maison. Malko s'assit dans la véranda à distance respectueuse de Siva. Il avait chaud et il subissait le contrecoup de l'épisode violent qu'il venait de vivre.

Il s'aperçut avec déplaisir que ses mains tremblaient légèrement.

Dix minutes plus tard, Swanee réapparut, écarta le rideau, éblouissante dans un sari de soie marron piqué de fils de couleurs. Elle avait eu le temps de se coiffer et de se maquiller.

— Je vais vous emmener dans un endroit de Colombo où les étrangers ne vont pas souvent, annonça-t-elle.

Elle souriait, très sûre d'elle. Malko eut un soupçon abominable ; Et si Swanee n'était pas innocente ? Elle pouvait très bien l'entraîner dans un lieu où on le liquiderait discrètement... Les histoires du Vénérable Zahir semblaient bien compliquées.

— Attendez une seconde, dit-il. Si VOUS n'avez rien dit à personne, comment a-t-on pu savoir où me trouver ce matin ? Personne d'autre que vous ne savait où je me rendais.

— Personne ? répéta Swanee, ironiquement. Réfléchissez bien.

Malko en demeura cloué sur place. C'était grotesque.

— Je pense que vous ne soupçonnez pas James Kent ? demanda-t-il. Pourquoi voudrait-il me tuer ?

Swanee jouait avec le fermoir de son sac, sans quitter Malko des yeux :

— Vous venez d'arriver à Colombo, dit-elle lentement. Vous ne savez pas tout.

Malko leva la tête vers elle. Ses yeux noirs ne fuirent pas les siens.

— Que voulez-vous dire ?

Elle hésita avant de laisser tomber.

— Quelque chose que j'aurais peut-être dû vous révéler hier soir. Si vous aviez été tué, je m'en serais terriblement voulu... Mais vous ne

m'auriez peut-être pas cru.

Malko se demanda soudain si elle le faisait marcher, si elle n'était pas en train de l'intoxiquer comme seuls les orientaux savent le faire.

— Expliquez-vous, dit-il brutalement. Je n'aime pas les sous-entendus.

— James Kent est l'amant de Diana Vorhund.

Malko crut avoir mal entendu. Les pensées tourbillonnaient en désordre dans sa tête. Il revoyait la bonne tête d'ivrogne de l'Américain et l'étincelante silhouette de la sud-africaine. Quelque chose ne collait pas.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais. Mais j'ignore s'il sait que je le sais...

Le responsable local de la Central Intelligence Agency couchant avec une supposée agente de Cuba... Il y avait du scandale dans l'air. Malko n'arrivait pas à le croire :

— Vous voulez donc dire que James Kent serait complice de cette tentative de meurtre ?

Swanee sourit tristement :

— Pas forcément. Mais une femme habile peut faire parler un homme. Surtout s'il est très amoureux...

— Elle est très belle ?

— Très.

Cela semblait incroyable. Et par-dessus tout cela, il y avait la mort étrange de Andrew Carmer.

— La liaison de Kent est connue ?

— Pas parmi les étrangers.

Malko ne désarmait pas.

— D'accord, admettons. Cela n'a peut-être aucun rapport avec le meurtre de ce matin...

— J'ai appris une chose, dit Swanee. James Kent n'a pas été hier soir au Sunanora.

Cette fois, le silence se prolongea plusieurs secondes. Malko ne demanda même pas comment elle le savait.

— Et quel lien y a-t-il entre le bonze qui a voulu me tuer et cette Diana ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répliqua Swanee. Mais nous allons peut-être le découvrir. Si vous acceptez de me suivre, ajouta-t-elle avec un rien d'ironie...

Malko hésitait :

— J'ai bien envie d'aller trouver James Kent.

Swanee eut une moue désapprobatrice.

— Attendez d'en savoir plus. Il risque de nier et il sera sur ses gardes. Peut-être se sert-elle de lui. En le laissant dans l'ignorance, vous pouvez utiliser James Kent à son insu. »

Vexé, Malko dut reconnaître qu'elle avait raison. Ou alors, c'était un des plus beaux numéros d'intox qu'il ait jamais vu. En tout cas, on avait voulu le tuer et il n'y avait que deux coupables possibles : Swanee ou James Kent.

— Très bien, je vous suis, dit-il.

Swanee appela aussitôt le boy qui fila chercher un taxi. Malko et elle restèrent face à face. Brusquement, Malko eut une inspiration.

— Pourquoi m'aidez-vous ? Vous espérez gagner beaucoup d'argent ?

Les yeux noirs le fixèrent avec une expression indéfinissable :

— Il n'y a pas que l'argent dans la vie, dit Swanee.

Un grincement de freins l'interrompt : le taxi arrivait.

*

* *

Au bord du Lac des Esclaves, en plein Colombo, des tamils lavaient avec soin des vachettes placides. L'Austin était si étroite que Malko et Swanee étaient plus serrés l'un contre l'autre que s'ils avaient dormi ensemble. À travers la soie délicate du sari, Malko sentait la chaleur de la cuisse de la Cinghalaise. Le taxi s'arrêta à un feu, au coin de Mac Callum Road et un vendeur de boîtes en écaille se précipita.

Mais Malko était très loin de Colombo et de ses charmes...

— Si on a voulu se débarrasser de moi, tout à l'heure, dit-il, il n'y a qu'une seule raison : on voulait m'empêcher de me rendre là où Andrew Carmer est mort. Il y a donc toujours quelque chose à découvrir là-bas... Et de fortes chances pour qu'Andrew Carmer ait été assassiné.

La belle voix musicale de Swanee l'interrompt :

— Il y a aussi des choses à découvrir à Colombo.

Malko la dévisagea. Elle était insaisissable et imprévisible.

— Quel jeu jouez-vous donc ? Pourquoi m'empêcher de partir ?

Elle ôta une poussière de son sari :

— Je veux seulement vous aider. Et je crois que la réponse à ce que vous cherchez se trouve à Colombo. Pas ailleurs. L'attentat contre vous est typiquement cinghalais. Jamais les bonzes ne se sont pourtant mêlés des différends entre étrangers. Il a fallu un motif puissant pour qu'ils interviennent...

— L'argent ?

— Non, les Vénérables sont très riches, ils ont des pierres et des bijoux. Or, je ne vois pas, à Colombo, qui pourrait avoir intérêt à vous tuer.

À part Mademoiselle Vorhund.

Le taxi stoppa et Swanee jeta un coup d'oeil à l'extérieur.

— Nous sommes arrivés.

Malko ouvrit la portière et faillit aussitôt remonter dans le taxi. L'odeur aurait étendu raide un putois. Un mélange de poisson pourri et de vidange. Le taxi avait stoppé au coin de Sea Street et de Main Street, en plein quartier du Port. En face, s'ouvraient plusieurs venelles étroites, encombrées de rouleaux de cotonnades posés à même le sol, de marchands ambulants, de gosses maigres au ventre ballonné. Comme partout à Colombo, des centaines d'énormes corneilles voletaient lourdement au ras du sol, se dérangeant juste assez pour ne pas être écrasées.

— Où sommes-nous ?

Swanee jeta trois billets froissés au chauffeur de taxi et sourit :

— Dans le Pettah. Le Bazar si vous voulez. Ici, on trouve de tout. Des saris de soie de contrebande, des pierres précieuses, des putains. Et ce qu'on a volé la nuit dernière à Colombo au Marché au Voleurs... Venez.

Malko la suivit dans la première venelle. En quelques mètres, il fut englouti dans la crasse, la misère et la foule. À chaque pas, il était obligé d'enjamber un rouleau de tissus. La foule était compacte et amorphe. On se retournait à peine sur lui. Si Swanee avait de mauvaises intentions rien n'était plus facile que de le faire disparaître dans ce magma humain... Ils tournèrent à gauche, puis à droite, dans des ruelles sinueuses et nauséabondes qui se ressemblaient toutes.

Brutalement, ils tombèrent dans la ruelle des paillettes. Des dizaines de femmes, la plupart vieilles et fripées plongeaient à pleines mains dans des sacs de paillettes en plastique de toutes les couleurs, destinées à embellir les saris du soir.

Le sol de terre battue était jonché de détritrus infâmes. À un moment, la chaussure de Malko s'enfonça dans le ventre d'un petit chien crevé et il réprima une nausée.

— Mais, bon sang, où allons-nous ? demanda-t-il.

Swanee se retourna, très digne.

— Au Marché aux Enfants. Nous sommes presque arrivés.

Effectivement la ruelle s'élargit en une sorte de placette, en partie recouverte de cageots éventrés pourrissant sous le soleil. Des gosses disputaient aux corneilles ce qui était bon à récupérer. À voir leur maigreur, ils ne devaient pas souvent avoir le dessus.

Swanee s'arrêta. Son élégant sari de soie attirait tous les regards. Malko se demanda comment elle osait s'aventurer dans cet enfer. Le* cent roupies que valait son sari suffiraient à nourrir pendant un an une famille du Pettah. Un rat, gros comme un autobus, traversa lentement la place et disparut dans un trou.

Et ils ne se trouvaient qu'à cinq cents mètres, à vol d'oiseau, des trois buildings blancs et futuristes de la Bank of Ceylan.

— Le voilà, dit soudain Swanee.

Contournant les cageots, elle marcha droit sur une échoppe sombre, sans porte. Malko suivit. D'abord, il ne vit qu'un agglomérat de gosses, assis ou debout. Il y en avait d'entiers et d'autres, un peu moins. Très bel échantillonnage de tératologie. Il détourna la tête devant une petite fille d'une dizaine d'années dont les bras, mains comprises, n'avaient pas plus de vingt centimètres de long... Des plaies purulentes dépassaient de bandages crasseux et boueux. La plupart des crânes étaient rongés par la pelade. C'en était presque reposant de regarder les yeux mangés de trachome. Malko eut envie de s'enfuir devant tous ces regards résignés, morts, qui le dévisageaient en silence. Un gosse de six-huit ans, dont la jambe gauche était remplacée à partir du genou par un bout de planche, boitilla jusqu'à lui, la main tendue.

— Ne donnez rien, surtout, avertit Swanee. Sinon, ils vous écharpent.

Elle écarta les gosses et appela :

— Pitti-Pitti !

Un grognement de joie lui répondit. Les gosses s'écartèrent et Malko aperçut l'homme que Swanee venait d'appeler. C'était un cul-de-jatte. Posé sur un petit chariot monté sur de vieux roulements à billes, il était calé sur un siège fait de chiffons. Ses mains traînaient par terre et de chaque côté du chariot, était accroché un petit fer à repasser.

Comme tous les Cinghalais, ses cheveux très noirs disparaissaient sous l'huile de coco. Il avait un visage large avec des yeux globuleux, des narines épatées et une barbe grisâtre. En voyant Swanee, il eut un gloussement de joie qui montra des dents pourries. S'accroupissant, la jeune Cinghalaise embrassa la joue sale et barbue. L'infirme frotta sa tête contre le sari de soie, les yeux clos de plaisir. Puis il contempla Malko d'un air méfiant.

— *Machan* [4], dit Swanee parlant tamil.

Elle se tourna vers Malko.

— Je vous présente Pitti-Pitti. Si un jour vous avez besoin de louer un enfant, c'est à lui qu'il faut s'adresser...

— Louer un enfant ?

Swanee hocha la tête :

— Tous les mendiants de Colombo ont besoin d'enfants pour mendier. Cela attendrit plus. Surtout les étrangers. C'est plus simple d'en louer que d'en avoir. Pitti-Pitti en a une centaine à sa disposition. On doit les lui rapporter tous les soirs. Il partage avec les familles, il entretient les plaies pas dangereuses : il veille à ce qu'on ne vole pas les enfants pour un sacrifice humain...

Les Cinghalais sont superstitieux. Ils pensent qu'il faut bénir toute nouvelle entreprise par un sacrifice. Souvent, avant de couler le

ciment dans la pile d'un pont, on jette un gosse dedans... Personne ne s'en aperçoit.

Malko se demanda d'abord si elle parlait sérieusement. Puis, il aperçut, dans l'ombre, les hommes et les femmes qui attendaient. L'un d'eux s'éloigna, emmenant trois gosses. Devant lui, sur le chariot, Pitti-Pitti avait un petit tas de roupies crasseuses et froissées. Le prix des enfants.

— C'est lui que nous sommes venus voir ? demanda Malko horrifié.

— C'est lui.

— Quel drôle de nom...

Swanee sourit.

— C'est parce qu'il crie toujours « Pity, Pity » [5] en mendiant.

CHAPITRE VI

Le cul-de-jatte fixait Swanee d'un regard brûlant presque gênant à force d'intensité. Machinalement, il se redressa. Il avait dû être bien bâti, jadis, car il avait des épaules larges, un torse puissant, des bras musclés et de longues mains qui juraient avec son chariot minable. Les mendiants continuaient à défiler près de lui, échangeant les gosses contre des roupies. Le petit amputé « partit » pour trois roupies. Plusieurs mendiants, à la grande surprise de Malko, baisèrent la main de Swanee, avant de s'éloigner.

Celle-ci s'accroupit près du cul-de-jatte, dans la position habituelle des Tamils. Malko attendait, essayant de ne pas vomir. Les desseins de la CIA passaient par d'étranges méandres. Que faisait-il au fond de ce dépotoir, avec un marchand d'enfants cul-de-jatte et une Cinghalaise portée sur les cobras ? Décidément, la Guerre Secrète était pleine de surprises. Il pensa à Alexandra, occupée en Autriche à rentrer sa récolte. Cette fois, elle l'avait laissé partir sans histoire : la pudibonderie des ceylanais était assez connue pour que sa jalousie ne s'exacerbe pas trop...

Heureusement qu'elle ignorait l'existence de Swanee.

La Cinghalaise se releva. Tout en lui parlant, le cul-de-jatte avait échangé ses derniers enfants. Il prit ses fers à repasser et démarra dans un concert de grincements. Avec une habileté diabolique, il se frayait un chemin entre les obstacles, poussant son cri aigu pour faire écarter les gens. Il s'engouffra dans une des ruelles et disparut. Swanee prit Malko par le bras :

— Partons. Nous allons le retrouver vers six heures. Il aura le renseignement.

— Lui ?

Swanee sourit suavement.

— Pitti-Pitti sait tout ce qui se passe à Colombo. Les mendiants voient tout, entendent tout, connaissent toute la pègre. Ils ne diraient jamais un mot à la police, mais pour moi, ils délièrent leur langue.

— Pourquoi ?

Elle eut un rire de défi.

— Mon amant est un des hommes les plus riches de Colombo. Une fois par an, pour la nouvelle année, il convoque les mendiants en bas de chez lui pour leur donner des milliers de roupies. C'est moi qui les distribue.

— Et votre Pitti-Pitti ?

— Il y a quelques années, je l'ai nourri, oh pas grand-chose, quelques livres de riz par semaine, et je lui ai fait prendre un bain

dans mon tub hollandais. Il sait que je suis une paria de luxe. Cela nous rapproche. Je crois qu'il est un peu amoureux de moi.

Ils refaisaient en sens inverse le même trajet, Malko respira en revoyant Sea Street. Mais, au lieu de se diriger vers le centre Swanee se faufila dans une impasse et pénétra dans un petit magasin crasseux. Plusieurs Cinghalais comptaient des liasses de billets. La jeune femme alla droit au fond, jusqu'à un tamil décharné, assis derrière une table couverte de papiers.

En la voyant, l'homme se leva vivement, s'inclina profondément, puis lui baisa la main. Étonné par cet accueil inattendu, Malko resta coi. Swanee parlait à toute vitesse d'un ton autoritaire et l'autre approuvait. Finalement, elle se tourna vers Malko :

— Vous aurez une voiture demain. Vous pouvez la garder deux jours. Une Land-Rover. On l'apportera devant chez moi à huit heures. Il est sûr.

Malko approuva chaleureusement.

— Cela coûtera mille roupies, ajouta Swanee, d'un ton égal. Il faut le payer d'avance.

Malko faillit en avaler ses lunettes. Quelques voyages comme ça et il pouvait se payer un éléphant : 15 000 roupies, c'était le prix moyen d'un pachyderme.

— C'est cher, remarqua-t-il.

— Ils n'aiment pas louer de voitures pour aller dans des endroits qui portent malheur. En plus, demain c'est mardi.

— Et alors ?

— Mardi, c'est un jour néfaste. Vous risquez de ne pas revenir.

En prenant un corbillard, cela éviterait de faire deux voyages.

Malko n'insista pas et sortit un paquet de roupies. Ils ressortirent après des tas de salamalecs. Swanee arrêta un taxi :

— Au Taprobane.

Dans le véhicule, Malko se posa soudain une question :

— Il n'y a plus de blancs dans l'île ? demanda-t-il.

— Pratiquement pas. Certains vivent encore sur des plantations de thé, dans les collines autour de Kandy.

— Et à Colombo ?

— Ils sont quelques milliers.

— Où allons-nous ?

— C'est l'heure du thé, annonça Swanee. Ce qu'il a de moins mauvais au Taprobane.

Après sa promenade au Pettah, Malko aurait plutôt rêvé d'une douche et d'une vodka bien glacée. En sortant du taxi, il regarda autour de lui, sur ses gardes. C'est là qu'on avait voulu le tuer quelques heures plus tôt. La jeune femme remarqua son hésitation et rit :

— Ne craignez rien. Personne n'oserait vous attaquer quand je suis avec vous...

— Pourquoi ?

— Parce que je connais trop Colombo. Il faudrait aussi me tuer pour m'empêcher de parler... Et mes amis ne pardonneraient pas à l'assassin. »

Ils pénétrèrent dans le hall sombre du Taprobane, la seconde merveille de Colombo. Les rats descendaient rarement jusque-là. Le salon de thé était au quatrième étage. Malko choisit une table, près d'une fenêtre d'où on voyait tout le port. Il n'y avait que quelques businessmen en grande conversation avec les Cinghalais en turban.

Quand on leur eut apporté le thé, Malko ôta ses lunettes et fixa Swanee de ses yeux dorés.

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Elle but une gorgée de liquide brûlant avant de demander :

— Si vous deviez mourir demain, que voudriez-vous avant ?

Malko hésita. Il eut envie de dire à Swanee, qu'il aimerait faire l'amour avec elle, mais ce n'était pas entièrement vrai...

— Pourquoi ? Je ne sais pas. Je ne pense jamais à ces choses-là.

— C'est pour cela que je vous aide. Vous prenez des risques. J'aime les gens courageux. L'homme qui m'entretient gagne beaucoup d'argent, mais sans danger. J'ai eu comme amant pendant quelques semaines un pauvre voleur. Toutes les nuits, il s'introduisait dans les maisons et il emportait ce qu'il pouvait. C'était merveilleux quand il revenait se glisser dans mon lit, encore tremblant d'excitation et de peur.

Elle se tut brusquement, regarda à travers la vitre un gros paquebot en train de décharger.

— Qu'est-il devenu ?

— On l'a tué.

Étrange Swanee. Il sembla à Malko qu'elle avait les larmes aux yeux. Il jeta un coup d'oeil à sa montre.

— Je vais aller surprendre notre ami James Kent. Il sera peut-être surpris de me voir...

Swanee fronça les sourcils :

— Ne lui dites rien surtout.

— N'ayez pas peur.

Il se leva et s'inclina sur sa main. Cette fois les ongles étaient vernis de rouge.

— À tout à l'heure.

*

* *

Malko frissonna en retrouvant l'air climatisé. Le bureau de James

Kent se trouvait au 44 Galle Road, tout près du Galle Face, dans un petit bâtiment blanc. Grâce à sa carte accréditive du State Department, Malko n'eut pas à remplir de fiche et fila directement vers la porte du Troisième Conseiller. C'était quand même un comble que le suspect numéro un dans une affaire d'espionnage soit le responsable local de la CIA !

Enfin... Malko se dit philosophiquement que s'il n'y avait pas de traîtres, il n'y aurait pas de barbouzes et que son château serait encore un tas de pierres informe.

Quand il frappa, une voix de rogomme hurla « come on in » [6]. Il tourna le bouton de la porte. James Kent lisait le Ceylan Post. Il leva la tête et une profonde stupéfaction se peignit sur son visage.

— Dites donc, vous avez fait vite !

Malko s'avança dans la pièce, après avoir fermé la porte.

— Je ne suis pas parti.

James Kent plia son journal. Automatiquement, son bras fila vers un tiroir de son bureau et ramena une bouteille de J and B. Il éclata d'un gros rire heureux :

— On va quand même boire à votre retour ! Vous avez foutrement bien fait de ne pas vous déplacer. Il n'y a rien là-bas. Ce soir, je vous emmène au Capri.

Malko observait le front dégarni de James Kent. Ou c'était un concurrent redoutable pour l'Oscar du mensonge, ou il n'avait rien à voir avec l'attentat...

— Je ne suis pas parti parce qu'on a essayé de me tuer.

Le Troisième Conseiller faillit renverser le J and B sur le bureau. Lentement, il reposa la bouteille, vida le verre, s'essuya d'un revers de main et fit :

— Vous blaguez ou quoi ?

Mais ce n'était plus la même voix, goguenarde et avinée. Le ton était froid et lucide. Malko réalisa que Kent devait aussi être un bon professionnel. Même s'il trahissait.

— Je ne blague pas, dit Malko en s'asseyant.

Succinctement, il raconta à l'Américain ce qui s'était passé. En omettant les confidences de Swanee.

— Un bonze, murmura James Kent, c'est incroyable ! Mais pourquoi diable a-t-on voulu vous tuer ?

Malko prit la balle au bond.

— Vraisemblablement pour empêcher mon voyage à Trincomalee...

James Kent resta quelques secondes silencieux. Puis il dit pensivement :

— Swanee. C'est la seule qui savait.

Il n'y avait guère qu'une chance sur deux de se tromper. Malko planta ses yeux dorés dans ceux de son vis-à-vis.

— Je suis venu à Ceylan pour enquêter sur Diana Vorhund. Si on a essayé de me supprimer, cela a certainement un rapport avec cette personne.

— Ridicule.

La voix de James Kent avait claqué comme une balle. Mais il ne fuit pas le regard de Malko.

— Il y a autre chose, affirma celui-ci. Peut-être quelque chose que Andrew Carmer a découvert par hasard. Je sais qu'il avait commencé son enquête sur Colombo, mais il a peut-être voulu se détendre pour le week-end. Et je ne vois pas ce que Diana aurait été faire dans ce coin perdu.

— Moi non plus. Mais cela fait un mort et demi en quelques jours. C'est beaucoup...

James Kent se versa une nouvelle rasade de J and B :

— Je vais aller avec vous voir ce putain de monastère, annonça-t-il. Moi aussi, je veux en avoir le coeur net...

Malko éprouva un petit frisson désagréable. Si James Kent trahissait, c'était une merveilleuse occasion de se débarrasser de Malko dans la jungle du nord de l'île... Mais c'était délicat de lui montrer sa défiance.

— Je crois que je vais d'abord enquêter un peu sur Diana Vorhund, dit-il. À Colombo. Vous avez son adresse, je crois ?

James Kent répondit avec une fraction de seconde de retard.

— Bien sûr.

Il se leva, sortit un trousseau de clefs de sa poche et ouvrit un classeur métallique. Il en sortit une chemise marron qu'il posa sur le bureau. Malko s'approcha. Il reconnut les doubles de rapports du State Department, des câbles chiffrés, des photos et une courte fiche tapée à la machine. James Kent la lui tendit :

— Voilà.

Malko parcourut les quelques lignes.

Il y avait la date d'arrivée de Diana à Colombo, l'hôtel où elle avait résidé, les endroits où on l'avait vue – liste fastidieuse de réceptions mondaines – et sa dernière adresse : 37 Darley Road.

Malko reposa la fiche sur le bureau.

— C'est tout ce que vous savez ?

— Tout. Il aurait fallu la planquer en permanence pour en savoir plus. Je n'ai pas les gens nécessaires.

Il referma le dossier.

— Je vais câbler à Washington ce qui vous est arrivé, dit-il. Ils auront peut-être une idée.

À dix-sept mille kilomètres, ce serait étonnant...

Malko se leva :

— OK, je vous vois demain.

James lui serra vigoureusement la main.

— À propos, dit Malko et votre soirée ? Ça s'est bien passé, au Sinanora.

De nouveau, il y eut une imperceptible hésitation.

— Sûr, sûr. Je vous emmènerai. C'est marrant.

Son regard était planté dans celui de Malko. Mais, instantanément ce dernier sut que l'Américain mentait. Peut-être à une intonation un peu trop forte de la voix...

Et pourquoi diable l'homme de la CIA mentait-il à Malko ? Il ne pouvait avoir qu'une raison : Swanee avait dit la vérité et il était *vraiment* l'amant de Diana Vorhund.

Diana Vorhund passionnément recherchée par toutes les barbouzes des différentes agences fédérales. Y compris par son Altesse Sérénissime le Prince Malko.

En fait de féerie cinghalaise, c'était plutôt un cauchemar.

CHAPITRE VII

Malko arriva le premier devant l'immeuble du Time of Ceylan, au coin de Main et de Duke Street. De petits crieurs de journaux sortaient en rafale du building, s'interpellant et criant. Le trottoir était jonché de ballots de journaux, que des camions chargeaient au fur et à mesure. Swanee débarqua d'un taxi, toujours éblouissante. Malko se demanda comment elle parvenait à rester fraîche avec cette chaleur !

— Alors ?

Elle regarda autour d'elle. Malko n'avait rien vu. Il y eut un grincement sur le trottoir derrière eux. Une tête apparut fugitivement, puis redisparut. Pitti-Pitti, le cul-de-jatte, était dissimulé derrière un des ballots. Swanee glissa à Malko :

— Attendez-moi sur l'autre trottoir.

Il obéit et traversa, achetant au passage le Time de Ceylan pour se donner une contenance. La manchette annonçait sur huit colonnes l'échec de la conférence de Téhéran sur le pétrole et se félicitait de ce que l'île ait ses propres réserves... l'attentat dont il avait été victime n'était même pas en première page. Malko n'eut pas le temps de lire l'article. Swanee retraversait déjà.

— Je sais qui c'est, annonça-t-elle.

Ils durent rester plusieurs minutes au bord du trottoir avant qu'un taxi ne s'arrête.

— C'est un chômeur, expliqua Swanee... Un docker, qui s'appelle Jaffna. Il loge au foyer des Young men's buddhist association, dans Main Street à la limite du Pettah. On dit qu'il a touché mille roupies pour venir vous chercher.

Il leur fallut dix minutes pour arriver au Foyer. Une vingtaine de tamils étaient accroupis à même le trottoir, mangeant avec leurs doigts du riz qui, d'après l'odeur, devait avoir poussé dans une fosse septique. L'apparition de Swanee arrêta leur mastication. Certains de ces hommes n'avaient pas touché une femme depuis des mois. Malko se dit qu'elle allait se faire violer séance tenante.

Swanee était là, à portée de leurs mains, belle, parfumée, bien habillée. On pouvait presque palper leur désir et leur haine. Mais la jeune Cinghalaise eut l'air de traverser un désert, se faufilant habilement à travers les groupes.

— Attendez-moi, dit-elle. S'il est là, je viendrai vous chercher. De toute façon, nous n'obtiendrons rien par la violence. Et s'il vous voit, il détalera.

Elle disparut à l'intérieur du bâtiment.

Malko s'installa près de la porte, prêt à tout. Sans en parler à

Swanee, il avait glissé son pistolet extra-plat dans sa ceinture. Ce qui le forçait à porter un blazer.

Les parias s'étaient remis à manger, le rêve était passé. Swanee ressortit, fit signe à Malko et fonça vers le taxi. Elle jeta quelques mots au chauffeur qui redémarra immédiatement. Malko remarqua plusieurs taches rouges sur son bras.

— Les punaises, dit-elle sobrement.

— Où est-il ?

— Parti.

Malko ne dit rien. Cela pouvait être vrai ou faux. Et où aller chercher dans Colombo un chômeur ?

— Il va souvent coucher chez son cousin qui a une boulangerie sur la route de Negombo, ajouta Swanee. Nous y allons.

Quelques minutes plus tard, ils franchirent sur un pont métallique la Kelani Sanga River. Peu à peu, le bidonville faisait place à la jungle, touffue et verdoyante. Ça et là, des cahutes éclairées par des lampes à pétrole abritaient chacune trente personnes. Brusquement, le taxi freina et stoppa. Comme il ne redémarrait pas, Malko descendit voir.

Deux voitures étaient arrêtées phare à phare et les conducteurs se battaient comme des chiffonniers, dans une envolée de pagens douteux et de membres rachitiques. Prodigieusement intéressé, le chauffeur de leur taxi avait stoppé son moteur. Les Cinghalais adorent le cinéma. Certains films restent près de six mois à l'affiche. Mais un spectacle gratuit, c'est encore mieux. Il fallut que Swanee lui crache quelques injures bien senties en tamil pour qu'il consente à contourner l'attroupement... Ils partirent au moment où le conducteur de la vieille Mercédès prenait un léger avantage en enfonçant son pouce dans l'oeil de son adversaire...

Ils n'étaient qu'à dix kilomètres de Colombo et c'était déjà la jungle dense, mordant presque sur la route. Pendant vingt minutes, ils n'échangèrent pas un mot. Les arbres défilaient, monotones et gigantesques.

Enfin le taxi ralentit. Swanee se pencha en avant.

— Nous y sommes, annonça-t-elle.

Ils entraient dans un village grouillant de vie. Toutes les maisons étaient éclairées par des lampes à pétrole et une gerbe de cierges brûlait en face d'un petit temple, au bord de la route.

Swanee fit arrêter le chauffeur devant et descendit se renseigner. Malko la vit revenir en courant.

— C'est là-bas, la boulangerie.

Cette fois, Malko l'accompagna. Il avait hâte de revoir le jeune voyou qui l'avait si gentiment installé dans le stand de tir improvisé.

La graisse débordait de partout. Elle formait une sorte de tablier descendant jusqu'aux cuisses, comme un sporran écossais. Le torse luisant de sueur, le boulanger pétrissait ses galettes en chantant. Hilare et plein de bonne volonté, il répondait aux questions de la jeune femme qui traduisait au fur et à mesure pour Malko.

« Oui, Jaffna était arrivé dans l'après-midi. Non, il n'était pas là, on l'avait envoyé à la rivière gratter les éléphants. Ils pouvaient l'attendre, il serait là dans moins d'une demi-heure. »

Malko et Swanee se regardèrent. Ils touchaient au but. Le cousin de Jaffna se remit à pétrir ses galettes, sans quitter des yeux Swanee ce qui nuisait fâcheusement à son travail. Tout à coup, il leva la tête et lui jeta une phrase.

Swanee se tourna vers Malko, une lueur de peur dans les yeux :

— Quelqu'un est venu avant nous ! Il est avec lui.

Ils quittèrent la boutique en trombe. La rivière se trouvait à une centaine de mètres sur la gauche du village et on y accédait par un étroit sentier. Malko distança vite Swanee. C'était trop bête !

Un bruit étrange éclata devant lui. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître le barrissement désespéré d'un éléphant.

— Il est arrivé quelque chose, cria Swanee.

Malko courait aussi vite qu'il le pouvait. Il déboucha sur une petite plage de sable jaune. Le fleuve coulait en face de lui entre deux murailles de jungle. Trois éléphants s'y trouvaient. L'un d'eux se roulait voluptueusement dans la boue jaunâtre, s'arrosant avec sa trompe, mais les deux autres, sortis de l'eau, se dandinaient sur place, levant la trompe pour barrir douloureusement.

En s'approchant, Malko vit qu'ils entouraient un corps étendu sur le sable humide, face contre terre.

Malko, sans même prendre garde aux pachydermes, s'agenouilla près de lui.

Un manche de bois rond sortait de la nuque. Malko retourna le corps. La lame d'une faucille était encore incrustée dans le cou de l'inconnu. Elle avait pénétré jusqu'aux cartilages du larynx, sectionné les deux carotides et les veines jugulaires. Le tueur avait frappé si fort que la lame était restée fichée dans la colonne vertébrale.

Le visage du mort, bouche ouverte et yeux ouverts, exprimait une surprise intense. Il n'avait même pas dû voir son assassin. Il tenait encore à la main la demi-noix de coco avec laquelle il grattait la peau des éléphants. Le sang coulait par petites saccades de l'horrible blessure. La mort ne remontait pas à plus d'un quart d'heure. Si le chauffeur de taxi avait été moins curieux, ils seraient arrivés à temps.

La jeune femme avait rejoint Malko. Rassurés par la présence

humaine, les éléphants ne barrissaient plus. Sagement, ils reprirent d'eux-mêmes le sentier du village, à la queue leu leu. Malko se redressa et regarda autour de lui. La végétation était si touffue que le tueur pouvait se trouver à dix mètres de lui sans qu'il le voie.

Swanee se releva à son tour, le visage impassible. Elle avait vu trop d'horreurs dans sa courte vie pour être frappée par un simple cadavre.

Elle dit pensivement :

— Cette faucille... Je ne connais qu'un homme qui tue de cette façon à Colombo. Il s'appelle Lak. On a dû lui donner trois ou quatre cents roupies. Il nous a entendu venir, sinon, jamais il n'aurait laissé son arme. Il la porte toujours à sa ceinture...

— Comment savez-vous tout cela ?

Swanee soupira :

— Je vous ai dit que je savais beaucoup de choses...

Malko n'était pas satisfait :

— Maintenant, nous n'avons plus qu'à nous lancer sur la piste de ce tueur.

— Ce n'est même pas la peine, dit Swanee. Je sais pour qui il travaille. Il a reçu l'argent et c'est tout.

— Qui est-ce ?

— Raj Buthpitya. Un voyou. D'habitude, il est dans le trafic de saphirs. Mais il a déjà tué. C'est un homme dangereux.

Malko ne tenait plus en place.

— Vous savez où trouver ce Raj ?

Swanee haussa les épaules :

— Bien sûr, mais cela ne servira à rien...

» Lui aussi travaille pour quelqu'un.

— Les bonzes ?

— Peut-être. Mais pas forcément.

Ils arrivaient au village. Le taxi les attendait toujours.

— Partons, suggéra Swanee. Sinon nous allons perdre beaucoup de temps.

Se souvenant de ses avatars du matin, Malko ne discuta pas.

*

* *

Le taxi s'arrêta devant la villa de Swanee. Depuis un quart d'heure une pluie diluvienne empêchait de voir à plus de dix centimètres. Les rues étaient vides et les cocotiers secoués par la bourrasque. Queue de mousson.

Malko regarda Swanee. Il n'osait pas comprendre. Il eût été si simple de le déposer d'abord au Galle Face.

Mais la Cinghalaise sortit dix roupies de son sac et les tendit au chauffeur. Puis, elle se tourna vers Malko :

— Vous êtes en danger de mort, dit-elle. Au Galle Face, n'importe qui peut venir vous couper la gorge. Pour qu'on ait tenté de vous tuer en pleine rue ce matin, il faut que ce soit vital. On risque d'essayer de nouveau.

Malgré lui, le coeur de Malko battit plus vite. La mort n'était pas une abstraction. Le corps inerte de Jaffna presque décapité dansait encore devant ses yeux. Quelques heures plus tôt, il souriait, il vivait, il s'inclinait devant lui. Maintenant, ce n'était plus qu'un tas de chairs mortes...

— Je peux changer d'hôtel.

Swanee ouvrit la porte du taxi.

— Je préfère vous donner l'hospitalité. Ici, personne ne viendra vous chercher...

*

* *

La maison de Swanee sentait l'encens et le parfum. Les domestiques étaient couchés. Malko s'assit dans le living-room. Siva, le cobra, donnait toujours à la même place sur la véranda. On aurait dit qu'il était empaillé.

Il regarda Swanee évoluer dans la pièce avec un oeil nouveau. De ce côté-là, c'était une bonne surprise. Il n'aurait pas cru qu'elle se rende aussi facilement... Sans rien lui dire, elle disparut dans la maison.

Il en profita pour faire le point mentalement. En quarante-huit heures, il s'était passé beaucoup de choses. Bien plus qu'il n'avait prévu, en regardant la photo de Diana Vorhund dans le bureau de David Wise.

Il se passait quelque chose d'étrange à Ceylan. Assez important pour justifier trois meurtres.

Et si Swanee se moquait de lui ? Entre elle et James Kent, ce n'était pas brillant. Pourquoi l'homme de la CIA lui mentait-il ? Qui disait la vérité ?

Malko se reprit. S'il commençait à douter de tout le monde, il était perdu. Deux choses étaient urgentes : aller voir ce qui se passait dans le nord-est et trouver ce Raj. S'il pouvait parvenir jusqu'à lui. Il retombait toujours sur la mystérieuse et toute-puissante Swanee.

Une femme qui possédait un cobra comme animal d'appartement ne pouvait pas être banale...

Sentant une présence, Malko leva la tête. Et reçut le choc de sa vie.

Swanee se tenait devant lui. Son sari vert brodé d'or et d'argent, descendait très pudiquement jusqu'aux chevilles, laissant apercevoir deux pieds nus aux ongles rouges. Seulement, le sari s'arrêtait à la taille. À la place du boléro habituel, il n'y avait rien.

Rien que deux seins couleur abricot, écartés et somptueux, aux pointes délicatement rehaussées de fard. Une chaîne d'or se terminant par une énorme topaze se balançait entre eux, accentuant encore le relief.

Le regard de Malko remonta au visage.

Swanee avait répandu de la poudre d'or sur ses cheveux noirs et planté une broche représentant un papillon près de sa tempe. À ses oreilles pendaient deux somptueuses émeraudes. Sur son front, elle avait dessiné en rouge la petite tache ronde réservée en principe aux vierges.

La jeune femme contemplait Malko en souriant, jouissant de sa surprise.

— C'est ainsi que les courtisanes recevaient jadis, dit-elle. Je trouve qu'elles avaient bon goût.

La CIA s'évanouit brusquement dans une brume épaisse. Retrouvant ses réflexes de gentleman, Malko se leva, et attira la jeune femme contre lui.

Elle se laissa faire.

La peau de son dos était extraordinairement satinée. Les pointes de ses seins s'enfoncèrent dans l'alpaga de son costume. Mais lorsqu'il pencha son visage vers le sien, Swanee se dégagea doucement.

— Je ne vais pas coucher avec vous, dit-elle froidement. Je vous ai dit que Siri me surveillait et c'est vrai mais vous avez eu une dure journée, vous méritiez une compensation.

Son sourire suave parut amer à Malko. Il avait furieusement envie d'elle. Un quart de seconde ; il se demanda ce qui se produirait s'il lui arrachait tranquillement son mini-sari.

Hélas, ce sont des choses qu'une Altesse Sérénissime, même barbouze hors cadre, ne fait pas.

— Je n'ai jamais pris cela pour une avance, affirma-t-il dignement. Mais puis-je au moins vous baiser la main ?

Elle tendit une longue main disparaissant sous les bracelets et les bagues. Malko l'effleura de ses lèvres.

Il y a des moments où c'est dur d'être gentleman.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit Swanee. À propos, je dors avec Siva. Il est toujours très nerveux la nuit...

Malko était prêt à jurer qu'il allait dormir d'un sommeil de plomb. Mais, pour la médaille d'or du sadisme toutes catégories, il y avait une sérieuse concurrente.

CHAPITRE VIII

Appuyé à la Land-Rover, Malko ferma les yeux une seconde pour fuir la réverbération. La sueur et la poussière formaient un enduit nauséabond qui raidissait sa chemise et son blue-jean.

Debout, sur les rochers rouges, face au Golfe du Bengale, il jouissait de la vue. L'endroit était extraordinaire de beauté. La plateforme rocheuse s'arrêtait un peu plus loin, faisant place à une alternance de hautes herbes et de bouquets d'arbres. À travers eux, Malko apercevait le cône grisâtre d'une Dagoba. C'est là que devait se trouver le monastère annoncé par Swanee.

À sa droite s'étendait une baie superbe et calme, aux eaux violettes. Un vrai refuge pour milliardaires en vacances.

C'était pourtant dans cet endroit idyllique qu'Andrew Carmer était mort... En dépit du soleil éclatant, des papillons multicolores, de cette atmosphère paisible, Malko se sentit subitement oppressé. Comme s'il était menacé par un danger invisible. Il repensa tout à coup aux recommandations de Swanee : « Faites attention, c'est un endroit qui porte malheur... » Elle était déjà levée lorsqu'il était sorti de sa chambre. Très décemment enroulée dans un sari de coton. La Land-Rover avait été amenée à l'heure dite. En partant, Swanee lui avait seulement recommandé :

« Faites attention... »

Et elle lui avait tendu une Winchester 30/30 avec une boîte de cartouches...

S'il devenait superstitieux, c'était complet ! Bêtement, il plongea la main dans la Land-Rover et ramena la carabine 30/30. Il arma la culasse et le claquement sec de l'acier le rassura. Cela valait mieux qu'un pistolet. Il reprit son observation, décortiquant le paysage mètre par mètre. Qu'avait pu découvrir d'anormal Andrew Carmer ? C'était bien là qu'il avait arrêté sa voiture. Swanee, d'après le récit du loueur de voitures, avait dessiné à Malko un plan très précis.

On avait retrouvé le corps en contrebas, vers la Dagoba. Une seconde, Malko regretta de ne pas avoir amené James Kent. C'était quand même un blanc. Qui ne croyait pas aux sortilèges. Les analystes de la CIA n'y croyaient pas non plus. Il regarda sa montre. Déjà quatre heures ! Il avait roulé sans interruption depuis huit heures du matin...

Les cent derniers kilomètres avaient été épouvantables. Avant Trincomalee, il avait tourné à droite à la station BP. Le premier mille était correct. Après la piste n'était plus qu'une fondrière sinueuse. Par moments, la Land-Rover s'enlisait jusqu'au moyeu, patinait dans la glaise boueuse. Ou alors, pendant dix kilomètres, c'était l'inférieure

tôle ondulée qui casse les poignets, déboîte les épaules, décroche les intestins. Cramponné à son volant, Malko n'osait pas penser à ce qui arriverait si la Land-Rover tombait en panne.

Un buffle sauvage avait traversé la piste, d'un pas majestueux et c'était le seul être vivant qu'il avait vu. À part les moustiques, les oiseaux et les innombrables papillons. À plusieurs reprises, Malko avait arrêté la voiture pour écouter, pour trouver une trace de présence humaine. Colombo et son grouillement se trouvaient à des dizaines d'années-lumière...

Les habitants du dernier village traversé après la grande route avaient regardé avec stupéfaction la Land-Rover s'engager dans le sentier de brousse envahi par les lianes.

Malko ôta ses lunettes noires et les remit aussitôt. La réverbération sur la mer était fantastique.

Il fallait faire quelque chose. Le plateau de rochers rouges ne recelait aucun mystère. S'il y avait quelque chose à découvrir, c'était en contrebas, dans les herbes.

Vers la Dagoba.

Pourquoi diable éprouvait-il ce sentiment d'oppression, de nervosité ? Il y eut un froissement de feuilles derrière lui et il se retourna d'un bloc. Sans qu'il s'en rende compte, son doigt pressa la détente. La détonation l'assourdit et le choc sec contre son avant-bras le fit redescendre sur terre. Furieux, il eut le temps de voir une grosse iguane filer entre les branches.

Dans sa carrière d'agent de renseignements, il s'était parfois trouvé en danger mortel. Mais il n'avait jamais réagi avec cette nervosité. Il vieillissait... Le coup de feu avait dû s'entendre à des kilomètres... Il se répercutait encore dans ses tympans.

La grosse Dagoba semblait le narguer. Il se décida brusquement, avançant jusqu'à la lisière des rochers rouges. Tout de suite, il aperçut un sentier qui s'enfonçait dans les hautes herbes. Le chemin qu'avait suivi Andrew Carmer.

D'un bond, il sauta sur le sentier, en contrebas. Il allait en avoir le cœur net. L'herbe était si haute qu'elle le dissimulait presque. Il se retourna : il ne voyait plus la Land-Rover. La chaleur semblait encore plus lourde que sur les rochers. Au bout de son bras, la 30/30 pesait une tonne.

Résolument, il s'enfonça dans le sentier.

*

* *

Malko s'arrêta et scruta le mur de végétation qui enserrait le sentier. Un fouillis de lianes, d'arbres qui avaient fait place aux hautes herbes. Devant lui, le sentier tournait.

Un bruit inattendu éclata tout à coup, venant de cette partie cachée. Comme un souffle énorme, un soupir de géant. Malko tendit l'oreille. Son coeur battait la chamade. C'était idiot de s'être aventuré seul dans ce guêpier. Fugitivement, il regretta la présence du solide Krisantem. Avec le Turc, il se serait senti nettement plus tranquille...

La 30/30 bien calée dans le creux du coude, il reprit sa progression. De nouveau, le bruit le fit sursauter. Un souffle puissant qui se mua en une sorte de gémissement. Il sembla à Malko que la vie s'était arrêtée. Il n'y avait plus un cri d'oiseau, plus un bruissement d'insecte. Une seconde, il se demanda si le soleil ne lui faisait pas perdre la raison, s'il n'allait pas prendre ses jambes à son cou et rebrousser chemin.

Son coeur cognait à grands coups dans sa poitrine, le sang battait à ses tempes. Il éprouvait une panique viscérale, incoercible.

Quelque chose bougea soudain devant lui, dans le sentier.

Un énorme éléphant dont les oreilles battaient comme des éventails, apparut, immobile et massif, barrant le sentier. En voyant l'intrus, il leva la trompe à la verticale et poussa un barrissement menaçant.

Malko s'arrêta.

C'était incroyable ! Voilà ce qu'avait dû voir le pauvre Andrew Carmer avant de mourir. Malko sentit sa raison vaciller. Bien sûr, il y avait des éléphants sauvages à Ceylan, mais pourquoi fallait-il qu'il y en ait un juste là ?

Comme il y en avait eu un pour Andrew Carmer.

La carabine 30/30 sembla soudain un jouet ridicule entre ses mains. Même en vidant tout le chargeur, il n'arriverait qu'à égratigner le pachyderme... Et celui-ci l'aurait piétiné et tué bien avant. Retenant son souffle, Malko resta rigoureusement immobile. La sueur coulait dans ses yeux mais il se sentait glacé.

L'éléphant n'avancait pas, mais ne manifestait pas la moindre velléité de promenade. Balançant sa tête de droite et de gauche, il observait l'intrus. Malko se dit que s'il chargeait, il n'aurait jamais le temps de regagner la plateforme rocheuse. Pas question de fuir dans les hautes herbes. C'était triste pour une Altesse Sérénissime, de finir en bouillie sous les pieds d'un éléphant.

Pendant un temps qui lui parut interminable, ils restèrent face à face. Malko n'osait pas bouger, de peur de déclencher la fureur du pachyderme. Le devant de sa tête était presque complètement rose et usé et il n'avait plus de défenses. Ce dernier trait intrigua Malko. Les seules bêtes sans défenses que l'on trouvait à Ceylan étaient des éléphants domestiques. Or, celui-là semblait sauvage et agressif...

Il fit un pas en arrière, pour voir.

L'éléphant ne bougea pas.

Il avança. D'un tout petit pas, la carabine pointée vers le sol.

Aussitôt, le mastodonte barrit sauvagement, la trompe dressée ; Malko recula précipitamment.

L'éléphant se calma et demeura sur place, immobile et menaçant. Malko regarda autour de lui. La jungle était trop infranchissable, de part et d'autre du sentier pour contourner l'éléphant. Et, une fois empêtré dans les lianes, Malko aurait été une proie facile pour le pachyderme...

C'est la rage qui lui rendit son sang-froid. C'était trop stupide de se laisser arrêter si près du but par un éléphant. Il examina le pachyderme. Ce dernier se tenait légèrement de profil, de façon à surveiller Malko de son petit oeil rond et malin. Tout doucement, ce dernier s'accroupit, sans quitter l'éléphant des yeux. Son souffle redevenait normal. Il se sentait en pleine possession de ses moyens, l'angoisse l'avait complètement quitté.

Il allait se battre.

Le petit oeil rond le fascinait. En réalité il était gros comme une pièce de vingt dollars en or. Il chercha à se rappeler ses cours de tir suivis à l'école de Fort-Worth. Mais à la CIA, on n'apprenait pas à tirer sur les éléphants...

Il était certain que s'il frappait le pachyderme à l'oeil, la balle pénétrerait jusqu'au cerveau et le foudroierait...

Évidemment, s'il ratait, l'éléphant chargeait et le réduisait en pulpe. Même le 30/30 n'entamerait pas son cuir.

Calmement, il essuya sa paume trempée de sueur sur son blue-jean. Il fallait que la première balle l'atteigne. Une fois en mouvement, l'animal serait trop difficile à toucher dans cet endroit vital.

Il mit un genou en terre, assura sa prise sur la boue. Puis, très lentement, il leva la carabine. L'éléphant ne bougea pas. Sa grosse tête se balançait toujours avec la régularité d'un métronome.

Malko passa le coude gauche dans la bretelle de la 30/30. En pliant un peu le coude, il la tendit. Ce qui empêchait tout déplacement latéral du canon. Malko vida ses poumons lentement et régulièrement. Puis il ferma l'oeil gauche. À travers le cran de mire, il vit trembler les gros cils de l'éléphant. À cette distance-là, il ne pouvait pas rater.

Tous les muscles raidis, il commença à presser la détente.

— Stop !

Il fut si surpris qu'il faillit tirer. La voix venait de derrière lui. L'éléphant n'avait toujours pas bougé. Se relevant, Malko pivota, la 30/30 à la hanche.

Un bonze était immobile au milieu du sentier. Pieds nus, la classique robe orange lui couvrant les deux épaules, le crâne totalement rasé, ainsi que les sourcils. S'abritant du soleil grâce à une feuille de pandanier. Semblable à tous les « bikkus » de Ceylan. À un détail près.

C'était un blanc.

Malko le contempla avec stupéfaction. L'autre le fixait, l'air sévère et grave. Vivante statue de la réprobation. Il l'apostropha sur un ton courroucé, en anglais. Avec, toutefois, un léger accent.

— Qui vous a donné le droit de tuer une créature vivante ?

C'était si inattendu que Malko ne répliqua pas tout de suite. Il s'était attendu à tout, sauf à cela. Un bonze blanc !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

L'accent du bonze lui était familier mais il ne voulait pas y croire. L'homme avança vers Malko et tendit la main, sans répondre à sa question.

— Donnez-moi cette arme.

Malko détourna légèrement le canon de la 30/30. Sans la lâcher.

— Je n'en vois pas la nécessité.

Tout cela était de plus en plus bizarre. Et l'éléphant bouchait toujours le sentier...

Le bonze avança encore et saisit la carabine par l'extrémité du canon.

— Vous êtes sur le territoire d'une communauté bouddhiste, dit-il d'un ton furieux. C'est un lieu sacré, interdit aux profanes. Vous n'avez le droit de tuer aucune créature vivante.

Malko, d'un coup sec, fit lâcher prise à son adversaire. Et garda le canon de l'arme braqué sur lui.

— Je l'ignorais, dit-il. J'ai seulement voulu me défendre contre un animal sauvage qui m'attaquait...

Le bonze le foudroya du regard :

— Vous mentez ! C'est le gardien de nos terres. Il ne vous a pas attaqué !

Ainsi, il avait observé Malko. Ce dernier examinait le visage de son interlocuteur. Avec ses lèvres épaisses, ses pommettes hautes et ses grands yeux noirs mis en valeur par le crâne entièrement rasé, il était impressionnant. Malko voulut le prendre à contre-pied.

— Vous êtes allemand, dit-il. Comment êtes-vous ici ?

Il avait parlé allemand. Les yeux du bonze battirent rapidement, comme s'il était pris en faute.

— Je suis allemand, reconnut-il d'une voix plus calme, mais je me suis converti au bouddhisme depuis longtemps. Je vis ici avec mes frères, recueilli dans la prière et la méditation.

Bizarre, bizarre.

— Un homme a été piétiné à mort dans les alentours, il y a quelques jours par un éléphant, dit Malko. Vous êtes au courant ?

Le bonze allemand ne baissa pas les yeux.

— Il avait peut-être été imprudent, dit-il froidement.

Cela pouvait se prendre dans tous les sens. Malko le toisa.

— J'aimerais beaucoup visiter votre... monastère. Pouvez-vous m'y conduire ?

L'allemand ne bougea pas :

— C'est interdit, fit-il d'une voix rogomme. Il faudrait la permission de notre Vénérable.

— Où se trouve-t-il ?

— Il n'est pas ici.

L'éléphant barrit. Comme pour rappeler sa présence. Malko réfléchissait à toute vitesse. S'il n'avait pas fait mine d'abattre l'éléphant, jamais le bonze ne serait apparu. Cela, il en était certain.

Mais qu'y avait-il de si mystérieux dans ce monastère du bout du monde ? Maintenant, il était sûr que Andrew Carmer, l'homme du State Department, avait été assassiné. Et que le bonze qui se trouvait en face de lui y était pour quelque chose. Il éprouvait une furieuse envie de le ramener au bout de son fusil jusqu'à Colombo... C'était hélas, impossible. Il se serait fait lyncher en route.

— Partez, répéta l'Allemand, vous n'avez rien à faire ici.

Un gong résonna dans le lointain, du côté de la Dagoba. Les yeux de l'étrange bonze flamboyèrent de colère :

— C'est l'heure du recueillement, dit-il. Partez et ne revenez plus. Cet endroit est interdit aux étrangers.

Malko baissa le canon de la 30/30. Provisoirement, il n'y avait rien à faire.

Mais le mystère s'épaississait. Y avait-il un lien entre Diana Vorhund et le bonze blanc ? Pourquoi Andrew Carmer était-il venu jusqu'ici ? Les bonzes étant les maîtres de l'île, ils étaient intouchables, ainsi que leurs biens.

— D'accord, je m'en vais, dit-il. Je vous remercie de votre accueil.

Il fit demi-tour. Le bonze ne releva pas. Immobile au milieu du sentier, il le regarda s'éloigner. Quand Malko se retourna avant de franchir un coude, l'autre était toujours là, l'éléphant derrière lui.

Le gong résonna de nouveau. Malko hâta le pas. Il avait simplement peut-être affaire à des fanatiques. De tous temps, on s'était étripé au nom de Dieu ou de Bouddha...

Un mainate [7] s'envola brusquement à sa gauche, en piaillant. L'objet brillant sur lequel il était posé accrocha le regard de Malko. Il s'arrêta.

Quelque chose était pendu à une branche d'arbre, à quatre mètres de haut, un peu en retrait du sentier. Un objet noir et brillant. Malko prit la carabine par la crosse et entreprit d'écraser les branches et d'écarter les lianes qui le séparaient de l'objet. En une minute, il fut en sueur, mais il continua jusqu'à pouvoir l'atteindre en étendant le bras.

L'ayant saisi, il regagna le sentier. C'était décidément le jour des découvertes inattendues...

Il tenait à la main un appareil de photo Nikon avec un téléobjectif de 200 millimètres. En parfait état. Seul le plastique était recroquevillé par la chaleur.

Malko examina le dessus de l'appareil. Le compteur indiquait que sept vues avaient été prises. Il l'arma et appuya sur le déclencheur. Puis, il manœuvra le levier faisant avancer le film. À sa résistance, il vérifia que l'appareil contenait un film.

Il se retourna. Le bonze avait disparu. Maintenant, il n'avait plus du tout envie de s'éterniser. Il avait hâte de voir ce qu'il y avait sur ce film.

*
* *

La poignée de la portière de la Land-Rover était brûlante. Malko jura et parvint à l'ouvrir du bout des doigts. L'intérieur de la voiture était une fournaise, mais il fallait bien repartir. Il se glissa sur le siège, abruti de soleil, aveuglé par la relative pénombre, tendit la main vers le tableau de bord pour mettre en route.

Il y eut un très léger crissement. Presque imperceptible. Venant du plancher.

Le cerveau de Malko travailla à la vitesse d'un ordinateur. Avant même de réaliser ce qu'il faisait, il se jetait hors de la Land-Rover et roulait par terre.

Juste au moment où un fouet noir jaillissait du plancher de la Land-Rover.

Un cobra de plus d'un mètre de long. Le reptile se détendit d'un coup et enfonça ses crocs à venin dans la banquette à l'endroit précis où se trouvait la cuisse de Malko, une seconde plus tôt. Aussitôt après avoir lâché son venin, fou de peur, il zigzagua hors de la voiture et fila vers les hautes herbes.

Couché sur le côté, Malko vida le chargeur de la 30/30. Les balles firent jaillir des éclats de rochers rouges mais le serpent parvint à s'enfuir. Malko se releva, les jambes tremblantes. Indirectement, c'est Swanee qui l'avait sauvé. Le crissement qu'il avait entendu était le même que celui produit par Siva. Son subconscient avait fait le reste.

Cette fois, avant de pénétrer dans le véhicule, il donna des coups de pied dans la carrosserie pendant un quart d'heure. Mais il n'y avait pas d'autre cobra.

Il inspecta l'intérieur centimètre par centimètre. Certes, le reptile avait pu pénétrer par une des vitres ouvertes et se lover sur la banquette pour une sieste. Une fois, au Texas, il avait ainsi trouvé un crotale dans une cabine téléphonique. Mais c'était peu probable.

Par contre, il comprenait pourquoi le bonze avait surgi derrière lui... Il venait de déposer le reptile dans la voiture. Moyen comme un

autre de décourager les curieux. Et cela permettait d'incriminer la mauvaise chance, en cas de réussite. Après tout, Bouddha a coutume de se réincarner parfois dans un Cobra Royal.

Il fit rugir le moteur et le bruit familier lui calma les nerfs. Même s'il devait venir en char d'assaut, il reviendrait visiter cet étrange monastère.

CHAPITRE IX

James Kent claqua la porte du réfrigérateur, dégoûté.

— Trois semaines sans beurre ! Ils n'ont pas de devises pour en acheter et celui qu'on nous envoie par l'Ambassade est piqué au passage...

La petite maison de l'Américain était sinistre, en dépit du soleil éclatant qui brillait dehors. Qui pouvait avoir eu l'idée saugrenue de peindre un plafond en marron ? Il y avait de quoi rendre les cafards neurasthéniques. Silencieux, le tamil torse nu apporta de la cuisine un plateau avec des « string-hoppers », sorte de crêpes surmontées d'un oeuf frit. Spécialité cinghalaise.

James Kent flaira le thé et fit une grimace :

— Dégueulasse ! Tout est dégueulasse ici, même le thé. C'est un comble. Il faut faire griller le pain, à cause des charançons...

Malko attendit que le boy soit reparti dans la cuisine pour demander :

— Ce bonze allemand, qui cela peut-il être ?

La bouche pleine, James Kent gesticula puis finalement éructa :

— Je n'en sais foutre rien ! On m'avait bien dit qu'il y avait quelques européens dans les bonzeries, mais je n'en avais jamais vu. Vous savez, c'est la mode, maintenant, tous les snobs veulent se rallier au bouddhisme. À chacun son Guru.

— Celui-là n'était pas un snob, fit Malko.

Ses épaules étaient encore parcourues de vibrations. Il avait l'impression d'être toujours sur la piste de latérite. Son retour lui avait pris cinq heures, et il était arrivé à Colombo en pleine nuit. James Kent n'était pas chez lui et il avait dû dormir avec le Nikon sous son oreiller dans sa chambre du Galle Face. Son pistolet extra-plat posé près de lui avec une balle dans le canon. Il y avait eu suffisamment d'« accidents » à Ceylan depuis quelque temps.

Il s'était levé à l'aube et avait débarqué chez James Kent pour le prendre à jeun. À cette heure matinale, Kent n'était pas encore perdu pour la civilisation et la CIA. Le récit de Malko l'avait prodigieusement intéressé. Le Nikon était sur la table, posé entre eux et il allait le porter à l'Ambassade pour faire développer le film.

— C'est peut-être simplement un dingue, fit James Kent, après avoir liquidé son oeuf. Vos bonzes cocos je n'arrive pas à y croire. Cela fait deux ans que je suis à Ceylan. Nous avons tout essayé pour les apprivoiser. Les Russes se sont donnés un mal fou. Tous leurs types parlent le cinghalais. Ils ont même amené à Ceylan un des membres du Soviet Suprême qui est bouddhiste. Quant aux Chinois, ils ont

invité tous les « Vénérables » bouddhistes en Chine, leur ont promis monts et merveilles.

Tout cela pour rien.

Les bouddhistes restent sur leurs positions. Ils sont les maîtres à Ceylan et ils n'ont besoin de personne.

— Andrew Carmer a pourtant été tué là-bas, objecta Malko. Les seuls coupables possibles sont des bouddhistes. Et c'est un « bikku » qui a tiré sur moi.

James Kent hocha la tête :

— Je sais. Mais je ne comprends pas. Jamais les bonzes ne se sont mêlés des luttes d'influence des étrangers. Je pourrais vous montrer des dizaines de rapports...

L'Américain semblait parfaitement sincère. Malko n'arrivait pas à se faire d'opinion. L'histoire Diana pesait lourdement sur leurs rapports. Sur ce point tout au moins, il était persuadé que Swanee avait dit la vérité.

— Je veux savoir ce qui se passe dans ce monastère, dit-il, de gré ou de force. Il faut que vous m'aidiez...

James Kent s'étrangla avec son thé et reposa violemment la tasse sur la table :

— Vous plaisantez ! Les bonzes sont tout-puissants ici. Vous avez vu la bonzerie, près du Lac des Esclaves, dans Darley Road ? Il y a deux ans, c'était un building officiel. Puis un jour, des bonzes sont venus et ont déclaré que d'après leurs recherches, c'était un lieu sacré. Et ils s'y sont installés. Le Gouvernement n'a pas bougé et a donné l'ordre à ses services de déménager. Si demain, ils déclaraient que cette Ambassade est sacrée, ils nous vireraient et on n'aurait plus qu'à s'installer ailleurs...

» Alors, si vos bonzes ne veulent pas laisser visiter leur monastère, il n'y a rien à faire. Je me ferais taper sur les doigts par l'Ambassadeur...

Malko n'était pas convaincu, mais la fatigue de ce long voyage commençait à peser sur ses épaules. C'était de plus en plus la bouteille à l'encre. Il prit le Nikon et le soupesa.

— J'ai hâte de savoir ce qu'il y a là-dedans... Cela va peut-être résoudre certains de nos problèmes...

— Moi aussi, fit sombrement James Kent. Mais je ne serai vraiment heureux que le jour où je prendrai l'avion.

L'Américain eut un ricanement désabusé :

— Je n'ai pas vu la bonne depuis huit jours. Je vis comme un porc. Comme elle n'ose pas me dire qu'elle ne veut pas travailler dans une maison hantée, elle jure qu'elle est malade.

Malko regarda les traits tirés de son vis-à-vis. James Kent n'avait pas l'air d'apprécier la féerie cinghalaise. à sa juste valeur...

— Pourquoi ne déménagez-vous pas ?

Kent s'étrangla presque.

— Non, mais vous me voyez expliquant au comptable de l'Ambassade que je veux changer de maison parce que la mienne est hantée. On me rapatrie immédiatement avec une camisole de force...

Il avait l'air totalement dégoûté. Malko se dit qu'il y avait sûrement une explication, que ce n'était pas possible que le responsable de la CIA trahisse. James Kent n'était pas gauchiste. Il n'avait pas l'air de vivre sur un pied fastueux. Pourquoi trahirait-il son pays ?

— James, dit Malko. Je voudrais vous dire quelque chose de très délicat...

L'Américain posa sa tasse de thé et fronça les sourcils :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Sa voix était assez hargneuse, mais Malko y sentit une pointe d'inquiétude. Il en profita pour pousser son avantage.

— On m'a dit que vous étiez l'amant de Diana Vorhund.

James Kent se redressa sur sa chaise comme s'il était attaqué par des milliers de punaises :

— Quel est l'enfant de putain qui vous a dit cela ?

Malko regarda les poches sous les yeux, les épaules étroites, la bouche molle de l'Américain.

— Peu importe. Est-ce que c'est vrai ?

— Allez au diable, murmura James Kent.

Il regardait sa tasse de thé vide comme pour y trouver l'inspiration. Malko ne releva pas. L'embarras de son vis-à-vis était presque palpable.

Il y eut quelques secondes de silence pesant, puis James Kent releva la tête.

— Puisque vous le savez, fit-il amèrement, je ne vois pas pourquoi je vous raconterais des histoires... Oui, c'est vrai, je me la tape. Et je peux même dire que je n'ai jamais connu une fille comme ça.

Son oeil s'alluma.

— Ses jambes. Si vous voyiez ses jambes ! La première fois que je l'ai vue, je me suis dit : James, si tu te trouves un jour dans un plumard avec une fille qui a des jambes comme ça et qui les enroule autour de toi...

Il s'arrêta brusquement et fixa Malko.

— Vous devez me prendre pour un malade, un dingue, un faible... Je voudrais que vous restiez ici quelques mois. Avec leur putain de curry et le climat, on a tout le temps envie de baiser. Et pour ça, à part les putes de Sunanora, il faut prendre l'avion pour Singapour. Je n'ai ni le temps ni l'argent.

— À part ses jambes, vous savez quelque chose d'elle ?

Kent fit la moue :

— Autant que vous. Elle a dû arriver il y a six mois. Je l'ai vue dans plusieurs cocktails. Toujours avec des robes au ras du zizi. Le vrai pousse-au-viol.

L'Américain semblait se dégonfler, au fur et à mesure qu'il parlait. Pitoyable. Malko était partagé entre la satisfaction d'avoir eu raison et l'embarras.

— Vous ne pensez pas que c'était imprudent, dit-il. Entre votre position et la sienne...

— Nom de dieu de nom de dieu de nom de dieu...

La tête entre ses mains, James Kent jurait comme un charretier. Puis il leva un oeil torve vers Malko.

— Si vous croyez que j'ai pensé au business...

Malko ne voulut pas être trop cruel :

— Ce n'est pas un crime, dit-il. Mata-Hari aussi couchait à droite et à gauche. J'espère seulement que vous ne lui avez rien dit qui puisse lui servir, au cas où elle serait vraiment de l'autre côté de la barrière...

L'Américain sembla se ratatiner encore plus.

— Je ne crois pas...

— Avant-hier soir, c'est avec elle que vous aviez rendez-vous ?

James Kent répondit sans regarder Malko.

— Oui.

— Vous lui avez parlé de mon voyage dans le nord ?

— Oui, je crois, c'est possible.

Malko sentit sa bonne éducation exploser devant tant d'inconscience.

— Vous ne pensez pas qu'il y ait un lien entre cette conversation et l'attentat dont j'ai été victime...

James Kent secoua la tête.

— Je sais que c'est idiot, mais je crois que cette fille est complètement hors du coup. Bien sûr, elle a peut-être fait deux ou trois conneries par idéalisme mais maintenant elle s'en fout. Au contraire, je crois qu'elle est venue ici pour se changer les idées.

Malko scruta les traits de James Kent. Il était sincère. Et c'était peut-être là le plus grave... Tant pis pour James Kent.

— Pourquoi a-t-elle couché avec vous ? demanda-t-il d'un ton égal.

Kent rougit d'un coup.

— Qu'est-ce que...

Malko continua, impitoyable :

— Soyons lucides. Vous n'êtes pas un play-boy. Vous n'êtes pas riche. Elle aurait pu facilement choisir un amant plus jeune. À moins qu'elle ne couche avec tout le monde...

Ses yeux dorés fixaient James Kent innocemment.

— Vous êtes dingue !

James Kent était sincèrement indigné. Malko contemplait son

visage bouffi par l'alcool, les poches sous les yeux, la chemise pas nette, les cheveux rares. Soudain, l'Américain sembla se dégonfler.

— Vous voulez dire qu'elle n'a couché avec un pauvre type comme moi que si elle avait une raison...

Malko s'en voulait. James Kent avait l'air brusquement si pitoyable.

— Il faut penser à tout, dit-il. Envisager toutes les possibilités. C'est notre métier.

James Kent jouait avec sa tasse de thé vide...

— C'est vrai, murmura-t-il, c'est vrai.

Il releva la tête. Ses yeux avaient perdu leur expression un peu absente. Il semblait plus jeune et plus vieux à la fois. Sa bouche était encadrée de deux grands plis d'amertume.

— Je suis un imbécile, annonça-t-il calmement. Grâce à vous, je viens de m'en rendre compte. Bien sûr, un doute m'avait effleuré quand j'ai connu Diana Vorhund. J'étais si foutrement heureux d'avoir une fille comme elle que je ne me suis pas posé de questions. En plus, j'ignorais qu'elle était recherchée par le FBI. Lorsque je l'ai appris, je n'ai pas eu le courage de rompre. Je vous ai dit que ce n'est pas drôle, ici à Ceylan.

» Comme elle ne m'a jamais rien demandé, n'a jamais fait aucune allusion politique, j'ai pensé que les gens de Washington avaient été un peu loin. Cela leur arrive de noircir...

» Quand vous êtes arrivé, cela m'ennuyait de vous avouer que je la connaissais aussi intimement... J'espérais que votre enquête serait négative. Maintenant, je vois bien que je me suis trompé.

Il soupira.

— C'est dommage.

— Nous n'en savons encore rien, dit Malko. Il y a aussi des coïncidences. J'ai surtout trouvé des bonzes sur mon chemin, à Ceylan. Rien ne dit que Diana Vorhund ait partie liée avec eux...

Volontairement, il omettait de souligner que le seul lien possible entre l'attentat et lui ait été la jeune sud-africaine. Il ne fallait pas accabler James Kent, faire basculer son équilibre intérieur. Il avait besoin de l'aide du responsable de la CIA. Il poussa le Nikon vers James Kent :

— Dépêchez-vous de faire développer cela.

Il se leva et l'Américain l'imita. Il avait les épaules voûtées et l'air misérable. Avant de le quitter, Malko se tourna vers lui.

— James, je sais que vous en mourez d'envie. Mais surtout, si vous voyiez Diana, ne lui laissez rien soupçonner.

James Kent serra plus fort la main de Malko.

— Ne craignez rien. Je me boufferai plutôt la langue. À tout à l'heure. Dès que j'ai les photos, je vous appelle à l'hôtel.

Pitti-Pitti tendit la main en marmonnant une prière. La jeune femme s'arrêta et fouilla dans son sac. Le cul-de-jatte venait souvent à cette même place, devant les bâtiments ultra-modernes de la Bank of Ceylan. La récolte était toujours bonne : les étrangers surtout n'aimaient pas s'encombrer des pièces de cuivre qui ne valaient presque rien. Mais aujourd'hui Pitti-Pitti avait une raison supplémentaire d'être là...

Il dilata voluptueusement les narines. Les jambes de l'étrangère se trouvaient à quelques centimètres de son visage sentant bon le luxe et la propreté. C'était si tentant qu'il faillit les caresser. Il leva la tête. Dans l'ombre des cuisses découvertes par la robe jaune très courte, il devina la tache blanche du slip.

Le cul-de-jatte étouffa un petit grognement. Il n'avait jamais pu s'habituer à l'impudeur des étrangères. Surtout quand elles étaient belles comme celle-là. Son regard remonta plus haut, jusqu'à la poitrine aussi épanouie que celle d'une Cinghalaise, moulée par un léger soutien-gorge.

Il eut brusquement honte de sa main tendue. Vivement, il la retira. Et à ce moment son regard croisa celui de la jeune femme. Pendant une fraction de seconde, il n'y eut qu'un homme qui admirait une belle femelle. Puis, l'étrangère rougit brusquement, jeta quelques pièces dans le chariot et s'éloigna en murmurant :

— Dirty old man. [8]

Les pièces roulèrent par terre. Pitti-Pitti resta un instant paralysé. Comme dans un rêve, il voyait les hanches rondes se balancer au rythme de la marche de l'inconnue, les longues jambes fuselées et gracieuses, les cheveux blonds. Un flot de salive monta de son diaphragme, l'étouffa.

Violemment, il cracha sur le trottoir de York Street, soudain plein de haine, et d'un coup de reins, se lança à la poursuite de l'inconnue. Les grincements de ses roulements à billes rouillés la firent se retourner.

Diana Vorhund remontait York Street sans se presser. Avec sa mini-robe de coton, elle n'avait pas trop chaud et de toute façon, elle n'aimait pas le froid. Un Tamil la bouscula involontairement, la dévisageant de ses yeux hallucinés, stupéfaits.

Elle cambra les reins, pleine de défi. C'était follement excitant de sentir tous ces regards posés sur elle, brûlants de désir, en un viol permanent et silencieux. Elle pensa au cul-de-jatte mendiant et son visage se ferma. Quel vieux salaud ! Profiter de sa bonté pour faire le voyeur ! Si elle n'avait pas été en pleine rue, elle aurait crié de dégoût.

Et dire qu'elle lui avait donné une roupie !

Machinalement, elle se retourna et l'aperçut, rampant à travers la foule. Le grincement de ses roulements à billes lui vrillait encore les oreilles, quand il avait démarré derrière elle. Elle hâta le pas.

Pitti-Pitti envoya sournoisement un coup de fer à repasser à un jeune tamil qui lui bouchait le passage. Le gêneur poussa un cri et s'écarta. On ne se bat pas avec un cul-de-jatte.

Celui-ci n'en pouvait plus. Le trottoir de York Street était tellement défoncé que ses roulements se coïnaient presque à chaque mètre. Il devait pousser de toutes ses forces pour s'en sortir et continuer. À d'autres endroits, la chaleur avait ramolli le goudron et il avait l'impression d'être pris dans des sables mouvants.

Arc-bouté sur ses bras puissants, il s'arracha à un cassis. Si cela n'avait pas été pour Swanee, il n'aurait jamais accepté cette filature épuisante. C'était trop dur pour sa moitié de corps. Il avait beau balancer les bras de toutes ses forces, lancer à pleine voix ses « pity pity » pour se frayer un passage, la silhouette de la jeune femme blonde s'éloignait de plus en plus. Bien sûr, il la retrouverait. Tous les mendiants de Colombo étaient prévenus. Elle ne pourrait pas leur échapper. Mais il voulait réussir tout seul, montrer à Swanee qu'elle pouvait avoir confiance en lui. À Swanee qui était si belle et si douce avec lui. Elle lui offrait toujours des flacons d'huile de coco dont il arrosait ses cheveux pour effacer l'odeur de la crasse et de la sueur.

Absorbé dans ses manoeuvres, il avait oublié de surveiller la jeune femme. Il ne la vit plus.

Il ralentit. Elle avait dû entrer dans une des innombrables bijouteries de York Street. Grognant tout seul, Pitti-Pitti avançait à petite vitesse. Machinalement, il jeta un coup d'oeil à une petite impasse sombre qui prenait dans York Street, à gauche, avant Prince Street.

Juste au moment où la robe de coton jaune disparaissait dans l'embrasement d'une porte.

Pitti-Pitti freina, subitement soulagé. Et intrigué. Il connaissait la maison où l'étrangère venait d'entrer. C'était un des refuges de Raj Buthpitya, le gangster. Il y faisait des photos porno qu'il vendait ensuite aux touristes et y entreposait des marchandises volées ou en contrebande.

C'était étrange que cette étrangère, belle et riche, aille se perdre dans cet endroit sordide... Il regarda autour de lui. Un gosse, accroupi sur le trottoir, vendait le Ceylan Time. Pitti-Pitti siffla doucement. Le petit se leva et vint vers lui. Le cul-de-jatte lui murmura rapidement quelque chose et l'enfant s'éloigna, laissant les journaux à sa garde.

Le cul-de-jatte essuya son front couvert de sueur, recula un peu son petit chariot pour ne pas gêner les passants, mit un journal sur sa tête

à cause du soleil et tendit la main.

— Pity !

Sa voix geignarde se fondait dans la rumeur de la rue. Les gens passaient près de lui, indifférents. Il y avait trop d'hommes miséreux à Colombo pour qu'on se préoccupe des moitiés d'homme.

*

* *

— Je vais savoir où se cache le bikku qui a tiré sur vous. Il est toujours à Colombo.

Malko reposa sa tasse de thé. Swanee avait annoncé cela très calmement, presque sans avoir l'air d'y attacher de l'importance. En quittant James Kent, il s'était rendu chez la jeune femme et l'avait trouvée en train de choisir de somptueux saris de soie importés clandestinement de l'Inde. La véranda disparaissait sous les tissus de toutes les couleurs. Le marchand, un grand hindou en robe, attendait dans le jardin, assis sur ses talons.

Swanee déploya une pièce de soie jaune canari et l'appliqua contre sa poitrine.

— Vous trouvez cela joli ?

C'était ravissant. Mais Malko n'avait vraiment pas la tête à parler chiffons...

— Superbe, fit-il. Comment allez-vous retrouver ce bonze et qu'allons-nous en faire ?

Swanee lâcha la soie jaune pour une autre pièce, un lourd brocart rouge et or.

— Le faire sortir de l'endroit où il se cache et le kidnapper, fit-elle tranquillement. Ensuite, nous le ferons parler...

Malko sursauta et tourna la tête vers le marchand qui mâchait son bétel. Swanee intercepta son regard :

— Ne craignez rien. Il ne parle qu'hindou.

De nouveau, elle se drapa dans le tissu et s'approcha de Malko.

— Celui-là, je vais l'acheter pour vous, dit-elle.

C'était une invite directe. Mais Malko, en pensant à sa dernière expérience avec la jeune Cinghalaise, se sentit un peu refroidi...

— Je n'ai pas besoin de cela pour vous faire la cour, dit-il.

Swanee remarqua rêveusement :

— Vous me détestez, n'est-ce pas ? Parce que je n'ai pas fait l'amour avec vous. Mais je vous ai dit que je ne pouvais pas. Siri sait tout. Il accepte que je vous vois mais c'est tout...

Elle se détourna sans laisser à Malko le temps de répondre et jeta un ordre au marchand. Celui-ci sauta sur ses pieds, et avec une agilité de mille-pattes, roula une partie des soieries. Puis, il se cassa en deux devant Swanee et sortit du jardin pratiquement à reculons.

— Vous ne le payez pas ?

Swanee rit malicieusement.

— Jamais ! C'est Siri qui s'en charge. Je ne veux pas lui ôter la joie de marchander...

Elle rangea les soieries et s'assit dans un fauteuil. Malko reprit de son thé amer. La perspective de torturer un bonze ne l'enchantait guère. Sans compter les conséquences diplomatiques que cela pouvait avoir. De quoi faire brûler une bonne douzaine d'Ambassades US de par le monde si on apprenait qu'un agent de la CIA avait profané un pauvre bonze... La belle Swanee avait un côté diabolique prononcé.

— Que ferons-nous à ce bonze, si nous nous en emparons ?

Swanee croqua délicatement une pistache :

— Nous l'enfermerons avec Siva. Je ne crois pas qu'il résiste longtemps. Et s'il résistait, eh bien ce sera un accident...

Elle jeta un coup d'oeil affectueux à Siva qui dormait, enroulé sur son fauteuil.

Au moment où Malko allait faire certaines objections, on sonna à la porte du jardin. Un des tamils de la cuisine se traîna mollement jusqu'à la porte et ouvrit. Il y eut un court conciliabule puis le domestique se tourna vers sa maîtresse et cria quelque chose. Swanee répondit par une interjection. Aussitôt le tamil s'écarta pour laisser entrer un gamin qui courut jusqu'à la véranda...

Il ressemblait à tous ceux qui couraient les rues de Colombo. Pieds-nus, en guenilles, maigre, les yeux vifs et tristes. Ignorant Malko il s'adressa à Swanee, débitant de longues phrases incompréhensibles. Elle l'interrompit deux ou trois fois, puis demanda à Malko.

— Vous avez deux ou trois roupies sur vous ?

Malko lui tendit un billet de cinq roupies qu'elle donna au gosse. Aussitôt, il fit demi-tour et se sauva.

La jeune Cinghalaise semblait exulter.

— Je crois que vous allez être obligé de m'acheter des boucles d'oreilles en émeraude, dit-elle gaiement.

— C'est toujours une joie de faire plaisir à une jolie femme, dit galamment Malko.

— J'avais demandé à Pitti-Pitti de surveiller votre amie Diana, dit-elle. Savez-vous où elle se trouve en ce moment ?...

Un horrible pressentiment traversa Malko.

— Chez James Kent ?

Une lueur de triomphe fit briller les grands yeux noirs de Swanee.

— Non. Chez Raj Buthpitya. L'homme pour qui travaillait celui qui vous a fait monter dans la voiture...

C'était trop beau pour être vrai. Un nouveau maillon de la chaîne. Ainsi il y avait bien un lien entre la sud-africaine et la tentative de meurtre par le bonze...

— En êtes-vous sûre ?

Swanee sourit moqueusement :

— Allez vous rendre compte vous-même. Elle se trouve dans une impasse qui donne dans York Street. Vous verrez Pitti-Pitti au coin...

Malko secoua la tête.

— Je ne connais pas ce Raj. Je vous laisse faire. En attendant, je vais retrouver James Kent. J'ai peur qu'il fasse des bêtises.

Quand il passa près d'elle, Swanee se leva et se tint une seconde à quelques centimètres de lui.

— Vous ne me dites pas au revoir.

Sans savoir comment, Malko se retrouva en train de l'embrasser. Sa langue était douce et chaude, son corps souple s'appliquait contre le sien. Malgré lui, il enserra sa taille, mais elle se dégagea aussitôt, gardant son bassin contre le sien, les yeux moqueurs.

— Siva nous regarde, dit-elle. Il va être jaloux.

*

* *

James Kent jurait à voix basse tout seul, la tête entre ses mains. La bouteille de J and B était à moitié vide, mais la douleur qui lui tordait l'estomac ne s'était pas apaisée. Il avait envie de hurler, de sauter par la fenêtre.

Un quart d'heure plus tôt, un planton de l'Ambassade avait apporté une grande enveloppe jaune. Les photos trouvées dans le Nikon, développées par le labo confidentiel de l'Ambassadeur, James Kent avait ouvert l'enveloppe avec nervosité. Il était certain d'y trouver la réponse à un des mystères qui dérangeaient sa vie depuis que le FBI avait retrouvé la trace de Diana Vorhund... Puis, quand il avait vu la première photo, il avait failli jeter tout le paquet dans la corbeille à papier, prendre sa veste et partir.

Malgré tout, il avait regardé les autres.

On frappa à la porte. Il cria d'entrer d'une voix éteinte. C'était Malko.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

L'Américain avait le teint gris, ses yeux papillotaient derrière ses lunettes, ses cheveux étaient collés par la sueur sur son crâne dégarni.

Il prit l'enveloppe et la tendit à Malko.

— Tenez.

— C'est bon ?

— Très bon.

Malko alla près de la fenêtre et ouvrit l'enveloppe jaune, sortant le paquet de photos. Il eut un choc en voyant la première.

Elle représentait un couple. La femme était appuyée à un kitul [9], le dos au tronc. Elle avait les mains nouées autour de la nuque d'un

homme collé contre elle. Une des jambes de la femme était repliée contre la hanche de l'homme, découverte jusqu'en haut de la cuisse par le vêtement retroussé.

Malko passa aux autres. Elles étaient encore plus explicites, si possible...

La femme avait glissé, les jambes ouvertes et l'homme la tenait aux hanches, penché sur elle, les pieds solidement ancrés au sol.

Deux autres photos étaient à peu près semblables. Sur une autre encore, l'homme et la femme étaient seulement côte à côte. À première vue, c'était une scène banale. Mais en regardant bien le document, on distinguait la tache claire d'un sous-vêtement tombé par terre et une curieuse excroissance sur la silhouette de l'homme.

Malko examina la dernière.

C'était la pire.

Là, l'homme était appuyé à l'arbre, face au photographe et la femme était serrée contre lui, ses longs cheveux à la hauteur de son ventre...

Malko reposa les photos sur le bureau. Écoeuré et stupéfait.

La femme était Diana Vorhund et l'homme le bonze allemand qu'il avait rencontré en cherchant les traces d'Andrew Carmer. La netteté des clichés ne laissait aucun doute.

Il leva les yeux cherchant le regard de James Kent.

L'Américain avait un tic au coin de la bouche.

— Il ne s'est pas ennuyé avant de se faire écrabouiller, le père Carmer, ricana James Kent.

Sa gaieté sonnait horriblement faux.

— Belle salope, ajouta-t-il. On vendrait ça très cher sur le port...

— Je suis désolé, dit Malko. Je comprends ce que vous éprouvez.

James Kent haussa les épaules :

— J'aurais mieux fait de ne jamais la connaître... Et je devais la voir ce soir.

Malko réfléchissait.

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Demandez-lui de venir ce soir chez vous. On pourra peut-être la prendre à contrepied...

» Vous êtes d'accord ?

Une lueur de haine brilla dans les yeux de l'Américain.

— Et comment.

CHAPITRE X

Diana Vorhund se glissa sous la douche avec délice. Les baignoires étaient quasiment inconnues à Ceylan. Tout le monde se servait du « baquet hollandais », le bon vieux tube. On avait toujours l'impression d'être sale avec la chaleur gluante de Colombo. L'eau froide lui donna d'abord la chair de poule. Le visage levé, elle laissait les gouttelettes ruisseler sur elle. Cette salle de bains était son lieu de repos favori, là où elle aimait penser à des choses agréables et se détendre.

L'angoisse qui lui crispait l'estomac sans cesse se dissipa un peu. Comme pour accompagner l'eau, elle se massa les hanches et la poitrine, d'un mouvement sensuel et animal.

Les yeux fermés, elle se mit à penser à son amant. Tout à coup l'eau sembla couler tiède sur ses reins. Elle avait encore l'impression de sentir ses mains sur ses hanches, son sexe s'enfoncer en elle, la coller brutalement contre l'arbre qui lui râpait le dos.

La vision était si précise qu'elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir. Nerveusement, elle prit un gant de toilette et entreprit de se savonner. Elle avait eu tellement peur en allant retrouver Serge ! Quand il s'était avancé vers elle dans cet étrange accoutrement, elle avait failli éclater de rire en dépit de sa tension nerveuse. Puis le crâne et les sourcils rasés l'avaient troublée, Serge paraissait ainsi encore plus brutal, plus inquiétant. Elle s'attendait presque à ce qu'il la frappe, qu'il la viole.

Idiot ! Elle avait fait 15 000 kilomètres pour se donner à lui.

Cette étreinte rapide en plein air était son seul lien tangible avec lui depuis des mois. Et encore, parce qu'elle avait désobéi, intrigué, supplié, pour venir à Ceylan. En débarquant du DC-8 de l'UTA, elle tremblait littéralement. Pourvu que Serge accepte de la voir, de lui faire l'amour. Maintenant, elle rêvait de le retrouver nu, débarrassé de sa ridicule robe jaune, de passer une nuit avec lui.

Au Mont-Lavinia par exemple, au bord de l'Océan Indien.

Elle chantonna son nom, « Serge », « Serge », puis se tut. Sa joie tomba d'un seul coup.

Elle ne serait jamais officiellement heureuse avec Serge. Il appartenait corps et âme à un monde parallèle, à son dangereux métier. Un jour on le tuerait ou il disparaîtrait. Elle ne savait même pas ce qu'il faisait à Ceylan. Il n'avait pas voulu le lui dire.

C'était déjà un miracle qu'elle l'ait retrouvé. Elle avait eu l'impression qu'il en était sincèrement fier. Après lui avoir fait l'amour, son visage s'était adouci, il l'avait serrée tendrement dans ses

bras. Même les hommes les plus durs ont besoin de détente, de tendresse...

Diana ferma les yeux. Un an plus tôt, elle n'était qu'une sage étudiante en archéologie qui s'ennuyait en Amérique.

C'est par curiosité qu'elle avait choisi Cuba comme lieu de vacances. Bien qu'elle ait dû aller chercher un avion au Mexique. En arrivant à La Havane, elle avait failli repartir tout de suite. C'était sinistre et pesant, en dépit du soleil. Il n'y avait rien à manger et les chambres du Havana Libre rappelaient plus les cellules d'une prison qu'un palace. Mais le deuxième soir, elle avait rencontré Serge. Ses traits épais, sa large bouche sensuelle, ses yeux noirs froids et impénétrables l'avaient tout de suite accrochée. Après les fragiles étudiants, c'était un homme. Détendu, sûr de lui. Il se faisait alors appeler Jorge, elle n'avait jamais su pourquoi et assistait à un congrès du Parti révolutionnaire cubain. Il avait emmené Diana à une réunion publique et elle avait vu Fidel en chair et en os. Cela l'avait beaucoup amusée.

C'est ce soir-là que Serge-Jorge lui avait fait l'amour pour la première fois. Son éternel cigarillo aux lèvres, il avait frappé à la porte de sa chambre à onze heures du soir. À demi déshabillée, elle avait ouvert. Serge avait brandi une bouteille de rhum en souriant. Il lui avait seulement dit :

« Il n'y a rien à faire ici le soir. Buons un verre. »

Ils avaient bu la bouteille de rhum blanc et tout naturellement Serge l'avait attirée contre lui. Sans un mot, sans une caresse. Ils avaient fait l'amour jusqu'à six heures du matin. Presque sans parler. Serge buvait et de temps en temps, se tournait vers elle et l'attirait.

Il la prenait avec une espèce de concentration, d'obstination, de violence qu'elle n'avait jamais rencontrée chez aucun homme. Diana avait fondu. Elle avait l'impression que ses terminaisons nerveuses s'étaient multipliées par cent, par mille.

Quand cet inconnu la pénétrait, elle basculait dans un autre monde. Un univers de sensations aiguës, oniriques, bouleversantes.

Comme si on avait injecté un fluide brûlant dans ses veines. Elle hurlait, se secouait, merveilleusement heureuse, sans souci des micros et des cloisons minces. Quand Serge s'était endormi, elle avait découvert avec horreur et ravissement qu'il avait le dos et le cou striés de marques rouges, qu'elle l'avait déchiré au sang. À genoux près de lui, elle avait doucement léché la peau meurtrie sans qu'il se réveille.

En se réveillant le lendemain, elle avait accusé le rhum. Mais, le soir, le miracle s'était renouvelé. Pendant une semaine, ils avaient fait l'amour toutes les nuits sans exception. Dans la journée, ils ne se voyaient presque pas. Diana allait à la plage et Serge vaquait à de mystérieuses occupations. Tout ce qu'elle avait appris de lui c'est qu'il

était allemand de l'est, à Cuba pour assister à un congrès. Diana l'avait pris pour une sorte de syndicaliste.

Puis, il était parti pour un petit village près de Cienfuego, 150 kilomètres de La Havane. Pour une semaine. Diana avait tenu trois jours. Elle passait ses nuits à tourner et à retourner son corps moite, dans sa chambre sans climatisation. Son ventre lui faisait mal, tant elle avait envie de Serge. Jamais elle n'aurait cru que le désir puisse exister avec une telle violence. Chez elle, en Afrique du sud, les choses de la chair n'étaient pas avouables.

Un matin, n'y tenant plus, elle avait pris un horrible autobus bondé de paysans pour Cienfuego. Serge l'attendait. Ils avaient mangé des oeufs dans une petite Cantina puis elle avait voulu se promener dans les champs de canne. Il l'avait prise comme un animal sur un tas de cannes à sucre à l'odeur douceâtre. S'il avait voulu la prendre devant la « cantina », elle aurait accepté. N'importe quoi, pourvu qu'elle le sente vivre en elle.

Quand il ne lui faisait pas l'amour, il semblait si détaché, si lointain, si inaccessible. Pourtant, elle aussi avait appris à le faire crier.

C'était sa plus grande fierté.

Dix jours plus tard, alors qu'elle devait repartir pour le Mexique sa vie avait basculé. Elle était horriblement malheureuse à l'idée de ne plus voir Serge et ne savait toujours rien de lui. La gorge serrée, elle lui avait demandé :

— Quand te reverrai-je ?

Serge avait souri et commandé deux « Cuba libre ».

— Jamais.

Diana était d'abord restée muette, comme plongée d'un coup dans de l'eau glacée. Puis elle avait agrippé son bras nu :

— Mais pourquoi ? Je peux rester ici, si tu veux.

Elle était prête à couper les cannes à sucre, à n'importe quoi. Hypnotisée par les yeux noirs indéchiffrables de Serge, elle attendait le verdict.

Serge avait retiré son cigarillo de sa belle bouche pour laisser tomber.

— Moi, je ne reste pas...

— Mais je peux te suivre. Je ferai n'importe quoi !

Il l'avait regardée longuement, puis avait hoché la tête.

— Tu ne pourras pas.

C'est elle qui s'était accrochée à lui, qui l'avait supplié. Enfin, il avait laissé tomber :

— Il faudrait alors que tu m'aides dans mon travail...

La sonnerie aigrette du téléphone fit éclater la rêverie de Diana. Il

lui fallut plusieurs secondes pour réaliser où elle se trouvait, sortir de la douche et prendre l'écouteur antédiluvien. C'était la voix de James Kent.

— Je voudrais dîner à la maison, dit l'Américain. Plutôt que de se retrouver au Capri, viens chez moi. Un de mes amis grille de faire ta connaissance... »

— Qui ?

James Kent eut un rire bizarre, aigu :

— Tu verras, c'est une surprise. Alors à sept heures ?

Elle crut discerner une menace dans sa voix et faillit lui dire non. Mais c'était encore plus dangereux. D'autre part, la seule idée de sentir les poils roux de l'Américain frotter contre sa peau lui donnait des nausées...

Mais cela faisait partie de sa nouvelle vie... Avec la peur et le danger.

Au début, tout l'avait amusé follement. Les gens que l'on cachait, les bombes, l'argent qu'il fallait transporter à travers les frontières. Et puis, il y avait Serge. Ils se retrouvaient toutes les deux ou trois semaines, en secret. Et chaque fois, la même magie recommençait. Quand elle sortait de ses bras, Diana aurait fait n'importe quoi. Elle vivait comme dans un rêve, avec la sensation de participer à un jeu un peu puéril. Ne vivant que pour le moment où Serge s'étendait contre elle et la pénétrait. Elle savait dans sa chair qu'elle ne retrouverait jamais cette intensité avec un autre homme. Comme si son sexe avait été moulé un jour autour du sien...

Pour en être sûre, elle avait essayé une fois avec un beau garçon rencontré dans un avion. Cela avait été une catastrophe. À côté de l'instrument glorieux dont elle n'arrivait pas à se rassasier, les autres n'existaient plus.

Puis un jour, elle avait dû fuir en pleine nuit. Brutalement, elle avait réalisé qu'elle avait franchi une barrière, qu'elle ne pouvait plus reculer. Elle n'écrivait même plus à ses parents, à Pretoria, elle avait rompu avec tous ses anciens amis. De retour à Cuba en voyant sa photo sur la liste du FBI, elle avait éprouvé une certaine fierté, mêlée à la peur.

Avant de connaître Serge, elle n'avait jamais fait de politique. Maintenant, elle n'ignorait pas qu'elle travaillait pour l'Est. Mais elle aurait aidé le diable si Serge avait été le Diable. Une seule chose l'avait gênée : s'afficher aux côtés de Storkeley Carmichael. Puis cette barrière-là aussi s'était effondrée quand Serge lui avait demandé de coucher avec le leader des Black Panthers, Panthères Noires. Elle ne lui en avait même pas voulu. Mais avait attendu avec anxiété que Serge la lave de son contact avec l'homme de couleur.

Le vrai cauchemar avait commencé le jour où elle était revenue à

Cuba, retrouver Serge, après un convoyage d'armes au Guatemala.

Il avait disparu. Personne ne savait où il se trouvait. Il lui avait seulement laissé un mot :

« Je pars pour plusieurs mois. Nous nous reverrons peut-être. Merci. Jorge. »

Il signait toujours Jorge.

Diana avait failli devenir folle, avait couru tous les bureaux, multiplié les démarches les plus naïves. Elle n'aurait jamais quitté Cuba si un jour, un homme qu'elle avait vu avec Serge, ne lui avait dit qu'il pourrait avoir de ses nouvelles en Algérie... Diana était partie aussitôt pour Alger. Heureusement, elle ne manquait pas d'argent. Ses parents continuaient à lui en envoyer, sans poser de questions.

Cela lui avait pris deux mois et beaucoup d'efforts pour découvrir que Serge se trouvait à Ceylan. Mais on ignorait où. Il avait fallu qu'elle descende aux frontières de l'abjection pour qu'on lui lâche un nouveau nom, toujours à Ceylan. Celui de l'homme qui saurait où se trouvait Serge.

Son arrivée avait fait l'effet d'une bombe. L'homme à qui on l'avait envoyée voulait qu'elle reparte par le premier avion, qu'elle renonce à voir Serge. D'abord, il avait juré qu'on lui avait menti, que l'allemand ne se trouvait pas à Ceylan. Mais on ne mentait pas à Diana lorsqu'il s'agissait de son amant.

« Je le trouverai, avait-elle dit. Même si je dois demeurer ici un an. »

L'envie de meurtre dans les yeux de son interlocuteur ne l'avait pas effrayée. Depuis quelques mois, elle s'était accoutumée à la violence. Calmement, elle l'avait prévenu.

« Je vais écrire une lettre. S'il m'arrivait quelque chose, vous auriez des ennuis... »

Il l'avait quittée sans même dire au revoir.

Trois jours plus tard on téléphona à son hôtel. C'était Serge. Elle aurait hurlé de joie. Ils s'étaient retrouvés dans un coin sombre du Galle Green et ils n'avaient même pas pu faire l'amour. Serge avait été froid et dur, avait refusé de lui dire ce qu'il faisait à Ceylan, lui avait ordonné de partir.

Mais Diana s'était butée.

Ils s'étaient quittés froidement. Puis, l'ami de Serge l'avait convoquée, cette fois, il avait été beaucoup plus gentil, lui expliquant que puisqu'elle était à Ceylan, elle pouvait servir. Que Serge serait heureux qu'elle entre en contact avec les leaders des dockers du port de Colombo. Tout passait par un seul homme, Raj Buthpitya. So-disant photographe, en réalité, gangster.

Diana avait compris à demi-mot. Et accepté. Le reste avait été très facile. Le lendemain, elle s'était présentée au studio de photo du

Ceylanais. Il était vénal, et, très vite, avait été fou d'elle. Diana était parvenue à lui faire croire qu'elle était également attirée par lui, sans jamais faire l'amour. Raj se contentait de regards, de frôlements, Diana était si loin de son univers misérable...

Ensuite, il y avait eu James Kent. Elle l'avait rencontré dans un cocktail. L'ami de Serge l'apprit, sans qu'elle sache comment. Il lui avait « conseillé » de se laisser séduire par l'homme de la CIA. À tout hasard.

Une fois de plus, Diana avait vaincu son dégoût. Lucidement, elle se rendait compte que les hommes étaient ensorcelés par son corps, comme elle l'était par Serge. Officiellement en voyage archéologique, elle avait l'occasion de rencontrer beaucoup de gens à Colombo.

Mais elle ne vivait que dans un but : revoir Serge. Ne serait-ce qu'une heure. Faire l'amour avec lui.

Une semaine plus tôt, l'ami de Serge l'avait fait prévenir. Elle était enfin autorisée à le voir, mais il ne pouvait venir à Colombo. Le chemin jusqu'à la bonzerie perdue dans la jungle avait été interminable. Mais Diana avait été si heureuse en retrouvant son amant...

Hélas, cela avait débouché sur le drame. Maintenant, elle ignorait quand elle reverrait Serge. Mais elle ne voulait pas quitter Ceylan.

Soigneusement, elle se sécha, se passa du *Mennen* sous les aisselles, mit un slip et un soutien-gorge, vaporisa un peu de parfum dans son cou. Comme si Serge allait surgir...

Brusquement, elle repensa à la voix étrange de James Kent. Depuis l'horrible mort de l'homme qui l'espionnait, elle était sur ses gardes. Kent était un garçon bizarre. Quand il avait bu, c'était un autre homme : brutal, cynique, aigri. Une nouvelle fois elle hésita.

Après tout, rien ne la forçait à y aller. Puis elle pensa à Serge. Il serait peut-être fâché. Il fallait qu'elle se rende utile à Ceylan. James Kent savait certaines choses, en tant qu'Agent de la CIA.

Avant de partir, elle ouvrit son armoire et y prit le seul et unique cadeau de Serge.

*
* *

James Kent posa ses mains sur la table à plat pour les empêcher de trembler. Il faisait une chaleur étouffante dans le petit living-room et il n'avait pas allumé à cause des insectes. Devant lui, la bouteille de J and B était vide. Ses yeux, irrités par l'alcool, le brûlaient.

À chaque bruit de voiture dans la rue, il sursautait. Qui de Malko ou de Diana, allait arriver le premier ?

Il souhaitait de tout son coeur que ce soit Malko. Chaque fois qu'il

pensait à la jeune sud-africaine, une rage sauvage l'envahissait. Il s'était fait avoir comme un enfant avec ses airs de Sainte-Nitouche. Il aurait voulu ne jamais la revoir et en même temps aurait donné n'importe quoi pour prouver à Malko que c'est lui qui avait eu le dernier mot.

Le tintement de la sonnette le prit par surprise. Il resta prostré quelques secondes puis se leva lourdement. Pour être tranquille, il avait dit à son boy tamil d'aller au cinéma, et lui avait même donné cinq roupies.

Quand il se mit debout, la tête lui tourna. Il dut s'appuyer à la table avant de pouvoir aller ouvrir. Désespérément, il se répétait qu'il avait besoin de sang-froid, que c'est à force d'intelligence qu'il se vengerait de Diana. Son cerveau semblait se liquéfier. Avant de tourner la poignée, il adressa une prière muette au ciel : Mon Dieu, faites que ce ne soit pas elle...

*
* *

Diana recula imperceptiblement quand la porte s'ouvrit à la volée. Instantanément, elle sut qu'elle avait eu tort de venir. Mais il était trop tard pour reculer. Elle plaqua un sourire sur son visage et tendit les lèvres vers la bouche qui empestait l'alcool. Aussitôt, l'Américain la colla contre lui. Une langue gloutonne força ses dents. Une main remonta sous sa robe, atteignant le slip. D'abord stupéfaite, Diana repoussa James Kent, violemment indignée.

— Pourquoi n'avez-vous pas allumé ?

L'Américain ricana :

— Vous n'allez pas me dire que vous avez peur dans le noir avec moi ?

Elle rit. Sans joie. Maintenant, elle avait vraiment peur. James Kent tourna le bouton. Oscillant sur place, il regardait Diana dans sa robe légère, atrocement désirable. Elle aperçut la bouteille vide de J and B sur la table. Jamais elle ne l'avait vu aussi soûl. En plus, son regard lui faisait peur. Il avait la fixité d'un fou, avec des tics aux paupières.

Soudain, il revint sur elle et la prit par les hanches, les deux pouces enfoncés de chaque côté du ventre. Dans cette position il la repoussa jusqu'à la table, la courbant en arrière. Furieuse, elle se débattit.

— James, qu'est-ce qu'il y a ?

Le visage de l'Américain était à quelques centimètres d'elle. Ses yeux étaient fixes, sa respiration sifflante. Si Diana s'était laissé faire, sa haine et sa rage auraient fondu. Une nouvelle fois, il aurait été vaincu. Maintenant, sa haine suintait par tous ses pores. Il accentua encore sa pression.

— Ça ne te rappelle rien ?

Affolée, Diana voulut se dégager. Méchamment, James Kent tordit la chair tendre de ses hanches. Elle cria.

— James, vous êtes fou ! Laissez-moi partir.

Brutalement, la maison sombre, le silence, cet ivrogne lubrique et agressif lui communiquèrent une peur atroce.

Sans crier gare, James Kent la lâcha. Elle tira sa robe sur ses cuisses. Il s'inclina comiquement devant elle, et dit d'une voix presque normale.

— Je vous demande pardon, un gentleman ne se conduit pas ainsi avec une lady.

Elle le regarda. Ses yeux pétillaient de méchanceté. Pourtant, le fait qu'il l'ait lâchée et sa voix plus calme la rassurèrent. Il fallait sortir de la villa, s'enfuir. Il revint soudain sur elle et d'une voix tendue, lui cracha :

— Seulement, tu n'es pas une lady, tu es une salope !

Le coup partit si vite qu'elle n'eut pas le temps de se protéger. Étourdie, Diana tomba contre le mur. La joue et l'oeil complètement engourdis. James fonça et la releva par un bras. Puis, de nouveau, la gifla à toute volée. La tête de Diana alla de droite à gauche, il lui sembla qu'elle hurlait mais pas un son ne franchit ses lèvres.

De la main gauche, James Kent la prit à la gorge et commença à lui cogner la tête contre le mur :

— Salope, salope, tu vas tout m'expliquer.

Comme elle glissait, il la prit à pleine main, à la hauteur du sexe et la plaqua contre le mur. Diana hurla. James Kent approcha ses lèvres de son oreille.

— Si tu cries, je t'étrangle.

Il la lâcha aussi brutalement qu'il s'était jeté sur elle, et l'observa, tandis qu'elle reprenait son souffle. Son oeil droit était fermé et gonflé et le côté gauche de sa mâchoire tout enflé. James Kent contempla son oeuvre avec satisfaction.

Diana essaya de réprimer son tremblement. Elle balbutia :

— Mais James, qu'est-ce que je vous ai fait ? Qu'est-ce qu'il y a ? Expliquez-moi.

L'Américain lui prit le poignet droit et le tordit. Diana cria sous la douleur. Cette violence gratuite l'anéantissait, l'empêchait de se défendre, de réfléchir. Une peur viscérale la submergeait. Elle aurait fait n'importe quoi à James Kent pour qu'il la laisse. Mais il la fit asseoir de force sur une chaise, devant la table et jeta une grosse enveloppe devant elle.

— C'est ça, causons, fit-il méchamment. Tiens, regarde ça d'abord.

Il fit un saut dans la cuisine et revint, avec un long kriss malais au poing.

Goguenard, il regarda Diana ouvrir l'enveloppe et prendre les

photos. Il vit le sang se retirer de son visage. Elle n'en regarda qu'une et les reposa. James s'approcha. Du bout du kriss, il effleura la joue de la jeune femme. Elle recula. Il se pencha sur elle.

— Tu vas me dire qui est le type qui te baise sur ces photos. Ce qu'il fait là. Et TOI ce que tu fous à Ceylan. Sinon, je te fais sauter les yeux avec la pointe de ce truc-là. Parce que je n'aime pas qu'on me prenne pour un con...

Diana Vorhund leva un regard affolé :

— Qui a pris ces photos ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Elle ne pensait plus qu'à cela. À cause d'elle, Serge était en danger ! Soudain, la peur qui lui tordait le ventre s'évanouit, remplacée par une détermination farouche. Mais James était trop soûl pour se rendre compte du changement subtil de son attitude. D'ailleurs, il lui tira violemment ses longs cheveux blonds en arrière.

— Quelqu'un qui te regardait baiser, dit-il. Alors ? Qui est-ce ?

Elle ne répondit pas.

James Kent appuya la pointe du kriss sous son oeil gauche, lui tenant la tête de l'autre main.

— Tu sais qui je suis, fit-il d'une voix basse et contenue. James Kent, troisième Conseiller, chargé des problèmes de Sécurité. Tu sais ce que cela veut dire. Je peux te faire ce que je veux, je ne risque rien. Au pire on me virera de ce putain de pays. Alors parle, ou je t'arrache l'oeil.

Elle sentit la lame pénétrer dans sa peau.

— Je savais depuis longtemps que tu travaillais pour les cocos, ordures, alors il est du même bord. Mais n'aie pas peur, on ira le chercher et on lui coupera les couilles...

Jusque-là Diana avait raisonné. Quelque chose bascula soudain dans son cerveau. Elle n'avait même plus peur de James Kent. Elle voulait sauver Serge si c'était encore possible...

— Alors ?

Diana parla d'une voix étranglée :

— Lâchez-moi. Je vais tout vous dire.

Le kriss s'éloigna de son visage. Une grande joie submergea James Kent. Quand Malko arriverait tout serait terminé. Il n'y aurait plus qu'à aller cueillir le type. Il ne prêta aucune attention au geste de Diana, attirant son sac à elle. Ensuite, tout se passa très vite.

Quand il vit le Walther PPS dans le poing de Diana, c'était trop tard. Il y eut une flamme orange et il sentit un choc à l'épaule. James avait des défauts mais n'était pas un lâche. Il fonça sur la sud-africaine tandis qu'elle continuait à tirer. Une balle lui traversa la main et termina sa trajectoire dans sa mâchoire. Deux autres le frappèrent à la poitrine. Il n'avait pas encore mal, mais une sorte d'engourdissement dans le côté gauche.

Il bifurqua, fonçant vers la porte. Le bras tendu. Diana continua à tirer. Deux balles ratèrent James Kent d'un cheveu. Fiévreusement, il essayait d'ouvrir. Diana tira sa dernière balle qui pénétra dans la nuque de James Kent. Il resta une seconde immobile puis se laissa glisser par terre. Diana continuait à appuyer sur la détente, mais la culasse était bloquée et le chargeur vide. Elle laissa retomber son bras, tremblant de tous ses membres.

James Kent était couché sur le dos, la bouche ouverte. Elle vit avec horreur qu'il semblait loucher. Ses lèvres frémirent mais elle ne distingua aucun mot. Il ne bougea pas lorsqu'elle approcha de lui.

Les jambes coupées, elle se laissa tomber sur une chaise, jetant le pistolet sur la table. Maintenant, la chemise de James Kent était trempée de sang. Un filet coulait de sa blessure à la mâchoire, mais ce qu'il y avait de plus impressionnant, c'était ce visage immobile, comme paralysé et ces yeux divergents...

Diana éclata en sanglots, toussa à cause de l'odeur de la cordite. La tête dans ses bras, elle se laissa aller plusieurs minutes, se moquant de tout ce qui pouvait arriver. Ainsi c'était l'aboutissement de sa rencontre avec Serge au Havana Hilton... Elle avait parcouru la moitié du monde pour venir tuer un homme à Ceylan.

Quel gâchis ! Elle pensa à la police, à la prison et à James Kent qui gisait là en train de mourir.

Elle se leva et courut s'agenouiller près de lui, lui souleva la tête, malgré sa répulsion.

— James, James, parlez-moi, je vous demande pardon.

Mais James Kent ne répondit pas. Pourtant, il vivait, sa poitrine se soulevait à intervalles réguliers.

— James, je vais chercher du secours, sanglota Diana. Je reviens, je reviens.

Elle lui posa un coussin sous la tête et courut à la table prendre son sac.

Tout à coup, ses yeux tombèrent sur les photos et elle s'arrêta net. Tout se mettait en place soudain, tout avait une raison. Serge, il fallait sauver Serge.

Elle s'essuya les yeux avec un kleenex. Puis, elle prit le Walther et le jeta dans son sac. Elle remit les photos dans l'enveloppe et courut à la porte. Au passage elle se mira dans une glace et se fit peur. Son visage était bouffi de larmes, les coups de l'Américain avaient fait des marques violacées, sa lèvre supérieure était enflée, ses yeux étaient hagards. Mais elle se sentait animée d'une détermination farouche.

Pour sortir, Diana dut repousser le corps de James Kent qui bascula sur le côté. Elle claqua la porte et traversa le jardin en courant. Heureusement, il faisait nuit.

CHAPITRE XI

Malko jeta un billet de cinq roupies au chauffeur et sauta de la vieille Morris. Il avait mis près de vingt minutes pour venir du Galle Face. Un autobus rouge tout cabossé bouchait Union Place, trois de ses pneus crevés. Faute de cric, le conducteur avait réquisitionné une vingtaine de tamils qui ahañaient en cadence pour soulever son essieu. Même le toit de ce malheureux véhicule était cabossé, comme s'il avait effectué des tonneaux.

La villa était sombre mais l'Impala de James Kent était garée juste devant la grille. Malko poussa cette dernière. Diana devait déjà être là.

Aucune lumière ne filtrait de la maison. Il traversa le jardin en courant et frappa à la porte, pris d'un abominable pressentiment. Pas de réponse. Il tourna la poignée, et la porte s'entrouvrit. Mais le battant résistait comme s'il était bloqué par quelque chose. Malko donna un violent coup d'épaule et tomba presque à l'intérieur. Il trouva l'interrupteur et alluma immédiatement.

C'est le corps de James Kent qui bloquait la porte.

Le coup d'épaule de Malko l'avait retourné sur le dos.

— James !

Malko s'agenouilla et vit les yeux ouverts, divergents. Les vêtements du blessé étaient pleins de sang. Écartant la chemise Malko aperçut deux trous sanglants sur le torse : des balles. En collant son oreille contre la poitrine de l'Américain, Malko sentit de faibles pulsations. Il n'était pas mort.

Bouleversé, il se redressa. Où était Diana ? Qui avait tiré sur l'homme de la CIA ? Il aperçut deux douilles et les ramassa : du 22 long rifle, une arme de femme... Le plus urgent était de sauver James Kent s'il était encore temps... Les clefs de la voiture étaient sur la table, à côté de la veste de l'Américain.

Il tenta de le soulever, mais n'y parvint pas : il n'aurait jamais cru que James soit si lourd !

Alors, le plus doucement possible, il entreprit de le tirer par les épaules, ses pieds traînant par terre. En route, l'Américain perdit une de ses chaussures. Malko arriva essoufflé et en sueur à la grille. James n'avait pas eu un gémissement, pas un geste. Comme s'il était déjà mort. Le sang coulait faiblement de ses blessures.

Malko l'accota au mur et ouvrit la portière arrière de l'Impala. D'un ultime effort, il parvint à hisser James Kent sur la banquette arrière. Ensuite, il fit le tour et le hala complètement à l'intérieur. Green Path était totalement désert, par malchance.

Dieu merci, l'Impala démarra tout de suite. En se promenant dans

Ceylan, Malko avait vu le « Frazer Hospital » près du Queen's Club. Établissement réservé aux Blancs, bien que les médecins soient tous Ceylanais. S'il y avait une chance de sauver James, c'était là. Au moment de partir, il se retourna : l'Américain semblait mort.

Malko fonça aussi vite que le pouvait la vieille Impala. Au croisement de Mac Callum road et de Lotus road, il faillit écraser deux mendiants, et frôla un énorme autobus. Sous le coup de frein, James Kent glissa sur le plancher de la voiture et y resta, face contre terre.

Cinq minutes plus tard, Malko stoppa devant le Frazer Hospital, une bâtisse blanche d'un seul étage en forme de U. Ses coups de klaxon furieux firent sortir deux infirmières, des soeurs anglaises. Elles coururent jusqu'à l'impala. Malko était déjà en train d'essayer de sortir James Kent.

Avec leur aide, il tira à l'extérieur le corps de James Kent. Deux infirmiers tamils apparurent enfin avec une civière sur laquelle on déposa le corps inanimé de l'Américain. Malko pénétra derrière eux dans l'hôpital.

C'était plus coquet qu'on eût pu le croire. Deux galeries s'ouvraient, avec des pots de fleurs, des murs laqués de blanc.

De la civière, on transporta James Kent sur un chariot à roulettes. Les soeurs voletaient dans tous les coins. Deux médecins de garde, des Ceylanais, surgirent en courant. L'un d'eux se pencha sur James Kent. Une des soeurs lui faisait une piqûre à la hanche, avec une énorme seringue, tandis qu'on le déshabillait. Le second médecin s'approcha de Malko.

— Qu'est-il arrivé ?

Malko regardait le corps inerte de l'Américain.

— Je ne sais pas exactement, dit-il. En arrivant chez lui, je l'ai trouvé sans connaissance. On a tiré sur lui.

On enroulait Kent dans un drap immaculé qui se tachait déjà de sang. Le médecin qui l'avait examiné vint vers Malko, le visage anxieux.

— Nous allons essayer de l'opérer, annonça-t-il dans un anglais parfait. Il a une balle dans le cerveau. Si on peut l'extraire sans dégâts, cela ira. Les autres blessures ne sont pas mortelles...

Il regarda Malko avec une certaine méfiance :

— Vous avez prévenu la police ?

Malko secoua la tête. Poussé sur le chariot, James Kent s'éloignait dans le couloir.

— Je n'ai pas eu le temps. Je vais le faire maintenant.

Le médecin lui désigna la salle d'attente, à droite de l'entrée, près d'un grand réfectoire vide.

— Attendez là. Dans une heure, nous serons fixés. Une soeur va prévenir la police et ils viendront ici vous interroger.

Sans même répondre, Malko se laissa tomber dans un fauteuil. Qui avait tiré sur James Kent ? Et pourquoi ? Il ne voyait que Diana. Il fallait absolument joindre Swanee... Abandonnant son fauteuil, il aborda une des grosses religieuses anglaises, retranchées dans la réception. Elle le contempla comme si c'était Jack l'Éventreur... Malko parvint à s'extirper un sourire un peu contraint.

— Pourriez-vous prévenir l'Ambassade des États-Unis ? demanda-t-il et faire porter un message à une personne qui n'a pas le téléphone ? Je préfère ne pas bouger d'ici...

Elle aussi préférerait.

— La police va arriver, avertit-elle sèchement. Il vaut mieux en effet que vous restiez là... Si vous écrivez un mot, je le donnerai à un des garçons.

Malko sortit son stylo. La religieuse buvait du petit lait, subodorant un scandale au moins aussi croustillant que le jour où la femme de l'Ambassadeur de Birmanie avait été abattue à coups de revolver par un homme que la rumeur publique disait être son amant.

Si elle avait su...

*
* *

Diana Vorhund tambourinait depuis deux minutes à la porte de derrière des bureaux de l'Aeroflot dans une impasse donnant sur Prince Street. Ceux-ci étaient fermés, mais Diana savait que l'homme qui connaissait Serge, Ivan Gontcharoff, sous-directeur de la compagnie, travaillait souvent très tard le soir. C'était la seule personne vers qui elle puisse se retourner. Essoufflée, elle s'appuya au battant avec un sanglot convulsif. Depuis Green Path, elle avait couru, ne pensant même pas à prendre un taxi !

Au passage, elle avait failli jeter le pistolet dans le Lac des Esclaves, puis l'avait finalement gardé, sans trop savoir pourquoi. Au moment, où elle allait refrapper, la porte s'ouvrit enfin sur Ivan Gontcharoff, en chemise, des lunettes sur le front.

En voyant la jeune sud-africaine, le Russe sembla se transformer en statue de sel. Puis, il l'apostropha à voix basse, avec une violence extraordinaire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi venez-vous ici ?

Glacé d'angoisse, il contemplait le visage tuméfié de la sud-africaine, les bleus sur le cou, l'oeil droit fermé, la lèvre enflée. On aurait dit qu'elle était passée sous un rouleau compresseur. Il eut la prescience d'une catastrophe...

En quelques phrases hachées, Diana raconta et lui tendit l'enveloppe aux photos. Ivan Gontcharoff n'y jeta qu'un coup d'oeil mais cela lui suffit.

— Ils ont les négatifs ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Elle hocha la tête affirmativement.

Le Russe en resta muet, le cerveau vide. De quoi basculer dans la folie : des millions de roubles investis et des mois d'efforts perdus à cause d'une petite idiote folle de son corps. C'était aussi bête que d'avoir fait prendre le colonel Abel à cause de cet ivrogne de Haynamen. Diana vit une lueur de meurtre passer dans ses yeux bleus, mais ne bougea pas, trop fatiguée. S'il la tuait, tant mieux.

— Il faut prévenir Serge, murmura-t-elle.

Gontcharoff la saisit par le devant de sa robe et la secoua silencieusement.

— Vous êtes folle de venir ici ! Partez tout de suite.

Diana éclata soudain en sanglots incoercibles. Ivan Gontcharoff réalisa que dans l'état où elle se trouvait, elle était capable de n'importe quoi. Y compris d'aller à la police.

— Je vais vous rejoindre, dit-il, devant la grande statue de Bouddha qui se trouve au coin de Buller's road et de Red Avenue. Allez-y en taxi.

Il la repoussa sans douceur et ferma la porte. Il allait avoir besoin dans les prochaines heures de tout son entraînement d'officier supérieur du GRU pour ne pas perdre son sang-froid. Si la situation pouvait être encore rétablie.

*

* *

Malko compta pour la centième fois les carreaux de la salle d'attente. Près de lui, John Lemon, le Consul des États-Unis, tirait sur un cigare froid, l'air renfrogné. Il n'avait jamais beaucoup aimé James Kent, ni la Central Intelligence Agency. Et il savait parfaitement que l'attentat contre le troisième conseiller avait un lien avec ses occupations occultes...

James était depuis une heure et demie dans la salle d'opération hermétiquement close.

Pas bon signe.

Du bout des lèvres, le Consul avait dédouané Malko auprès d'un commissaire de police Ceylanais poli et embarrassé. Un policier avait seulement enregistré ses déclarations et il était convoqué pour le lendemain, afin de faire un récit plus complet. D'ici là, le Consul serait intervenu...

Que faisait Swanee ? Le messenger était revenu depuis longtemps. Malko aurait donné n'importe quoi pour pouvoir parler à quelqu'un de l'histoire. Et ce n'était pas avec le Consul qu'il allait en discuter.

Tout à coup, il y eut un remue-ménage dans le couloir. Malko et le Consul se levèrent juste à temps pour voir entrer un chariot dans une

chambre. Ils se précipitèrent pour se heurter à un médecin encore en bottes, avec le masque et la blouse verte tachée de sang. Un Ceylanais aux cheveux grisonnants et aux traits réguliers. Il toisa les deux hommes, l'air sombre :

— Nous n'avons pas pu extraire les débris de la balle, entrée par la nuque.

— Ce qui signifie ? demanda Malko.

Le médecin alluma une cigarette, appuyé au mur du couloir. Las et concentré :

— Il y a très peu de chances de le sauver. Et cela vaut peut-être mieux. S'il vivait, ce ne serait plus qu'un légume... Les lésions du cerveau sont irréversibles...

— My God, murmura le Consul.

Pour la première fois, il montrait de l'émotion. Le Ceylanais désigna une chambre, de l'autre côté du couloir.

— Vous pouvez aller le voir. Mais il est inconscient.

— Pensez-vous qu'il parlera de nouveau ?

Juste une minute, pensa Malko.

— Peu de chances. À tout à l'heure.

Le Ceylanais s'éloigna et les deux hommes entrèrent dans la chambre.

*
* *

Diana croisa nerveusement ses longues jambes et chercha à réprimer le tremblement qui la secouait depuis qu'elle avait tiré sur James Kent. Elle qui ne fumait jamais, mourait d'envie de griller une cigarette.

— Ils savent que Serge est là-bas, dit-elle avec désespoir. Et que je le connais. C'est de la faute de cet homme blond. Je vous avais prévenu pourtant, fit-elle violemment. C'est de votre faute.

Ivan Gontcharoff eut du mal à garder son sang-froid. Si Diana n'avait pas débarqué à Ceylan, rien ne serait arrivé. Maintenant, elle était horriblement dangereuse, et il faudrait tôt ou tard s'en débarrasser.

En attendant, elle pourrait peut-être servir.

— C'est vous qui avez mis notre camarade Serge en danger, remarqua-t-il sévèrement. Par votre obstination idiote à le revoir.

Diana Vorhund baissa la tête sans répondre. Le corps de James Kent dansait encore devant ses yeux et le pistolet pesait sinistrement sur ses genoux dans son sac.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle humblement. Comment puis-je aider Serge ?

Ivan Gontcharoff lui coula un coup d'oeil satisfait. Elle était à

point. Maintenant, elle ferait n'importe quoi.

— Nous allons voir, dit-il. Pour l'instant, il faut vous cacher. Que la police ne vous trouve pas.

Le Russe parlait très lentement, détachant chaque syllabe, comme s'il était peu familier avec la langue.

Il connaissait pourtant parfaitement l'anglais. Il se tourna vers Diana :

— Vous avez peur ?

Il entendit à peine sa réponse.

— Oui.

Le silence régna quelques secondes. Ivan Gontcharoff se demandait s'il n'allait pas tout simplement la conduire hors de Colombo et la liquider. Avec le Walther qui avait servi à tirer sur James Kent. Cela calmerait la police ceylanaise, mais pas les Américains. Et c'étaient ces derniers qui étaient dangereux. Particulièrement l'homme blond qui avait remplacé Andrew Carmer.

S'il trouvait Diana ou le bikku qui avait tiré sur lui, il risquait de remonter tout le système. Certes, Serge était dangereux aussi, mais Ivan Gontcharoff avait une confiance totale en lui. Les Allemands de l'Est étaient leurs meilleurs alliés.

Le Russe posa la main sur le genou de Diana et dit d'une voix douce :

— Ne craignez rien. Nous allons nous en sortir. Mais, il faut faire tout ce que je vous dirai. N'oubliez pas que nous travaillons pour la même cause.

La voix calme du Russe apaisa Diana. Elle se sentit pleine d'admiration pour lui. Il gagnait peu d'argent, courait des risques énormes, uniquement par idéal. Comme Serge. Elle voulut aussitôt se montrer à la hauteur.

— C'est dangereux de nous voir ici, remarqua-t-elle.

Le Russe sourit calmement.

— Pas trop. Tous les couples illégitimes de Colombo viennent ici. En sortant, vous claquerez la portière violemment et vous vous éloignerez en courant. Si on nous observe on croira seulement que je suis votre amant et que nous nous sommes disputés.

Diana s'inquiéta, d'une toute petite voix :

— Mais où vais-je aller ? Je ne peux pas retourner chez moi, la police va me chercher.

— Vous allez vous cacher chez Raj, dit Ivan. C'est l'endroit le plus sûr de Colombo.

— Chez Raj !

Malgré elle, Diana s'était hérissée. Elle se souvenait avec dégoût de l'odeur musquée du cinghalais. Jusqu'ici elle avait réussi à ne pas lui donner grand-chose...

— Chez Raj, répéta fermement Ivan Gontcharoff. C'est le seul endroit où la police ne vous trouvera pas. Pas plus que les Américains...

Diana se mordit les lèvres.

— Bien, fit-elle à voix basse, j'irai chez Raj.

— Ne me contactez pas, recommanda Gontcharoff. Je le ferai. Il est probable que je vous demanderai un service très rapidement. Pour aider Serge.

Diana se redressa :

— Oh oui !

Pour la première fois depuis le début de leur entretien, Ivan Gontcharoff sourit.

— Filez vite maintenant. Bon courage.

Diana pivota sur le siège, ouvrit la portière. Puis elle disparut dans l'obscurité. Ivan Gontcharoff demeura plusieurs minutes immobile, penché sur le volant. Jamais il n'avait été dans un tel pétrin. Diana ne tiendrait pas cinq minutes devant des professionnels. On apprendrait ses liens à lui avec les bonzes et il n'aurait plus qu'à faire ses valises. Il préférerait ne pas penser que les Américains possédaient des photos de Diana et de Serge ensemble.

*

* *

Swanee fit irruption dans la chambre de James Kent au moment où Malko fermait les yeux de l'Américain. Elle était vêtue à l'européenne, à peine maquillée, sauf les yeux.

Silencieusement, elle demeura quelques secondes près du lit. Puis elle s'approcha de Malko.

— On vient seulement de me prévenir, expliqua-t-elle. J'étais chez mon ami. Je suis venue aussitôt... C'est horrible.

Malko soupira :

— Cela n'aurait rien changé. Depuis une demi-heure son électroencéphalogramme est plat. On le maintenait en vie artificiellement en espérant un miracle impossible... Venez. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Dans le couloir, il lui raconta la soirée. Swanee se rembrunit.

— C'est la fille, dit-elle ; il faut la retrouver. Je vais m'en occuper tout de suite. Cela va être facile.

Elle bouillait d'impatience. Malko s'arrêta une seconde à la réception pour prévenir de la mort de James Kent et rejoignit Swanee dans sa Mercédès. Il y avait une lueur qu'il n'avait jamais vue dans les grands yeux noirs. De la peur.

— Si vous aviez été là, elle vous aurait tué aussi, murmura-t-elle.

Sa voix était étranglée. Malko en fut touché.

— Ce n'est peut-être pas elle, dit-il. Je ne vois pas de raison. Elle sait que nous possédons les négatifs des photos. C'était donc inutile de les voler...

— Retrouvons-la, fit durement Swanee. On lui fera bien avouer la vérité.

— Pourquoi êtes-vous aussi concernée ? demanda Malko. Ce n'est pas votre cause, vous n'avez pas d'argent à y gagner et vous risquez votre vie.

— Je m'ennuie à Colombo, dit Swanee. Et tout le monde a besoin d'une cause. Vous non plus n'êtes pas Américain...

Malko eut un sourire un peu las :

— Non, mais je suis un mercenaire de luxe. Je travaille pour la CIA afin de reconstruire mon château. C'est ma cause à moi.

Brusquement Swanee se coula contre lui. Sa bouche erra près de la sienne puis sa langue aiguë caressa ses lèvres. Elle attira sa nuque et sa longue main et l'embrassa violemment jusqu'à ce qu'ils soient à bout de souffle tous les deux. Sa robe courte avait remonté et Malko apercevait pour la première fois ses cuisses fuselées et brunes. Mais quand il posa sa main sur la peau élastique, Swanee se raidit et s'éloigna.

— Je ne veux pas que vous fassiez une expérience ethnologique avec moi, fit-elle. Si j'avais la peau blanche vous ne me désireriez pas...

Où vont se nicher les complexes...

— Alors, pourquoi m'embrassez-vous ? demanda Malko avec une grande logique.

Swanee se recoiffa d'un geste léger et mit le contact.

— Parce que je crois que je suis amoureuse de vous.

*

* *

Raj Buthpitya posa précipitamment son plat de dahl [10] et fouilla sous son grabat pour saisir un vieux fusil de chasse à canons sciés, son arme favorite. À trois mètres cela avait un effet effroyablement destructeur. Il faisait une chaleur étouffante dans le petit atelier de photos et même Raj était parfois incommodé par la chaleur. Mais c'était son antre et il s'y trouvait bien. En plus, il était à deux pas de York Street, le centre de Colombo.

Avec précaution, il descendit de l'alcôve par l'escalier branlant et fixa la porte comme s'il avait pu voir à travers. Qui pouvait venir si tard ? Ceux qu'il connaissait grattaient, ne frappaient pas.

Rapidement, il jeta une toile sur le tas de poissons séchés entassés près de la table et s'approcha de la porte sans faire de bruit.

— Qui est là ?

Il avait parlé anglais. Une voix de femme répondit aussitôt :

— Moi, Diana.

Raj crut avoir mal entendu. Diana à cette heure-là ! Il planqua le fusil sous des vieux journaux et fonça à la porte. Il regrettait de ne pas avoir ses lunettes noires carrées qui, avec le bouc taillé lui donnaient l'air mystérieux, mais n'osa pas.

Diana se tenait dans l'embrasement de la porte. Raj poussa une exclamation en voyant son visage meurtri.

La jeune femme sourit comme elle put de ses lèvres enflées :

— Ce n'est rien. Une dispute.

Elle traversa la pièce et grimpa l'escalier raide montant à l'alcôve. Raj la suivit se repaissant de ses jambes. Diana s'assit sur le lit posé à même le sol. Dans son mouvement sa robe se retroussa très haut, découvrant ses jambes en entier avec le triangle blanc du slip. Elle fit comme si de rien n'était, ignorant le regard affamé du Ceylanais. Ce dernier se réjouit d'être torse nu. Il avait toujours entendu dire que cela excitait les femmes. Sa peau très sombre était luisante de sueur. Il passa nerveusement sa langue sur ses lèvres, et discrètement repoussa le plat de lentilles sous le lit. Jamais dans ses rêves les plus fous, il n'aurait cru que l'inaccessible Diana débarquerait ainsi un jour chez lui. Celle-ci alluma une cigarette et souffla lentement la fumée. Elle essayait de s'habituer au minable studio. Il y avait de tout, des floods, deux caméras sur pieds, des fonds de papier, des caisses. Soudain, elle réalisa que cela puait le poisson séché. On se serait cru dans les docks.

— Il y a des poissons ici ?

Raj éclata de rire et alla découvrir les poissons entassés. Diana n'en revenait pas.

— Vous les mangez ?

Hilare, Raj attrapa un couteau et ouvrit un des poissons en deux dans le sens de la longueur. Il plongea les doigts dedans et en sortit un minuscule sachet de plastique qu'il jeta sur les genoux de Diana.

À l'intérieur, elle vit de petites pierres bleues. Elle leva la tête vers le ceylanais :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des saphirs, expliqua-t-il, important. On les sort en contrebande. Il y en a pour des millions de roupies.

Il était fier de son astuce. Mais il n'avait même pas une bière tiède à offrir à Diana. Brusquement, il eut peur qu'elle s'en aille, qu'elle change d'avis, et revint sur le lit près d'elle.

Diana tourna son visage tuméfié vers le jeune homme.

— Raj, je voudrais vous demander un service. Est-ce que je pourrai rester ici quelques jours ?

Raj crut que son cœur allait éclater. Il ne lui demanda pas pourquoi.

— Aussi longtemps que vous voudrez, dit-il d'une voix étranglée.

Il la dévisageait de ses yeux brûlants, sans oser en dire plus. Diana se dit que ses blessures lui feraient peut-être gagner un jour. Elle n'était pas très appétissante...

Mais Raj posa aussitôt une main hésitante sur sa hanche, enfonçant ses doigts dans la chair élastique. Il n'avait pas le courage d'attendre. C'était trop extraordinaire. Ce simple contact fit passer un frisson de dégoût dans la colonne vertébrale de Diana. Elle faillit se lever et partir.

Seulement où aller ?

S'enhardissant, la main quitta la hanche et monta le long du torse, pour venir emprisonner un sein. Le dos appuyé au mur, Diana essayait de contrôler sa respiration, de ne pas hurler. Il se frotta un peu contre elle et elle posa la main sur le blue-jean, raide de crasse, près du renflement du sexe.

Le sang battait dans les tempes de Raj. Si, à cette seconde, Diana lui avait demandé d'aller attaquer seul en plein jour, la Bank of Ceylan, il l'aurait fait. Il tremblait littéralement de désir.

Les doigts sales du Ceylanais cherchèrent la pointe du sein à travers le tissu léger de la robe et la pressèrent. Il n'osait pas embrasser Diana.

Maintenant son autre main montait lentement le long des jambes de la jeune femme. Il retint sa respiration lorsqu'il arriva en haut des cuisses. Diana frémit et il prit cela pour un encouragement. Aussitôt, sa main disparut sous la robe, atteignant le ventre de la jeune sud-africaine.

De la main qui tenait le sein, il la courba en arrière, l'allongeant sur le lit.

Diana se laissait faire, les yeux ouverts. Elle pensait désespérément à Serge, aux mains de Serge, au sexe de Serge. C'était pour lui qu'elle subissait ce contact odieux. C'était de sa faute. Elle retint un gémissement. Raj lui pétrissait les cuisses. Elle entendit le crissement de la fermeture éclair et aussitôt sentit sur sa cuisse la chaleur de son partenaire.

Implacablement, Raj la pétrissait, la caressait, la déshabillait. Sans ôter sa robe, il arracha le petit slip et bascula sur elle, lui mettant ses cheveux huileux dans la figure.

Il ne vit pas les larmes de Diana lorsqu'il pénétra avidement en elle, grognant comme un fauve, une main sous ses reins pour mieux la retenir.

Consciencieuse et résignée, Diana entoura son torse humide de sueur de ses bras.

Elle avait terriblement besoin de Raj Buthpitya.

CHAPITRE XII

— Ce soir, annonça Swanee, nous rencontrerons l'homme qui a tiré sur vous. Il s'appelle Ramasuighe, il a 27 ans et il fait partie de la congrégation du Vénérable Zahir.

Malko avala une gorgée d'arak qui lui brûla la gorge. Il aurait donné cher pour une bouteille de Moët et Chandon. Hélas, le champagne était presque introuvable à Ceylan. Il en avait besoin. Peu à peu il s'était habitué à la présence de Siva le cobra, mais pas au curry préparé par le tamil de Swanee. La jeune Cinghalaise était plus belle que jamais, moulée dans un éclatant sari rose cuisse de nymphe, l'oeil charbonneux et les mains parées de bagues dont la plus petite représentait le salaire d'un siècle d'un tamil moyen. Depuis la gentille Thépin, à Bangkok, Malko n'avait jamais trouvé d'alliée aussi opulente... [11]

Ni aussi inaccessible.

Il ne connaissait d'elle que sa bouche et sa poitrine. Et, parti comme c'était, il ne voyait guère de changements en perspective.

Seulement, sans elle, il aurait été complètement perdu à Ceylan. On enterrait James Kent le lendemain. Discrètement. C'est son adjoint qui avait repris ses fonctions. Un jeune universitaire de Colombus University, plus plongé dans la statistique que dans la Cape et l'Épée. Ce n'est pas de ce côté-là que Malko aurait de l'aide. Et le temps que Washington se décide à envoyer du renfort, le curry l'aurait empoisonné...

Heureusement qu'il y avait Swanee.

— Vous parlez sérieusement ?

La jeune Cinghalaise croqua dignement une pistache, les jambes repliées sous elle.

— Je suis très sérieuse en affaires, dit-elle. C'est Pitti-Pitti qui l'a retrouvé. Il a envoyé plusieurs de ses mendiants dans le monastère. Les bonzes n'ont pas osé les jeter dehors. Ils ont vu le bonze qui a tiré sur vous.

« Le reste a été facile. Je lui ai fait savoir que s'il n'acceptait pas de nous rencontrer et de parler, je le dénonçais à la police...

Malko sursauta devant tant de candeur :

— Ne mêlez pas la police à ça...

Swanee sourit suavement.

— Mon ami Siri donne cent mille roupies par an au « police commissioner de Colombo ». Pour ne pas avoir d'ennuis.

Malko observait Swanee, confortablement installée dans un fauteuil de la véranda. Avec une certaine admiration.

— Vous êtes une femme dangereuse... Que se passerait-il, si après avoir tordu le cou à votre adorable Siva, je vous violais ? Pour avoir une expérience ethnologique plus complète...

La jeune femme sourit froidement :

— Vous n'arriveriez pas vivant jusqu'à l'aéroport. Pitti-Pitti ne vous laisserait pas partir.

— Vous croyez ?

— Ses mendiants vous couperaient en pièces, vous arracheraient les yeux, les parties sexuelles et jetteraient votre dépouille dans la rivière aux crocodiles. Ils sont des centaines et ils n'ont rien à perdre. Leur seul espoir ici-bas, c'est de se réincarner dans un animal noble, un cobra ou un éléphant.

La conversation devenait brûlante.

— Et Diana ? demanda Malko.

Swanee se rembrunit. Deux fois déjà, il avait vérifié qu'elle n'avait pas réapparu chez elle.

— Je ne sais rien encore. Elle a disparu.

— Vous avez cherché du côté de Raj ?

— Bien sûr. Mais c'est difficile d'entrer chez lui. Il a toujours des objets de valeur et il ne laisse entrer personne. Peut-être se cache-t-elle là. Je le saurai. Les gens de Pitti-Pitti le surveillent...

Malko consulta sa montre, et but un peu d'arak. Décidément, cela ne remplaçait pas une bonne vodka « streskaia » bien glacée, ou une coupe de Dom Pérignon.

Une heure et demie. La chaleur aurait desséché une salamandre. Il fallait qu'il aille à l'Ambassade envoyer des câbles à Washington. Les photos du mystérieux bonze étaient parties sur l'avion de l'UTA la veille. Aux fins d'identification possible.

Il se leva.

— Je vais à l'Ambassade. Voulez-vous passer prendre un verre au Galle Face, vers six heures ? Ensuite nous irons retrouver notre bonze.

Il ne voulait pas encore y croire. C'était trop beau. Parce qu'il se passait vraiment des choses étranges à Ceylan. Que faisait ce blanc dans un monastère au fond de la jungle ? Et pourquoi cherchait-il à éloigner les étrangers en allant jusqu'au meurtre ? C'était quand même troublant qu'il ait été l'amant de Diana, agente de l'Est.

Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas la raison de ces meurtres.

En sortant de la villa, il tomba en arrêt devant Pitti-Pitti à l'ombre d'un gros areca. Le cul-de-jatte le regarda à peine. Ainsi, Swanee, ne bluffait pas...

Ivan Gontcharoff contemplait d'un air absent le manifeste de chargement du prochain TU-154 pour Moscou. Il lui restait exactement deux heures et trente minutes pour agir. Quelle que soit la décision qu'il allait prendre, elle comportait d'énormes risques. Une vraie partie de roulette russe. À travers les vitres de l'agence, il regarda le bureau de la Panam, juste de l'autre côté de la rue.

Peut-être son homologue avait-il des problèmes similaires au sien ?

L'officier du GRU gribouilla distraitement. Le temps de coder un télex pour Moscou et de recevoir la réponse ce serait trop tard.

Tout l'avenir de la présence soviétique à Ceylan dépendait peut-être de la décision qu'il allait prendre. Il se sentit à la fois gonflé d'importance et glacé de terreur. S'il se trompait, rien ne pourrait être rattrapé.

Il enfila sa veste et noua sa cravate. Puis, il prit dans un tiroir de son bureau toujours fermé à clef un long cylindre noir, un silencieux. Il en dévissa une extrémité et fit tomber sur son bureau toutes les petites rondelles trouées en constituant les éléments. Il prit alors un préservatif en caoutchouc et les enfila à l'intérieur. Quand il eut obtenu un long boudin jaunâtre, il le ré-enfila dans le tube et revissa l'extrémité. C'était un truc excellent pour diminuer encore le bruit. Il glissa le silencieux dans sa poche. En passant près de son adjoint Valinine, il lui dit en russe :

— Je sors pour dix minutes.

Ce qui ne perturbait en rien la marche de l'Aeroflot. D'abord, la compagnie n'avait que deux vols par semaine. Ensuite, tous les employés soviétiques savaient que le lieutenant-colonel Ivan Gontcharoff aurait tout juste discerné un cerf-volant d'un avion à réaction. Il n'était pas à Ceylan pour cela.

En se retrouvant sous le soleil, Ivan Gontcharoff pensa amèrement aux quelque cinq cents russes de l'Ambassade de Flower Street. Eux étaient des officiels. Des gentils, des mouches de bar. Chargés de faire ami-ami avec les Cinghalais, et de débiter les petits copains chinois. Et à lui le sale boulot.

Distrait, il trébucha presque sur un gosse couvert de pustules, la main tendue et le regard suppliant.

Il jura et continua son chemin.

*

* *

Diana arrêta la vieille Morris à quelques mètres du monastère sur Buller's road et continua à pied. Elle se demandait si la voiture accepterait de repartir. À chaque cahot, elle perdait une vis. Mais c'est tout ce que Raj Buthpitya avait pu trouver. Depuis deux jours, c'était la première fois qu'elle quittait la tanière puante du Cinghalais. Elle

avait d'abord respiré l'air tiède de la ville avec volupté.

Son visage avait désenflé et seules les marques du cou persistaient.

En arrivant devant l'enclos à mi-hauteur du monastère, la panique la reprit. Ce n'était pas possible, elle vivait un cauchemar.

Elle dut s'arrêter pour empêcher ses genoux de trembler.

Elle frappa plusieurs coups à la petite porte de bois et attendit. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, le battant s'ouvrit enfin sur un très vieux bonze qui la considéra avec méfiance. Avec sa robe à mi-cuisses et ses cheveux blonds sur les épaules. Diana ne ressemblait pas spécialement à une réincarnation de Bouddha... Elle arracha quelques mots à sa gorge sèche.

— Ramasuighe, please ?

Comme son interlocuteur ne semblait pas comprendre, elle sortit un papier écrit en cinghalais et le tendit au vieux Bikku. Après l'avoir déchiffré, il hocha la tête et fit entrer Diana dans la petite cour sablée. En face, il y avait l'inévitable Dagoba...

Le bikku disparut dans un des bâtiments laissant Diana en plein soleil. La sueur ruisselait le long de ses cuisses, sur son front, le long de son torse. De tout son coeur, elle souhaitait qu'il y ait une erreur, n'importe quoi.

Mais que Ramasuighe ne vienne pas.

Elle sursauta. Une porte venait de s'ouvrir derrière elle.

Le vieux bikku lui fit signe d'entrer. Ils traversèrent une galerie et ressortirent dans une cour intérieure. C'était un petit jardin tropical avec un grand fromager. Diana aperçut un bikku debout sous l'arbre, les mains dissimulées dans les plis de son ample robe safran, l'air souffreteux. Il dévisagea la jeune femme avec méfiance, sans dire un mot, visiblement aussi effrayé qu'elle. Le vieux bikku s'éclipsa par la galerie, les laissant en tête à tête.

Elle s'avança vers lui. Diana se rendit compte qu'il n'était pas indifférent à son apparence physique... Derrière ses lunettes le bonze eut un éclair qui n'avait rien d'angélique.

— Je suis venue vous emmener, annonça-t-elle...

— Where ?

Ramasuighe clignait des yeux comme une chouette affolée par la lumière.

Diana se força à sourire. Alors qu'elle aurait eu envie de hurler, de se sauver.

— Vous serez en sûreté là-bas. Nous allons en voiture.

Une lueur d'intérêt passa dans l'oeil du Bikku. Il n'était jamais monté dans une voiture particulière de sa vie, ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné leur rareté à Ceylan.

— I come, dit-il.

Il comprenait à peu près l'anglais. Au moment de partir, Diana se

rappela ses instructions. Elle était comme dédoublée. Ce n'était pas elle-même qui agissait, ce n'était pas possible. C'était une étrangère, une ennemie...

— Votre robe, montra-t-elle du doigt. Il faudrait ne la mettre que sur une épaule...

Comme le bonze ne semblait pas comprendre, elle saisit son vêtement et voulut la faire glisser d'une de ses épaules. Aussitôt, le religieux se défendit avec vigueur et lui échappa, l'air indigné. Diana renonça immédiatement... Après tout, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Peu de gens les verraient ensemble.

— Allons-y, dit-elle en détournant les yeux.

Le tremblement la reprenait de nouveau. Il fallut qu'elle respire profondément plusieurs fois et qu'elle évoque les yeux noirs de Serge pour retrouver un peu de calme.

Ramasuighe la suivit docilement. Ils retraversèrent la galerie pour rejoindre la première cour sablée.

Le vieux bonze qui avait ouvert à Diana attendait près de la porte qu'il referma derrière eux. Le soleil tapait déjà traîtreusement. Ramasuighe trotta jusqu'à la Morris et s'y installa. Diana inspecta Buller's road sans rien remarquer d'anormal.

À son tour, elle monta dans la voiture et commença à se battre avec le fil de fer qui remplaçait le démarreur. Durant toute la traversée de Colombo, ils n'échangèrent pas un mot. Diana était attentive à se faufiler à travers les piétons et Ramasuighe semblait plongé dans une profonde méditation, avec parfois un regard vers les cuisses de sa voisine découvertes par la robe courte. Comme quoi, il se trouve toujours un recoin sulfureux dans les âmes les plus pures.

Les dernières cahutes du bidonville de la rivière des crocodiles s'espacèrent. La route étroite était bordée d'une jungle épaisse et verdoyante. Kandy, où se trouvait le monastère dont dépendait Ramasuighe, était à quatre heures de route. Ils roulèrent près d'une demi-heure à 50, limite des possibilités de la Morris. Diana examinait la route, tendue. Bien que toutes les glaces soient baissées, l'air tiède et gluant était oppressant. Et l'odeur « sui generis » du bonze la prenait à la gorge. L'adoration de Bouddha ne devait pas être compatible avec la propreté.

Elle aborda une longue ligne droite, bordée des deux côtés par une jungle touffue. À gauche, dans une clairière, un éléphant tirait des billes de bois.

La route était absolument déserte.

Diana ralentit soudain et monta sur le bas-côté. Intrigué, Ramasuighe tourna vers elle ses lunettes cerclées de fer.

— J'ai un pneu à plat, expliqua Diana...

Elle avait l'impression que les battements de son coeur faisaient

trembler les tôles de la Morris. En dépit de la chaleur, sa bouche était sèche et de brusques frissons la secouaient dès qu'elle ne se contrôlait plus. Elle avait pourtant vidé un grand verre d'arak avant de partir.

Après avoir stoppé, elle descendit, faisant le tour de la voiture. Le goudron était brûlant. Un Tamil à bicyclette la doubla, un petit requin sur son porte-bagages et son chien par-dessus. Diana attendit qu'il se soit éloigné, debout derrière la Morris. Avec une atroce envie de franchir le fossé et de s'enfoncer dans les arbres, d'y disparaître pour toujours.

Le camion avait disparu. Elle ne pouvait plus attendre. Elle ferma les yeux une seconde et revint vers la portière ouverte. Ramasuighe n'avait pas bougé. Elle fit basculer son siège sur le volant. Dessous, il y avait des chiffons et des outils.

Diana se pencha et plongea la main dans les chiffons. Ramasuighe tourna la tête trop tard. L'extrémité du long tube noir du silencieux était déjà appuyé contre son côté. Les yeux fermés, Diana pressa la détente. En dépit du silencieux, la détonation lui parut assourdissante. Ramasuighe cria mais elle continua à appuyer sur la détente, tant qu'il y eut une balle dans le chargeur. Elle ne rouvrit les yeux que le pistolet vide. Ramasuighe s'était affaissé en avant, la tête contre le tableau de bord, ses lunettes étaient tombées sur le plancher de la Morris. Une large tache de sang s'élargissait sur le safran de sa robe, brûlée par les flammes des coups de feu. Il ne bougeait pas.

Diana jeta le Walther PPS là où elle l'avait pris et sauta de la voiture, claquant la portière. Elle ne put pas attendre d'être au-dessus du fossé pour vomir. Son estomac se vidait par longues saccades nauséabondes. Pliée en deux, Diana laissa la nausée la dominer, déchirée par un désespoir total et sans fond.

Elle avait envie de hurler comme un chien. Serge était perdu et on se servait d'elle pour tuer, pour s'avilir un peu plus.

L'image des grandes vagues de Capetown passa devant ses yeux et elle cria comme si on l'avait frappée. Accroupie dans le fossé, elle mit plusieurs minutes à se calmer.

Elle put enfin regagner la voiture.

La route était toujours déserte. On n'entendait que les craquements des souches tirées par l'éléphant. La jeune femme ouvrit la portière droite. Le bonze glissa aussitôt à l'extérieur et sa tête heurta le bitume. Glacée d'horreur, Diana faillit le laisser là. Puis elle le prit sous les aisselles, sans regarder son visage et d'un seul élan le traîna jusqu'au fossé où il roula face contre terre. Il ne bougeait plus. La jeune femme tremblait de tous ses membres. De nouveau, elle fut secouée par une nausée. Les derniers mots d'Ivan Gontcharoff martelaient encore son cerveau.

— Surtout, ne le laissez pas vivant. ACHEVEZ-LE.

Comme hypnotisée, les yeux fixes, elle retourna à la voiture, ramassa le Walther, ôta le chargeur et en remit un plein qu'elle prit dans son sac. Puis elle revint au fossé et s'agenouilla près de Ramasuighe. Le bonze n'avait pas bougé. En tremblant, Diana posa le bout du silencieux contre sa nuque et appuya sur la détente.

Le coup de grâce « soviétique » qui pulvérise le bulbe rachidien.

Il y eut un petit claquement. Affolée, Diana mit près d'une minute pour réaliser qu'elle avait oublié d'armer. Elle fit claquer la culasse. Cette fois, celle-ci demeura à demi ouverte. La cartouche était bien montée mais s'était engagée de biais dans la chambre. Diana tira dans tous les sens, sans même parvenir à l'éjecter. Il aurait fallu démonter le pistolet.

Un grondement lui fit lever la tête. Là-bas, à cinq cents mètres, un autobus multicolore venait de surgir du virage. Paniquée, Diana sauta hors du fossé et se rua dans la Morris, jetant le Walther par terre. De la route on ne voyait pas le corps du bonze. Elle parvint à redémarrer avant que l'autobus ne la double, pleurant, criant toute seule, à la limite de la crise de nerfs. Dans le rétroviseur, elle vit que le lourd véhicule n'avait pas ralenti, en passant devant l'endroit où gisait Ramasuighe.

Elle roula comme une automate pendant une dizaine de minutes en direction de Kandy puis fit demi-tour dans un village. Elle n'avait même plus peur, essayant de chasser de sa mémoire le spectacle du bonze affaissé et mourant. Lorsqu'elle repassa à l'endroit où Ramasuighe gisait dans le fossé, elle ne vit rien de suspect.

Ce n'est qu'avant d'entrer dans Colombo qu'elle aperçut les petites douilles de cuivre jaune qui jonchaient le plancher. De nouveau, la panique la prit. Elle stoppa brusquement, et, de ses doigts tremblants, ramassa les douilles et les mit dans son sac.

Serge pouvait être satisfait, pensa-t-elle amèrement. Il avait fait d'elle une criminelle. Quand Ivan Gontcharoff lui avait remis le silencieux à visser sur le Walther, ainsi qu'une boîte de cartouches, elle s'était dit qu'une fois seule, elle le jetterait, qu'elle ne tuerait jamais un homme de sang-froid. Même Ramasuighe qui était lui-même un assassin.

Et puis, elle avait finalement obéi comme si Serge l'avait téléguidée. Maintenant, elle ne pouvait plus revenir en arrière.

Il fallait retourner se cacher chez Raj, subir le ceylanais, attendre. Attendre que Serge donne un autre ordre inhumain.

Diana parvint sans encombre jusqu'à Sea Street, et gara la Morris là où elle l'avait trouvée. Puis elle s'enfonça à pied dans une des ruelles du Pettah. Raj l'attendait dans une autre de ses planques.

Avant de quitter la Morris, elle avait démonté le silencieux et fourré le Walther avec dans son sac.

Une vraie tueuse. Elle la petite fille de famille de Pretoria... Elle pensa avec désespoir à Serge et son ventre se tordit de désir. Si seulement elle pouvait le revoir.

Rien qu'une fois avant de basculer définitivement dans l'horreur.

*
* *

Un tamil à l'oeil torve s'approcha languissamment de Malko. Comme ce dernier avait commandé un lime-juice, trois quarts d'heure plus tôt, il pensa qu'on venait enfin lui dire que le Galle Face n'avait plus une goutte de lime-juice...

Tout manquait.

Sauf les tamils, fourmillant comme les cafards et aussi silencieux qu'eux.

— Miss ask you, bredouilla le tamil.

Puis il fit demi-tour, ayant épuisé son anglais. Malko se leva. Quatre heures. Swanee était en avance d'une heure, ce qui n'était pas habituel. Après avoir été à l'Ambassade, il s'était réfugié dans le jardin intérieur du Galle-Face, oasis de calme et de verdure. Devant lui, l'océan indien se brisait sur la digue en gros rouleaux grisâtres.

Swanee piaffait dans le lobby, observée par une rangée de caissiers muets et réprobateurs. Maquillée comme la Reine de Saba dans ses bons jours, la poitrine et les hanches agressivement serrées dans un sari pourpre, disparaissant sous les bijoux, les cheveux disposés en un échafaudage compliqué, elle toisait dédaigneusement les humbles créatures du Galle Face.

Elle était Swanee la putain, Swanee la « Burger », mais aussi la femme de Colombo qui possédait le plus de bijoux.

Quand Malko surgit de la galerie, elle se précipita sur lui :

— Vite, Ramasuighe a été tué. On a tiré sur lui.

Un grand froid descendit le long du dos de Malko.

C'était trop beau de trouver enfin un témoin vivant.

— S'il est mort, nous ne pouvons plus grand-chose, dit-il.

Swanee le tira par le bras, au grand scandale des caissiers. Ces créatures n'avaient vraiment aucune tenue.

— Il n'est pas tout à fait mort, fit-elle. Peut-être qu'il parlera.

Cette fois, Malko ne discuta pas.

La Mercédès noire attendait devant la porte. Swanee prit le volant et fila le long du Galle Green, encombré de gosses jouant avec les cerfs-volants.

— Où est-il ? demanda Malko.

— Pas loin. Sur un petit autel bouddhiste sur Maradana Road. On l'a retrouvé sur le bord de la route de Kandy, à une vingtaine de kilomètres de Colombo. Il paraît qu'il est très gravement blessé,

j'espère que nous n'arriverons pas trop tard... Il a été recueilli par des paysans.

— Pourquoi n'est-il pas à l'hôpital ?

Swanee hocha la tête.

— Il n'a pas voulu. Il a préféré se recueillir une dernière fois dans un lieu de culte. Il sent qu'il est perdu.

Étrange pays. Toujours le mépris de la mort des orientaux. Ou peut-être une autre conception du monde... Plus complète.

Malko suivait le mouvement des pieds de Swanee sur les pédales. Jamais il n'avait rencontré des extrémités aussi soignées, aussi racées.

Le pied gauche pesa brutalement sur le frein.

— Nous sommes arrivés, annonça Swanee.

*

* *

C'était une pagode, un peu en retrait de l'avenue, dans un petit jardin, avec un toit pointu, soutenu par quatre piliers de bois. Le centre était occupé par une dagoba grise. Un peu partout, brûlaient des bâtonnets d'encens dont l'odeur se mêlait à celle des colliers de fleurs de frangipaniers accrochés aux piliers.

Malko monta les deux marches de pierre et aperçut un objet noir posé par terre.

Il s'approcha. Un cobra superbe était lové sur une vieille toile de sac, strictement immobile. Il ne bougea même pas la tête quand Malko s'approcha. Celui-ci se tourna vers Swanee, ne comprenant plus :

— Il ne s'est quand même pas déjà réincarné ?

La jeune ceylanaise ne put réprimer un sourire devant la perplexité de Malko.

— Non. C'est un cobra blessé que les voisins du temple ont recueilli. Il a dû être écrasé par une voiture. Ils lui apportent des offrandes et du lait. Il va mourir.

Effectivement, plusieurs soucoupes pleines de lait étaient posées près du grand serpent. Alors que la plupart des enfants de Colombo ne savait même pas que cela existait.

— Ramasuighe est de l'autre côté de la Dagoba, dit Swanee.

Ils firent le tour de la Dagoba. Un bonze était étendu sur une natte, le dos appuyé au petit monument. Il avait les yeux clos, le teint cireux et les narines pincées. Deux hommes étaient accroupis près de lui et l'un d'eux l'éventait avec une large feuille de pandanier. À la hauteur du flanc gauche, la robe safran n'était plus qu'une tache de sang séché mêlé à de l'humus noirâtre. En voyant Malko, les deux hommes se levèrent, presque menaçants. Swanee les calma d'une phrase en tamil. Ils répondirent dans la même langue.

— Il vit encore, annonça-t-elle. Il a parlé il y a quelques minutes.

Malko observait le bikku. C'était bien l'homme qui avait tiré sur lui. Le visage était gravé dans son étonnante mémoire et il n'y avait aucune chance d'erreur.

— Il n'y a pas de médecin ? demanda-t-il. Cet homme va mourir.

Swanee interrogea les deux gardiens et traduisit leur réponse :

— Il n'en veut pas. On lui a fait un pansement avec des herbes au village pour arrêter l'hémorragie. Il sait qu'il va mourir. C'est lui qui a demandé à être transporté ici, sur cet autel où il venait souvent prier. Il espère que Bouddha aura pitié de lui.

En entendant parler, le bikku ouvrit les yeux. Après avoir regardé Malko, il les referma sans que son visage change d'expression. Peut-être ne l'avait-il pas reconnu... Il eut une crispation de la bouche, comme si sa souffrance s'accroissait.

— Vite, supplia Malko, interrogez-le. Il va mourir.

Écartant un des hommes, Swanee s'agenouilla près du mourant. Imperturbable, l'autre ceylanais agitait lentement la feuille de pandanier, brassant l'air gluant et torride.

Elle secoua très doucement le moribond par l'épaule, jusqu'à ce qu'il rouvre les yeux. Sa voix était si douce que Malko l'entendit à peine.

Mais presque aussitôt, celle du bikku, rauque et presque inaudible, frappa ses oreilles.

Swanee releva la tête, traduisant pour Malko :

— C'est une blanche qui l'a tué. Elle est venue le chercher dans son monastère.

Swanee et Malko pensèrent à la même chose. Diana continuait à faire des ravages. Mais pourquoi ?

— Parlez-lui encore, demanda Malko. Qu'il dise pourquoi il a tiré sur moi...

Swanee traduisit. D'abord, le bonze ne répondit pas tout de suite, puis il prononça quelques phrases d'une voix geignarde, et referma les yeux.

— Son « Vénérable » le lui a ordonné, expliqua Swanee. Il ne veut rien dire de plus.

Malko était sur des charbons ardents. Le bonze mourant connaissait sûrement une partie du secret, mais comment le lui faire dire ? Il n'allait quand même pas torturer un mourant...

Comme un vulgaire Béret Vert. Il avait une autre conception de son métier de barbouze...

— Insistez. Il n'en a plus pour longtemps.

Effectivement, les mains du bonze griffaient le tissu de sa robe dans des mouvements spasmodiques, ses yeux commençaient à se révulser. Son corps était agité de tremblements.

Swanee se pencha contre son oreille et parla longuement. Comme

par miracle, le bikku sembla revenir à la vie. Un flot ininterrompu de paroles s'échappa de sa bouche. Malko vit la stupéfaction se peindre sur le visage de Swanee. Le bonze parlait sans s'arrêter et elle ne voulait pas l'interrompre. Soudain, les mots s'embrouillèrent. De nouveau, les yeux se révoltèrent. Il eut un hoquet, resta la bouche ouverte, puis sa tête retomba en arrière...

Swanee se redressa. Le gardien continuait à agiter la feuille de pandanier comme si le bikku mort pouvait encore en sentir la fraîcheur.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Malko.

— Qu'il devait dire la vérité s'il voulait être pardonné par Bouddha et se réincarner dans un animal noble. Un cobra, un éléphant ou une vache...

Ils croient tous dur comme fer à la réincarnation...

— Et alors ?

Elle secoua la tête :

— C'est incroyable ! Mais je suis sûre qu'il a dit la vérité. Jamais je n'aurais cru à une chose pareille...

Malko fit appel à toutes ses qualités de gentleman pour ne pas la secouer. Mais Swanee poursuivit :

— L'ordre de vous tuer est venu d'un monastère de Kandy. C'est le Vénérable Rohanna Zahir qui a promis au bikku une réincarnation digne de ses hautes qualités morales s'il vous abattait.

Malko crut avoir mal entendu :

— Mais qu'est-ce que ce « Vénérable » vient faire dans l'affaire ? Et je pensais que les Bouddhistes prônaient la non-violence ?

Swanee s'éloigna un peu du cadavre du bonze. Déjà, les mouches bourdonnaient autour de la blessure.

— Pas celui-là, dit-elle. Il pense que l'on a le droit de tuer pour l'amour de Bouddha...

» C'est un des chefs spirituels des Bikkus. Un homme très ambitieux et très influent. Il y a quelques années, un de ses bonzes, sur son ordre, a tué le Premier Ministre à coups de revolver.

L'Inquisition était dépassée. L'Église catholique n'avait qu'à bien se tenir. Même feu le Cardinal Spellmann n'avait jamais été jusque-là. Il se contentait de bénir les mitrailleuses au Vietnam...

— Mais pourquoi, MOI ?

— Ramasuighe ne le savait pas. Son Vénérable lui a seulement dit qu'il servait la cause du Bouddhisme en vous abattant.

Elle baissa la voix.

— Des étrangers auraient, d'après Ramasuighe, promis de remettre au Vénérable Zahir une authentique Dent de Bouddha. La plus Sainte des reliques.

« C'est pour cette noble cause que Ramasuighe s'est laissé

convaincre de commettre un meurtre...

Malko regarda Swanee pour voir si elle se moquait de lui. Mais elle était mortellement sérieuse. L'odeur de la mort, mêlée à celles des frangipaniers et de l'encens, lui faisait tourner la tête. On était en pleine folie.

La Dent de Bouddha ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— À Kandy, expliqua Swanee, il y a un temple très connu, le temple de la Dent, qui contient une relique sacrée de tous les bouddhistes. Une Dent de Bouddha, conservée depuis des centaines d'années. Bien entendu, les bonzes qui en ont la garde en tirent un énorme bénéfice moral et matériel. Les croyants viennent à pied de toute l'île et même de l'Inde.

» Le Vénérable Zahir a toujours été très ambitieux. Si, à son tour, il pouvait construire un temple abritant une autre Dent de Bouddha, son influence dépasserait celle de tous les autres Vénérables...

Malko n'en revenait pas.

— Mais il y a beaucoup de dents de Bouddha ?

— Trois ou quatre, je pense. Les Chinois en possèdent une qui se trouve à Pékin.

Décidément, dans ce métier, il fallait s'attendre à tout. Il y eut du bruit devant eux. Une femme apportait une manguette au cobra mourant.

Malko regarda une dernière fois le bonze qui avait voulu le tuer.

Ce n'était plus qu'un petit bonhomme desséché, avec des mains aux ongles noirs étendues bien à plat sur sa poitrine et un visage serein du pion manipulé par des gens sans scrupules.

— Partons, dit Malko.

L'odeur lui donnait envie de vomir.

Ils descendirent les marches, contournant une vieille femme prosternée devant le cobra.

— Est-ce qu'ils ont déjà la Dent, demanda Malko, lorsqu'ils eurent regagné la Mercédès.

— Il ne le croyait pas, dit Swanee. Sa remise doit donner lieu à une grande cérémonie...

— Je crois que je vais aller faire un tour à Kandy.

Swanee sembla nerveuse tout à coup. Elle, si sûre d'elle-même.

— À Kandy, le Vénérable Zahir est tout-puissant, remarqua-t-elle. Il dispose de bikkus dévoués jusqu'à la mort. Pour une telle cause, ils feront n'importe quoi...

Malko ôta ses lunettes noires.

— Il y a un moyen bien simple de retourner la situation...

— Lequel ?

— Mettre la main sur cette relique. Où qu'elle se trouve.

CHAPITRE XIII

Le télex-décrypteur crépitait régulièrement dans le petit bureau sans fenêtre, au rez-de-chaussée de l'Ambassade des États-Unis. Fasciné, Malko regardait ce qui s'imprimait sur la bande de papier :

« Helmut Stuben, né à Leipzig, le 27 janvier 1934. A travaillé de 1960 à 1964 au HZVD – Hilfzentrum für Volksdokumenten – sous les ordres du Général Jantchevitch, ancien assistant de l'Amiral Canaris.

« Le HZVD fournit en faux papiers tous les agents est-allemands envoyés à l'Ouest, principalement en Asie et en Afrique.

« En 1966, on signale Helmut Stuben à Asunción, au Paraguay, porteur d'un passeport paraguayen n° 3948653, délivré le 7 décembre 1965. Ce document porte un prénom supplémentaire, Jorge.

Le 23 octobre 1967, Helmut Stuben est expulsé d'Argentine où il séjournait grâce au permis de séjour N° 946, sous l'inculpation d'agitation pro-communiste.

On perd sa trace pendant deux ans et on le retrouve ensuite à Cuba, prenant en main les activités extérieures de la DDA cubaine, particulièrement l'aide aux réseaux cubains implantés aux États-Unis et au Canada. Plusieurs voyages avec Storkeley Carmichael, en Algérie et en Afrique.

Helmut Stuben se fait appeler parfois Serge ou Jorge. Parle parfaitement anglais et espagnol. Formation universitaire inconnue. Présumé célibataire. Membre des services de renseignement de l'Allemagne de l'Est depuis onze ans.

Signalement : 5 pieds sept pouces, teint mat, sourcils arqués...

Malko arracha la feuille du téléscrip-teur. Pour le signalement de Helmut Stuben, il n'avait qu'à se reporter aux photos prises avec Diana. Il pourrait même ajouter quelques détails supplémentaires à la fiche fournie par les archives de la CIA...

Ainsi l'amant de Diana à Ceylan était un agent de l'Allemagne de l'Est, alliée des Russes, un professionnel. Son pedigree ne faisait mention d'aucun penchant religieux ni bouddhiste... S'il vivait dans un monastère, ce n'était sûrement pas par goût du recueillement. Les choses commençaient à s'ordonner un peu. Malko traversa le couloir et frappa à la porte de la salle de conférences.

Hal Dart, le successeur de James Kent, l'attaché naval, l'attaché militaire et deux autres fonctionnaires que Malko ne connaissait pas, étaient réunis autour de la table. Tous venaient de prendre connaissance du télex concernant Helmut Stuben. L'attaché militaire, un colonel de Marines, parla le premier, sans regarder Malko.

— Je crois, qu'étant donné ces faits nouveaux, il faudrait demander

des instructions au State Department et repasser l'affaire à la police cinghalaise. En leur donnant tous les éléments.

Visiblement, il n'appréciait pas les activités de la CIA. Avant que Malko puisse donner son point de vue, un des civils intervint :

— Je ne suis pas d'accord, Colonel. Les Cinghalais ne feront rien contre les bouddhistes, même si nous leur fournissons toutes les preuves du monde. Et nos adversaires arrêteront immédiatement leurs activités, quelles qu'elles soient... Les bouddhistes pourront toujours jurer que cet Helmut Stuben s'est converti et nous serons au point mort... D'ailleurs, il est impossible de l'inculper d'aucun délit.

— À propos, coupa l'attaché naval, quelles sont ces activités ?

Un ange chargé de lourds secrets passa au ras du sol. Tout le monde se tourna vers Malko, l'homme de la CIA. Celui-ci jouait avec ses lunettes :

— Pour l'instant, je n'en sais rien, avoua-t-il. Mais c'est certainement de première importance. Sinon, ils n'en seraient pas venus à de telles extrémités...

Il ne voulait pas parler de la Dent avant d'avoir plus de précisions. Pour éviter une crise de fou rire à ses austères interlocuteurs.

— Si vous me donnez encore quelques jours, dit-il, je pense que j'avancerai dans mon enquête. Grâce à certains contacts locaux qui me sont d'une grande utilité.

« À ce moment, je vous remettrai un dossier complet de l'affaire et vous la réglerez au niveau requis... »

Agréablement impressionnés par ces paroles mesurées, les assistants examinèrent Malko avec plus d'attention. Il n'avait pas de couteau entre les dents et le sang ne dégoulinait pas de ses manches. Il avait même l'air distingué et posé. Rien de ces voyous de l'OSS [12] qui arrivaient en posant des grenades sur la table. La CIA s'était reconvertie.

L'attaché naval se gratta la gorge :

— Je pense que le Prince Malko est dans le vrai. Laissons-le faire.

Un des civils interpella Malko à travers la table :

— Je vous en prie, de la prudence. Gare aux Bouddhistes. Ils sont tout-puissants ici. Gardez-vous de toute action... euh... violente. Nous aurions les pires ennuis avec le gouvernement cinghalais.

Malko assura qu'il ne toucherait pas un bouddhiste, même avec une fleur de frangipanier et la séance fut levée.

En sortant, l'attaché naval soupira :

— Je donnerais bien un mois de solde pour savoir ce que les Russes foutent dans le coin... Entre les satellites et les ELINT [13], chaque fois que le commandant d'un de leur navire éternue, nous le savons...

En retrouvant le soleil terrifiant de Galle Road. Malko était presque heureux. Peu à peu, l'écheveau se débrouillait. Maintenant, avant de

tenter quoi que ce soit contre ce Serge, il fallait neutraliser les bonzes.

Seule Swanee pouvait l'aider à savoir où se trouvait la relique, la Dent de Bouddha.

Intérieurement, il tirait son chapeau aux Services Secrets de l'Est. Ils avaient quand même une sacrée astuce. Brusquement, il pensa au Colonel Boris Okolov et son excitation disparut. Le Russe l'avait battu à plate couture [14]. Cette fois encore il se heurtait à des professionnels redoutables et impitoyables.

Les jeux étaient loin d'être faits.

*
* *

Ivan Gontcharoff tremblait de rage, arrêté en bordure du Galle Green, le grand espace vert de Colombo, bordé par l'Océan Indien, pensant à ce qu'il aimerait faire subir à Diana.

Les jointures de ses mains crispées sur le volant de la Volga en blanchissaient. Avec quelle joie, il aurait serré le cou de la Sud-Africaine ! Jusqu'à ce que les yeux jaillissent des orbites. En plus, il avait passé l'après-midi à taper un interminable rapport pour Moscou, expliquant ses difficultés. Soulignant, bien entendu, que tout venait de Serge.

Mais, en dépit de ses efforts, il se sentait glisser, aspiré par un gouffre sans fond. Tous les jours, la situation empirait. Maintenant, les Américains étaient sur le qui-vive, les Ceylanaïses allaient se réveiller et lui, Gontcharoff, le clandestin, s'exposait au grand jour.

Sans compter cette vieille crapule de Vénérable qui hurlait comme un putois, à cause de la mort de Ramasuighe. Et il n'y avait qu'un moyen de le calmer...

La portière s'ouvrit brusquement et Diana se laissa tomber dans la voiture. Ivan Gontcharoff démarra immédiatement, sans même allumer ses phares. Ce n'est qu'après avoir contourné le Galle Face et pris de la vitesse dans Galle Road, qu'il tourna la tête vers Diana.

— Vous n'avez pas exécuté mes ordres, dit-il d'une voix vibrant de rage contenue.

Diana reposa sa tête en arrière sur le dossier. Elle avait de grands cernes sous les yeux, son menton tremblait, ses traits s'étaient creusés. Elle paraissait dix ans de plus.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Le pistolet s'est enrayé. J'ai eu peur, il fallait que je parte, qu'on ne me voie pas...

Le Russe tapa du poing sur le volant.

— Il fallait lui briser la nuque avec la crosse ou une pierre. Il était vivant quand vous l'avez laissé. On l'a retrouvé à Colombo. L'agent des Américains a pu lui parler. Nous avons des informateurs nous aussi...

Un train aux longs wagons de bois les doubla, sur la voie ferrée parallèle à la mer, couvrant la voix du Russe. Quand il fut passé, Diana hurlait, en pleine crise d'hystérie :

— Laissez-moi, je n'en peux plus, je n'ai pas dormi depuis deux jours. Je veux m'en aller, me reposer. Je ne veux plus me cacher... Vous êtes un monstre...

Elle s'effondra sur la banquette, secouée de sanglots. Gontcharoff regarda dans le rétroviseur. La route était déserte. C'était le moment ou jamais de se débarrasser de la jeune femme. Il ralentit et se gara à droite, le long de la voie du chemin de fer.

Diana releva brusquement la tête et se rencogna à l'autre extrémité de la banquette, la main sur la poignée.

— Vous voulez me tuer !

Sa voie était aiguë, ses pupilles dilatées. Il se demanda si Raj ne l'avait pas fait fumer du haschisch. Il n'avait pas d'arme. Si elle s'enfuyait sur la route et était recueillie, c'était la catastrophe.

— Je ne veux pas vous tuer, dit-il de sa voix la plus douce. Vous m'avez seulement causé beaucoup d'ennuis. Mais j'ai un message de Serge.

— De Serge !

Diana s'immobilisa. Intérieurement, Ivan Gontcharoff se détendit. Elle était accrochée.

— Il vous attend, dit-il doucement.

Les yeux de Diana flamboyèrent. Elle lâcha la portière :

— Où ?

Le Russe sourit. Gentiment, comme à un enfant.

— Ce n'est pas si facile. Je vous emmènerai. Vous allez quitter Ceylan tous les deux. Serge est grillé. Il abandonne sa mission. Nous le mettons au vert. Cela vous irait d'aller passer quelques semaines en Algérie avec lui ?

Chaque mot transperçait Diana comme une flèche de velours. Sa peur, sa fatigue s'évanouirent. Ainsi, tout n'avait pas été en vain. Elle se demanda si le Russe sentait les palpitations de son ventre. Elle se voyait déjà sur une plage avec son Serge.

— Quand partons-nous ?

Le bon sourire d'Ivan Gontcharoff était rassurant comme celui d'un grand-père.

— Très vite. Mais je veux encore vous demander un dernier service.

Diana se raidit. Gontcharoff aurait fait un excellent escroc. Sachant merveilleusement faire surgir un mirage vraisemblable. Il se hâta d'ajouter, dosant le poison :

— Enfin, pas à VOUS directement...

Un autre train passa, venant de Mount-Lavinia. Quand le grondement se fut tu, c'est Diana qui demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle était déjà vaincue. Ivan Gontcharoff avait prononcé les mots magiques. Une petite voix intérieure lui criait que ce n'était qu'un piège de plus. Mais elle voulait tellement croire que Serge l'attendait, qu'elle existait encore pour lui, que le mirage existait.

Le Russe alluma une cigarette.

— Ce n'est pas très difficile, commença-t-il.

*

* *

Raj Buthpitya était allongé de tout son long contre Diana, sa peau brune contrastait avec les taches de rousseur de la jeune femme. Enfoncé en elle, il bougeait doucement pour entretenir son désir. C'était au moins la cinquième fois qu'ils faisaient l'amour, la pierre de CAT 'EYE, taillée en étoile qu'il portait toujours sur lui méritait bien sa réputation d'aphrodisiaque. Mais il n'arrivait pas à se rassasier du corps de Diana.

Frénétiquement, il avait nettoyé son studio, jeté les piles de vieux magazines qui encombraient la douche, nettoyé tant bien que mal.

Les rares fois où la jeune sud-africaine était sortie, il était resté là à tourner en rond, craignant qu'elle ne revienne pas. Il savait, dans son cerveau fruste, qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle n'avait même pas envie de lui, mais il s'en moquait.

À côté des prostituées « intouchables », c'était une chose fabuleuse. Même si la présence de Diana représentait un danger mortel... Raj se moquait des Russes et des Américains, mais craignait les bonzes. Et il savait que, la dernière fois qu'elle s'était absentée, Diana avait tué un bonze. Mais il savait aussi qu'elle avait mortellement besoin de lui. Il en profitait. Quand il courbait la tête de Diana sur lui, elle ne résistait pas. Ensuite, elle ne disait rien, s'essuyait seulement la bouche. Sans le regarder.

Quand il était ainsi plongé en elle, Raj oubliait sa peur. Il s'était habitué à son bonheur. Rien que de la voir évoluer dans son taudis avec ses longues jambes découvertes par son éternelle robe mini, il perdait la tête.

Traversé par une pensée particulièrement érotique, il serra Diana plus violemment contre lui. Mais, au lieu de suivre le mouvement de ses reins, la jeune femme se déroba imperceptiblement. Puis, elle crocha dans ses cheveux gras, lui tirant la tête en arrière, le forçant à la regarder.

Ses yeux pers étaient froids et calmes.

— Raj, dit-elle, il faut tuer Swanee Dehiwela.

Jamais, elle ne lui avait parlé de la jeune tamil.

Jamais, elle ne lui avait demandé de tuer. Il serait obligé d'agir lui-

même. Personne, parmi les voyous qu'il connaissait n'oserait lever la main sur Swanee, protégée par son tout-puissant bookmaker.

Raj n'hésita qu'une fraction de seconde.

— Bien, dit-il. Ce sera fait.

Il n'y eut pas un mot de plus. Ils recommencèrent à faire l'amour comme si de rien n'était. Raj se démenait avec une rage désespérée pour effacer sa peur. La jeune sud-africaine partirait un jour et lui resterait. Il était sûr qu'un jour, les mendiants de Colombo lui feraient payer le meurtre de Swanee. Mais il ne voulait pas discuter.

Lui, Raj Buthpitya, le voyou, le dur, était amoureux comme un gamin de seize ans. Amoureux de Diana, de ses seins parfaits, de ses longues jambes, de son ventre toujours disponible.

Comme pour lui faire oublier ses angoisses, Diana s'accrocha à lui de toutes ses forces, ses ongles s'enfoncèrent dans son cou. Pour la première fois depuis qu'il faisait l'amour avec elle, Raj eut l'impression qu'il était autre chose qu'un sexe anonyme.

Plusieurs minutes plus tard, trempé de sueur, épuisé, le gangster commença à réfléchir, les yeux ouverts dans le noir. Il fallait qu'il consulte son astrologue pour connaître l'heure la plus propice à l'élimination de la Tamil. Comme elle était de classe inférieure, Bouddha n'y verrait peut-être pas trop d'inconvénients.

Il étendit le bras pour toucher Diana et se rassurer. Comme une somnambule, Diana rampa vers son ventre. De nouveau, Raj bascula dans le plaisir.

Demain serait un autre jour.

*

* * *

Pour la première fois, Swanee avait accepté de rejoindre Malko dans le jardin de Galle Face. Mais en prenant bien soin de mettre la table ronde entre eux. Comme s'il allait la violer sous les yeux endormis des tamils de l'hôtel.

— Nous avons retrouvé Diana, annonça-t-elle. Elle se cache dans le Pettah, chez Raj Buthpitya. Il veille sur elle sans arrêt. Il faudrait l'enlever...

Malko ne réagit pas. Il se souciait peu de déclencher une bataille rangée contre les voyous de Colombo. Et, une fois qu'il aurait Diana en son pouvoir, qu'en ferait-il ? Il n'allait pas la torturer et il était hors de question de la remettre à la police...

— C'est tout ? interrogea-t-il.

Swanee se gratta délicatement l'aile du nez avec un ongle long de cinq centimètres. L'épaisse soie mauve de son sari moulait sa lourde poitrine. Comme pour le narguer.

— Non. Quand elle est sortie hier soir, Diana a rencontré un Russe.

Le sous-directeur de l'Aeroflot. Il l'a emmenée dans sa voiture, je ne sais où, parce qu'ils n'ont pas pu la suivre. Mais le soir, elle était revenue chez Raj.

Si Malko avait eu moins de tenue, il aurait crié de joie.

Voilà enfin le maillon qui manquait ! L'homme qui devait détenir la Dent du Bouddha.

— Il faudrait faire une enquête sur cet homme, demanda-t-il. Puisque vos mendiants savent tout...

La jeune femme sourit suavement :

— C'est déjà fait. Il vit seul dans un petit appartement dans Chatham Street. Il ne peut rien y cacher car il n'y a pas de coffre-fort. La femme qui le nettoie nous a parlé. Par contre, il a loué un coffre, il y a environ trois mois à la Bank of Ceylan... »

Malko n'en revenait pas. Comment Swanee pouvait-elle connaître tous ces détails ? Évidemment, il y avait ce fabuleux réseau de mendiants, d'indicateurs... Bien sûr, il y avait cinq cents russes à Ceylan. Mais le sous-directeur de l'Aeroflot n'avait aucune raison de louer un coffre à l'extérieur. Connaissant la bureaucratie russe, il était possible que ses collègues « officiels » de l'Ambassade ne soient pas au courant de l'opération menée par lui.

Donc c'est lui qui devait avoir la Dent de Bouddha en sa possession. Seulement, Malko se voyait mal attaquer la Bank of Ceylan pour y forcer un coffre...

— Je voudrais que vous fassiez surveiller ce Russe, dit-il. Que l'on sache tout ce qu'il fait.

Les yeux noirs de Swanee ne cillèrent pas :

— Pitti-Pitti s'en occupe. Il vous dira tout ce qu'il fait.

Elle était formidable. Malko pensa soudain à la piscine de mosaïque du Galle Face. Ce serait bon d'y nager avec Swanee.

— Si on se baignait ? proposa-t-il.

Elle secoua la tête :

— Il le saurait dès ce soir. Je ne veux pas.

— Alors ?

Elle se leva :

— Alors, rien.

*

* *

Raj Buthpitya se glissa rapidement à travers la cour encombrée de tailleurs en plein air, assis à même le sol. L'escalier menant chez l'astrologue Sigiriya était noir et crasseux, tout comme l'immeuble décrépi qui donnait dans l'impasse.

Le couloir était encombré de mémères cinghalaises aux chignons extraordinaires et luisants de graisse, attendant d'aller conter leurs

malheurs au sage Sigiriya. Assises sur des bancs de bois, elles bavardaient entre elles. On murmurait à Ceylan que même le Premier Ministre ne dédaignait pas d'aller chercher Sigiriya pour le conseiller dans les cas épineux. Ses horoscopes étaient célèbres pour leur précision.

Raj enjamba les Cinghalaises et frappa à la porte avant d'entrer.

Le bureau de Sigiriya n'était autre que l'extrémité du couloir que l'on avait isolée à l'aide d'une cloison. On pouvait à peine y respirer, entre les relents des clients et l'encens qui y brûlait sans cesse.

Le Sage était seul. Il attendait Raj. Ce dernier lui procurait certains produits introuvables à Ceylan et avait droit à des égards.

— Assieds-toi, mon fils, dit Sigiriya d'une voix solennelle. Et souviens-toi que je connais le passé, le présent et l'avenir.

Intimidé, Raj Buthpitya prit place sur le tabouret de bois en face du bureau et attendit. Pendant plusieurs secondes, l'astrologue se concentra. Raj osait à peine respirer. Les murs vert pomme le mettaient mal à l'aise.

Timidement, il admira les piles de livres posés sur le bureau. Des gravures pendues au mur représentaient des diables sous différentes formes particulièrement horribles. Il se sentit saisi d'une panique incoercible. Et s'ils allaient s'animer ? Son regard avide scruta le visage maigre de l'astrologue. Avec ses cheveux ondulés, ses trous de petite vérole et sa veste européenne, il n'était pas très impressionnant.

Enfin Sigiriya leva les yeux sur Raj.

— Que veux-tu ?

Raj le lui expliqua. L'autre écouta sans sourciller. Il en avait entendu d'autres et son cynisme lucide le préservait des réactions épidermiques. Mais, intérieurement, il tiqua. Il avait mal jugé Raj.

— Viens ici, dit-il enfin.

Il se leva et fit le tour du bureau. Puis, il prit les deux mains de Raj par les pouces et les tira jusqu'à une sorte de plat rempli d'un mélange de suie et de graisse. Il appliqua ensuite sur une grande feuille de papier les paumes recouvertes de la mixture noire. Puis il fit signe à Raj de se rasseoir. Lui-même reprit place derrière le bureau. La tête entre les mains, il se mit à étudier les empreintes noires.

Au bout de quelques minutes, il leva la tête :

— Tu es imprudent, dit-il. Je vois un très grand danger. Tu devrais renoncer à ton projet...

Raj baissa la tête. En temps ordinaire, il n'aurait pas discuté l'oracle. Mais comment expliquer à une femme comme Diana qu'il avait renoncé à tuer Swanee parce que son astrologue le lui avait déconseillé ?

Elle le quitterait immédiatement.

Cette seule pensée lui donna le courage de contrer l'astrologue.

Imaginer la blanche dans d'autres bras, pénétrée par un autre sexe... C'était insupportable.

— Vénérable Maître, dit-il d'une voix tremblante. Je monterai à genoux les deux mille marches de la Montagne Sacrée et j'irai sonner la cloche du bonheur pour me racheter, mais je dois accomplir cet acte quel que soit le danger...

L'oracle ne répondit pas tout de suite. L'atmosphère paraissait de plus en plus pesante à Raj. Il lui sembla qu'un des diables du mur le fixait ironiquement. Enfin, Sigiriya laissa tomber sa sentence d'un ton égal.

— Tu dois attendre demain. L'heure la plus favorable se situera entre quatre et cinq heures de la journée.

De nouveau, Raj tiqua. C'était imprudent d'attaquer Swanee en plein jour. Mais comment aller contre l'oracle ?

— N'y a-t-il pas une heure plus favorable, Maître ? insista-t-il.

Sigiriya secoua la tête, lentement et solennellement.

— Non.

Fermant les yeux, il sembla se désintéresser complètement de Raj. Celui-ci attendit quelques secondes puis se leva et s'inclina profondément avant de se retourner vers la porte.

La voix grave de Sigiriya le rappela :

— Tu me dois 30 roupies pour cet avis très sage.

Le tarif ordinaire, c'était 10 roupies. Raj, grognon, déposa les billets froissés dans la soucoupe posée sur le bureau.

Quand il se retrouva dans la cour, au milieu des tailleurs, il hésita. Il aurait dû aller couper la gorge de Swanee immédiatement. Mais maintenant, c'était trop tard : on ne pouvait pas aller contre un oracle. Il fallait attendre le lendemain. Entre quatre et cinq.

*

* *

Pitti-Pitti tendait la main devant l'entrée du Taprobane quand un gamin vint le prévenir que l'astrologue Sigiriya voulait le voir d'urgence. Le cul-de-jatte empoigna aussitôt ses fers à repasser et commença à se frayer un chemin sur le trottoir encombré de York Street avec son cri habituel :

— Pity ! Pity !

Les mendiants rendaient de nombreux services à Sigiriya en lui apprenant des bribes de la vie de tous les habitants de Colombo. Ce qui lui permettait parfois d'être étrangement exact dans ses révélations.

Et d'augmenter ses tarifs d'autant.

CHAPITRE XIV

Swanee se planta devant la glace et s'admira. Son corps mat ruisselait encore de l'eau du « Tub hollandais » et de fines gouttelettes étaient restées accrochées à ses épaules et à ses seins. Cambrant les reins, elle lissa la peau de ses hanches étroites, avec un sourire indéfinissable.

Elle était belle et elle le savait. Son corps ressemblait aux statues taillées dans le granit gris des temples tantriques, avec une taille extrêmement mince, des seins écartés et pleins, presque disproportionnés par rapport au torse et aux épaules étroites.

Sans un nez à l'arête aiguë, elle aurait eu un visage parfait avec ses lèvres sensuelles et ses immenses yeux noirs.

Enfant, Swanee était beaucoup plus sombre de peau, mais son sang hollandais européen s'était affirmé quand elle était devenue femme.

Un rayon de soleil se faufila à travers les volets de bois, lui chauffant la hanche. À travers la fenêtre ouverte, les bruits de la rue lui parvenaient avec netteté.

Une nouvelle fois, elle s'étira devant la glace, puis jeta un coup d'oeil au petit réveil doré posé près du lit très bas. Trois heures et demie. Elle n'avait pas beaucoup de temps. Raj Buthpitya serait là dans moins d'une heure. Elle avait déjà repéré ses guetteurs, avant de prendre sa douche. Un gamin en loques, aux yeux mangés de trachome, assis en tailleur sur le trottoir d'en face et un vendeur de colifichets d'écaille dans la venelle où donnait sa minuscule terrasse.

Si elle avait laissé faire Pitti-Pitti, les plus dangereux de ses mendiants auraient déjà égorgé les guetteurs. En attendant de faire subir le même sort à Raj.

Mais Swanee ne voulait compter que sur elle-même. Ou elle parvenait à tuer Raj ou il la tuerait. C'était un jeu aussi excitant que le meilleur des casinos.

Elle se pencha sur l'énorme bouquet de Kanas [15] plantés dans un pot en cuivre. Elle aimait cette odeur un peu douceâtre.

La jeune Cinghalaise s'assit devant une coiffeuse encombrée de petites boîtes d'écaille. Elle avait toujours été très soigneuse de sa beauté, mais ce jour-là, il fallait qu'elle se surpasse.

Avec une brosse au manche d'écaille, elle s'imposa de brosser longuement ses cheveux noirs, dont la pointe couvrait le bout de ses seins. Quand ce fut fait, elle les divisa en deux, par une raie au milieu. Elle aurait préféré se faire un chignon, mais elle n'avait pas le temps.

Elle planta seulement un petit papillon d'or, aux yeux de rubis au-dessus de son oreille droite. Puis, elle se leva et entreprit d'enduire

tout son corps d'huile de santal. Elle en prenait très peu dans le creux de sa main et frottait jusqu'à ce que le liquide ait été avalé par les pores de sa peau. Cela prit près de dix minutes et elle termina son flacon. Swanee s'était métamorphosée en une statue odoriférante. Sa peau, enrichie par l'huile, avait pris un satiné extraordinaire. Le triangle noir du pubis ressortait comme s'il était plaqué sur le ventre.

L'odeur était perceptible à deux mètres. Swanee se dit que cela aurait le même effet sur un homme que la valériane sur un chat...

Mais il lui restait beaucoup à faire, Raj venait pour tuer. Il fallait lui offrir quelque chose de si extraordinaire que son univers basculerait.

Elle s'accroupit et sortit de sous sa coiffeuse un coffret à bijoux. Soigneusement, elle sélectionna les pièces qu'elle allait porter, les posa sur le lit et remit le coffret en place. Alors, seulement, elle commença à se maquiller.

D'abord, la tache ronde et rouge au milieu du front, à laquelle elle n'avait pas droit puisqu'elle n'était plus vierge depuis longtemps. Mais elle avait déjà remarqué son pouvoir érotique sur les hommes et il ne fallait négliger aucune chance. Elle passa ensuite un long moment à s'agrandir les yeux au khôl, à renforcer ses sourcils de façon à accentuer son expression hautaine. Afin de leur donner encore plus de relief, elle prit un peu de poudre blanche dans une boîte carrée et s'éclaircit le teint avec. C'était un produit chinois qui servait aussi à nettoyer l'argenterie...

Enfin, elle s'attaqua à la bouche, l'agrandissant et épaississant la lèvre supérieure, de façon à en faire un superbe fruit rouge.

Elle se contempla, faisant un peu la moue, découvrant ses dents éblouissantes. Le contraste était fantastique. Consciencieuse, elle rajouta du « Twenty » vert sous les yeux, pour mieux souligner leur profondeur.

Abandonnant la coiffeuse, elle alla se juger d'un oeil critique devant la glace. Pour n'importe quel homme cela aurait été suffisant. L'huile de santal et le maquillage en faisaient déjà un mirage, une créature de rêve. Mais ce n'était pas assez pour faire changer d'avis un homme qui venait la tuer.

Avec précautions, elle ouvrit une minuscule boîte d'écaille en forme de coeur et en tira une pincée de poudre jaune. C'était de l'or, une luxueuse fantaisie qu'elle n'utilisait que rarement, pour rehausser la noirceur de ses cheveux. Cette fois, elle s'en saupoudra la poitrine, le ventre et les épaules. Grâce à l'huile, les particules adhéraient à sa peau, lui donnant un aspect extraordinaire. Elle sourit pour elle-même : la richesse et le sexe réunis. Qui pourrait y résister ?

Elle tapa la boîte vide contre sa main pour en extraire les dernières poussières. Elle avait sur elle pour 1000 roupies au moins. Une

fortune. Mais si son plan ratait, elle n'aurait plus jamais besoin de poudre d'or.

Il restait le petit tas de bijoux posé sur le lit. D'abord, elle prit l'énorme émeraude offerte par son amant et la passa à son annulaire gauche : la pierre était depuis longtemps son porte-bonheur. Ensuite, écartant les cheveux, elle mit les boucles d'oreilles assorties, faites de trois émeraudes entourées de brillants. À demi cachées par les cheveux, elles semblaient encore plus belles. Enfin, Swanee enfila la première « pièce » de son costume : une mince chaîne d'or, très basse sur les hanches, se divisant en deux branches qui descendaient encadrer le sexe et se rejoignaient ensuite sur ses reins.

Les mains aux hanches, Swanee s'admira. Une subite chaleur monta de son ventre. Comme elle aurait voulu rester ainsi et attendre Malko !

Mais il fallait continuer la parure. Si elle voulait sauver sa vie.

Avec soin, elle enfila les autres bagues : un rubis, deux petits brillants, de grosses pierres de lune, puis un fin cobra qui s'enroulait sur presque toute la longueur de son médius, dardant sa langue vers la paume. Ses longues mains brunes aux ongles durs et longs disparaissaient maintenant sous les bijoux. Puis, elle fit glisser un gros jonc d'or circulaire jusqu'au milieu de sa cuisse gauche, ce qui en soulignait le fuselé. Deux gros bracelets du même métal alourdirent son bras droit, faisant pendant à une gourmette rehaussée de pierres à son poignet gauche.

Rapidement, elle effectua une petite retouche sur ses lèvres, les élargissant encore. Bien qu'elle soit nue, la chaleur humide de Colombo la pénétrait et la sueur coulait de ses aisselles. Aussi mit-elle en marche le grand ventilateur du plafond à la vitesse maximum. Elle resta quelques secondes immobile, le visage levé vers les pales avant de reprendre ses préparatifs.

La pièce suivante était une sorte de collier d'or et de pierres semi-précieuses, se terminant en pendentif avec une énorme topaze brûlée. Il enserrait le cou très haut, l'allongeant encore et descendait jusqu'aux épaules. Swanee frissonna une seconde sous le froid du métal qui griffait sa peau huilée. La topaze se mariait merveilleusement avec la couleur de sa peau. Elle hésita : elle avait sorti un petit cache-sexe rectangulaire, fait de brocard d'or, que l'on pouvait attacher sur les hanches grâce à une chaîne du même métal. Finalement, elle ne la mit pas. La toison lisse de son pubis était beaucoup plus en valeur, encadrée par les deux fines chaînettes, que l'on n'avait même pas besoin de retirer pour faire l'amour.

Il fallait que Raj ne voie en face de lui qu'une créature irréelle, la femme aux bijoux, un objet dont il puisse se servir sans rien ôter.

Le plus important restait encore à faire.

Swanee boucla d'abord autour de sa taille fine une grosse ceinture

d'or, large de deux pouces environ, qui lui cachait le nombril. Le bijou était entièrement sculpté des scènes du Ramawana, d'un érotisme déchaîné et ésotérique. Sur la boucle, un couple s'accouplait de profil, sous le regard amusé et indulgent d'un petit Bouddha se livrant lui-même au plaisir solitaire...

Un peu plus bas, elle ajouta une seconde ceinture, faite de trois chaînettes d'or espacées d'un demi-pouce, réunies par une boucle ronde d'où pendaient une douzaine de chaînettes d'or presque jusqu'à la toison du pubis.

Il restait encore deux bijoux. Une chaîne faite de gros maillons ovales de la grosseur d'un ongle, Swanee l'attacha encore plus bas sur ses hanches.

La dernière ceinture, d'or elle aussi, avait des maillons en forme de petites bananes, avec un motif plus compliqué sur le ventre.

Swanee boucla le motif central et se redressa. Elle n'avait jamais porté autant de bijoux en même temps. Une nouvelle fois, elle s'examina devant la glace. L'effet était saisissant. On n'avait pas l'impression qu'elle était intégralement nue. Les trois ceintures formaient une lourde masse d'or cachant une importante partie de son ventre, le fouillis de chaînes et de joncs faisait ressembler Swanee à une idole couverte d'offrandes. Lorsqu'elle bougeait, l'or flottait contre sa peau, en un glissement soyeux et métallique, un peu comme les écailles d'un serpent. Le métal s'était réchauffé à son contact et l'enveloppait d'un cocon protecteur. Les pointes de ses seins peintes en rouge semblaient deux autres bijoux. Elle était plus que belle, fantastiquement désirable, irréelle.

Elle alla à la fenêtre pour observer la rue. Un manchot en haillons accroupi à même le trottoir, tendait la main sans conviction à de plus pauvres que lui. Swanee imagina ce que déclencherait son apparition dans York Street...

Les centaines de miséreux de Colombo s'étriperait pour son or plutôt que pour son corps parfait. Le guetteur de Raj lui rappela le danger : elle n'avait pas beaucoup de temps.

Elle regarda le vieux téléphone posé près de son lit.

C'était tentant de demander du secours.

Mais tellement plus amusant de battre Raj Buthpitya à son propre jeu. Quelle expérience extraordinaire... Depuis que Pitti-Pitti lui avait transmis l'avertissement de l'astrologue Sigiriya. Avertissement pas entièrement gratuit. L'amant de Swanee était riche et puissant.

Swanee ajouta un ultime bracelet à sa cheville, allongea son sourcil gauche de quelques millimètres et sortit de la chambre.

Il restait à compléter sa parure.

Malko contemplait à travers les baies du bar de l'hôtel Taprobane le port de Colombo. Du quatrième étage, on apercevait tous les navires à quai.

Maussade.

Depuis le matin, rien ne marchait comme prévu. Swanee lui avait téléphoné qu'elle ne pourrait le voir qu'à six heures, justement au Taprobane. Sans donner d'explications. Malko en avait ressenti, en sus de sa déception professionnelle, une pointe de jalousie. Comme s'il avait des droits sur elle.

Il était à sa troisième Heineken tiède. Heureusement que le bar était climatisé. Dans un coin, les serveurs tamils bavardaient à haute voix.

Sans Swanee, Malko était au point mort. Impossible de retrouver Diana dans le dédale des ruelles du Pettah. Il en allait de même pour l'homme qui l'hébergeait, Raj. Évidemment, il restait le sous-directeur de l'Aeroflot. Toute la matinée, Malko s'était creusé la tête pour trouver un moyen de savoir où se trouvait la fameuse relique.

En vain.

Il était passé plusieurs fois devant la Bank of Ceylan et les bureaux de l'Aeroflot. Il était même entré dans ceux de la Panam pour pouvoir les observer plus facilement. Mais tout cela n'allait pas loin. Privé de son informatrice, il était comme un poisson hors de l'eau.

Pour comble de malheur, plusieurs bâtiments de la flotte de guerre soviétique étaient arrivés en vue de Colombo. Certains avaient mouillé au large d'Hikkaduva, affolant les pêcheurs qui s'étaient rués à Colombo demander si la guerre était déclarée. Toute l'Ambassade US, jusqu'au dernier huissier était sur pied de guerre, afin de réunir le maximum d'informations sur les Russes. L'affaire de Malko en était passée au second plan... Provisoirement.

Il suivit des yeux un navire qui entrait au port, battant pavillon soviétique, tiré par deux remorqueurs. Ce ne paraissait pas être un navire de guerre. Soudain, Malko l'examina plus attentivement. Quelque chose le choquait : ce bateau semblait près de couler, la ligne de flottaison était largement sous l'eau...

Malko en oublia ses déceptions et commanda une nouvelle Heineken. Une idée venait de germer dans son cerveau. Peut-être le fil d'Ariane qui le mènerait hors du labyrinthe des bonzes, de la Dent de Bouddha, des barbouzes soviétiques et de Diana...

Il y eut des pas sur le sable du petit jardin. Le coeur de Swanee

battit plus vite. Elle avait donné congé à tous les tamils. Ce ne pouvait être que Raj.

Si elle s'était trompée sur lui, elle serait morte dans moins d'une minute.

Assise sur ses talons sur le lit, le buste très droit, la tête tournée vers la porte, elle attendait. L'huile qui imprégnait son corps avait empli la pièce de l'odeur du santal. Jamais elle n'avait été aussi belle.

Il y eut des craquements dans la véranda et la porte s'ouvrit sur Raj Buthpitya.

Pour tuer, il s'était mis sur son trente et un : une veste empesée, un pantalon blanc presque propre, et des mocassins noirs sans chaussettes. Swanee remarqua que ses chevilles étaient noires de crasse...

Ses yeux étaient dissimulés derrière de grosses lunettes noires carrées.

Dans la main droite, il tenait un paquet enveloppé d'un vieux journal. En voyant Swanee, il laissa tomber le journal : c'était un fusil de chasse, à la crosse et aux canons sciés.

Swanee faillit craquer. C'était une arme terrifiante, capable, à bout portant, de lui arracher le visage...

Lorsqu'elle parla, sa voix lui sembla lointaine, dédoublée comme si elle était déjà morte.

— Bonjour, Raj.

Le tueur avança et s'arrêta à trois mètres d'elle. Avec ses hauts cheveux un peu crépus, sa moustache et son bouc, il ressemblait à Méphistophélès. À cause des lunettes, elle ne pouvait voir l'expression de ses yeux. Mais elle *sentait* son trouble et sa surprise.

Il s'attendait à surprendre une femme terrorisée, suppliante et il avait en face de lui une apparition onirique, ce corps superbe et couvert d'or.

Les narines de Raj Buthpitya palpitérent imperceptiblement et il passa sa langue sur ses lèvres. Mais le double canon du fusil se releva à l'horizontale.

— Tu crois que cela arrêtera les balles, tout ça ? demanda-t-il.

Raj était troublé. Il devinait un piège. Il s'était juré de tirer tout de suite et de s'enfuir, mais la curiosité prenait le dessus. Le désir aussi. Swanee était encore plus belle que Diana.

La jeune femme sourit :

— Je voulais te faire honneur.

Elle savait ce qu'elle disait. Une grimace de mépris tordit la bouche de Raj.

— Tu n'es qu'une putain. Tu crois peut-être m'attendrir ?

Swanee se dressa d'un lent mouvement gracieux et fit face à Raj.

— Eh bien, tue-moi. Puisque tu es venu pour cela.

Cette fois, elle sentit le regard de l'homme descendre jusqu'à son ventre et se fixer sur les minces chaînettes qui disparaissaient dans la toison du pubis. Swanee se cambra imperceptiblement, faisant frissonner l'or de son corps. La main gauche sur la hanche, la droite tenant la gorge du cobra d'or qui entourait sa taille, avec les autres chaînes plus bas que son nombril, c'est elle qui défiait Raj.

Leur affrontement muet ne dura que quelques secondes. L'homme n'avait plus un regard pour les autres bijoux. Il fixait le sexe entouré de chaînes.

Sûr de lui, le fusil dans le creux du bras, il s'approcha de Swanee. Il sentait l'huile de coco et la transpiration. La jeune métisse ne bougea pas. C'était un instant grisant. Même si elle devait mourir.

Raj s'arrêta quand le canon du fusil ne fut qu'à quelques centimètres du ventre de Swanee. Il aspirait son parfum. Ses yeux glissèrent sur la taille et sur le cobra.

— Alors, demanda Swanee, tu n'as pas peur de toucher une paria. Sais-tu que mon père creusait des puits dans les villages dont il n'avait même pas le droit de boire l'eau. J'ai le même sang que lui...

Les yeux impénétrables de Swanee, son ventre brodé d'or fascinaient Raj. Il sentait son propre sexe gonfler sous ses vêtements. Lentement, il abaissa le fusil. Swanee ne lui faisait pas peur. Il pouvait briser ses os frères d'une seule main. Bourré d'arak jusqu'aux yeux, il ne savait pas très bien ce qu'il faisait.

Il saisit Swanee par le bras gauche et l'attira contre lui.

Elle se laissa faire.

Brutalement, la main de Raj partit vers son sexe et s'écrasa dessus. Elle se raidit, mais ne le repoussa pas, tandis qu'il fouillait en elle. La main posée sur le cobra d'or n'avait pas bougé. Raj voulut se coller contre elle, mais fut gêné par le harnachement d'or. Il grogna de dépit.

— Même avec les putains on se déshabille, murmura Swanee pleine d'acérbe suavité.

La tête de côté, elle essayait d'échapper à l'haleine de Raj.

Celui-ci la repoussa soudain brutalement et elle retint son souffle. Elle avait peut-être été trop loin.

Mais il commença seulement à déboucler la ceinture de son pantalon, écartant la chemise. Comme il n'y arrivait pas d'une main, il jeta le fusil sur le lit. Puis il revint vers Swanee qu'il repoussa brutalement vers le mur.

Les reins appuyés à une petite table, elle bascula le bassin comme pour permettre à l'homme de la prendre. À travers les plis de la chemise déboutonnée, elle apercevait son ventre brun et poilu. Il passa une main derrière son dos pour la tenir contre lui et de l'autre se guida.

Au moment où il allait entrer en elle, Swanee colla la tête du cobra

d'or sur le ventre de l'homme. Il n'eut même pas le temps de sentir le museau froid.

Sans lâcher le serpent, Swanee relâcha la pression sur sa gorge.

Aussitôt, la gueule s'ouvrit. Les crocs se plantèrent dans le ventre de Raj, injectant le venin mortel. Swanee, dès qu'elle fut certaine qu'il avait mordu, le tira en arrière, lui serrant de nouveau la gorge pour l'empêcher de la mordre.

Raj poussa un cri étranglé et se rejeta en arrière. Il y avait deux petites taches rouges sur son ventre, au milieu d'une auréole déjà grise.

Aussi vive que le serpent, Swanee plongea sur le lit et saisit le fusil de chasse. Elle recula, se plaçant entre la porte et Raj.

Puis sans lui lâcher la gorge, elle arracha le cobra d'or de ses chaînes entourant sa taille et le brandit de la main gauche. Le serpent se débattait furieusement, fouettant l'air de sa longue queue. La peinture d'or dont il était entièrement recouvert ne semblait pas le gêner. Swanee l'avait peint de telle façon qu'il fallait vraiment s'approcher à quelques centimètres pour se rendre compte qu'il s'agissait d'un véritable reptile et non d'un bijou...

— Regarde, Raj, cria-t-elle. C'est Siva. Son venin est en train de se répandre dans tes veines. Tu vas mourir.

Frénétiquement, le Cinghalais pressa sur la minuscule blessure, se griffant la peau. Mais il ne sortit qu'une goutte de sang noir.

À cet endroit, on ne pouvait rien faire. Il était déjà trop tard pour administrer un antidote.

Raj poussa un juron étranglé. Dans un mouvement brusque, ses lunettes tombèrent et Swanee vit ses yeux affolés. Il semblait paralysé de terreur, ne cherchant même pas à s'enfuir.

Superbe et méprisante, haineuse, Swanee s'appuya à la porte. La glace lui renvoya l'image d'une statue d'or brandissant la mort dans chaque main. Elle posa le cobra sur le lit. En sifflant, il disparut dessous.

— Couche-toi pour mourir, dit-elle à Raj d'une voix glaciale.

Il la regarda, eut une espèce de sanglot et tomba à genoux.

— Sauve-moi, gémit-il, sauve-moi...

Elle s'approcha de lui, magnifique et inaccessible :

— Sois digne, fit-elle. Ne meurs pas comme un paria. Dans quelques minutes ce sera fini.

Raj tomba sur le côté en gémissant. Son visage avait pris une teinte terreuse. Il sanglotait. Lentement, le poison montait vers son cœur et ses poumons, les paralysant peu à peu.

Il griffa ses vêtements, la bouche grande ouverte pour chercher de l'air. Il ne pouvait même plus parler. Il se roulait par terre, les yeux exorbités, gémissant, pleurant. Finalement, il resta sur le ventre, sans

bouger. Swanee attendit quelques secondes, puis retourna son corps.

Raj avait la bouche ouverte, les yeux vitreux et respirait par saccades. Il agonisait.

Swanee sortit de la chambre. Il fallait au plus vite ôter la peinture dorée de Siva. Elle jeta le fusil dans un fauteuil de la véranda et se dirigea vers la cuisine.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, les yeux morts de Raj Buthpitya fixaient le plafond sans le voir. À regret, Swanee commença à retirer sa parure d'amour et de mort. Elle souhaitait ardemment l'utiliser avec un homme qu'elle n'aurait pas à tuer.

La jeune Cinghalaise s'accroupit pour rattraper Siva caché sous le lit. Il fallait le nettoyer avant de prévenir la police qu'un rôdeur s'était introduit chez elle et que Siva l'avait mordu. Grâce aux relations de son amant, on ne lui poserait pas trop de questions. Et qui se soucierait de la mort de Raj ?

Ensuite, elle n'aurait plus qu'à ôter la plupart de ses bijoux avant d'aller retrouver Malko au Taprobane.

*

* *

Malko se leva en voyant Swanee pénétrer dans le bar, drapée dans un sari et un boléro de soie noire. Elle avait gardé le papillon d'or dans ses cheveux et presque toutes ses bagues. Son maquillage aussi lui sembla inhabituel pour l'heure. De nouveau, il éprouva le petit pincement de jalousie. Voilà pourquoi elle était en retard. Décidément, il ne ferait jamais une bonne barbouze, il ne serait jamais un automate uniquement préoccupé de ses missions et de sa retraite...

— Vous aviez un rendez-vous ? demanda-t-il ironiquement après lui avoir baisé la main.

Swanee le regarda droit dans les yeux.

— Oui, chez moi. Avec un homme. Et je l'ai reçu nue.

— Je croyais...

— Il est mort.

Elle commanda un thé au garçon et annonça à Malko :

— J'ai tué Raj Buthpitya.

En cinq minutes, elle lui eut tout raconté. Il était fou de rage.

— Comment, explosa-t-il. Pendant que j'attendais ici, vous receviez ce tueur. C'est de la folie.

— Non, c'est du jeu, fit Swanee. Sa voix vibrait d'excitation. Elle se pencha à travers la table. J'aurais tellement voulu que vous soyez là, après. Je mourais d'envie de faire l'amour. De sentir le poids d'un homme m'enfoncer mes chaînes d'or dans ma chair.

Elle resta ainsi quelques secondes et Malko crut qu'elle allait l'embrasser Puis elle se recula et annonça d'une voix redevenue égale :

— J'ai autre chose à vous dire. Ivan Gontcharoff, le sous-directeur de l'Aeroflot, a demandé à son garagiste de vérifier sa voiture pour demain matin. Il part dans l'intérieur.

La jeune femme fixait les yeux dorés de Malko avec une expression indéfinissable.

— Je viendrai avec vous, dit-elle doucement. Ce sera plus sûr.

Dans le mouvement, qu'elle fit pour prendre sa tasse, son boléro remonta et Malko aperçut une chaîne d'or autour de sa taille. Swanee suivit la direction de son regard et sourit :

— Il n'y a que les pauvresses qui attachent leur sari avec une corde. L'or va avec la soie.

CHAPITRE XV

Diana Vorhund arrêta brusquement de se savonner. Il lui avait semblé entendre un grincement dans la pièce. La minuscule douche étant dans une encoignure, il fallait qu'elle en sorte pour voir quelque chose. Une image lui sauta aux yeux : le cul-de-jatte qui l'avait abordée et suivie devant la Bank of Ceylan. C'était le même grincement ferraillant... Elle écarta le rideau de toile cirée.

— Raj ?

Pas de réponse. D'ailleurs, Raj aurait fait du bruit.

Inexplicablement inquiète, Diana demeura strictement immobile plusieurs secondes, cherchant à se raisonner.

Raj avait fermé à clef, elle savait qu'un de ses hommes veillait toujours dans l'impasse. Elle pensa au jeune Cinghalais. En ce moment, il était en train de tuer Swanee, si ce n'était pas déjà fait. Elle l'avait vu partir avec son fusil. Depuis elle avait tenté de vider son cerveau, en se concentrant sur des activités mécaniques. Pour oublier son rôle horrible. Elle manipulait Raj comme Serge la manipulait. Et il était aussi impuissant qu'elle.

Elle se força à chantonner, tout en n'osant pas sortir de la douche, comme un enfant qui se cache sous ses couvertures. Que serait venu faire ce cul-de-jatte chez Raj ?

Diana recommença à se savonner. Raj n'allait pas tarder. Il fallait qu'elle soit habillée pour son retour. Sinon, il en profiterait...

Pendant près d'une minute, Diana se savonna avec rage, comme pour laver d'avance l'odeur de Raj.

Cette fois, le grincement fut beaucoup plus perceptible et plus proche. Diana eut l'impression que son coeur s'arrêtait. Elle fixa la tenture en batik comme si elle avait pu voir à travers. Rien ne bougeait. Elle chercha à dominer son angoisse en se raisonnant. Un cul-de-jatte ne grimpe pas les escaliers. Et que serait-il venu faire là ?

Elle ferma les yeux une seconde pour retrouver son calme et pensa au Walther PPS caché sous le lit. Avec plaisir, pour la première fois.

Raj n'allait pas tarder à revenir.

Le rideau de batik s'arracha d'un coup.

Diana hurla, instinctivement, de surprise et de terreur.

Le cul-de-jatte bouchait l'ouverture avec son chariot. Il tenait de la main gauche, la tenture arrachée. Diana ne se demanda pas comment il avait ouvert la porte fermée et monté l'escalier. Le mutilé la fixait de ses gros yeux globuleux, comme un lézard regarde une mouche avant de l'avalier...

Elle réalisa soudain qu'elle était nue.

Aussitôt, elle attrapa la serviette qu'elle drapa autour de ses hanches.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Elle avait parlé anglais, essayant de donner à sa voix un calme qu'elle était loin d'éprouver. Pitti-Pitti ne répondit pas. Il fixait les longues jambes fuselées découvertes par la serviette. Jamais il n'aurait pensé trouver Diana dans cette tenue.

La jeune femme voulut sortir de la douche et dans son mouvement, découvrit son ventre.

La pomme d'Adam de Pitti-Pitti monta et descendit. Il y eut un grincement léger : le chariot avançait.

— Restez où vous êtes, hurla Diana. Vous êtes fou.

Elle sentait sa raison vaciller. Que faisait là ce monstre silencieux qui la dévorait de ses yeux brûlants ? Comment était-il entré ? Où était Raj ? Elle baissa les yeux sur lui et vit les siens pleins d'un désir bestial, inhumain. Pour la première fois, elle remarqua la largeur de ses épaules et l'épaisseur de son torse découvert par le maillot de corps déchiré.

Rapidement, elle sortit de la douche et lui fit face. Il ne bougea pas, appuyé des deux mains sur le plancher, contemplant Diana comme si elle était une relique sacrée. Celle-ci chercha à endiguer la panique qui la gagnait. Il fallait qu'elle atteigne la loggia, qu'elle prenne le pistolet. C'était un fou. Elle pensa à sa première rencontre, devant la Bank of Ceylan. Il l'avait peut-être suivie depuis ce temps-là.

— Laissez-moi passer, ordonna-t-elle, d'une voix étranglée.

Elle avança d'un pas. Ses pieds touchaient presque le chariot. Elle pouvait sentir l'odeur du cul-de-jatte, faite de crasse, de sueur et d'huile de coco rance.

Pitti-Pitti ne bougea pas, ne leva pas la tête. Ses yeux étaient rivés aux longues cuisses, à l'endroit où s'arrêtait la serviette.

Diana se sentit devenir folle.

— Je le dirai à Raj, cria-t-elle. Il vous tuera !

Raj qui était si jaloux de son corps !

Pitti-Pitti découvrit des chicots noirâtres et inégaux, dans une sorte de sourire venimeux.

— Raj dead, dit-il de sa voix grave.

La phrase mit quelques secondes à parvenir au cerveau de Diana. Si Raj était mort, l'attentat contre Swanee avait échoué. Et elle n'avait plus aucune protection.

Le grincement du chariot, la fit sursauter. Pitti-Pitti avançait, tendait la main vers elle. Sa main effleura la jambe de Diana.

Avec un hurlement, la jeune femme fonça sur l'escalier menant à la loggia. Le cul-de-jatte fit pivoter son chariot et avec une rapidité

inattendue, fila derrière elle. Il la rattrapa au moment où elle grimpait les premières marches. La grande main de Pitti-Pitti la saisit au-dessus de la cheville gauche, et elle dut reposer l'autre pied par terre pour ne pas tomber.

Aussitôt, elle cria à se faire éclater les poumons :

— Help ! Help !

À la volée, elle saisit un morceau de bois et frappa le crâne du mutilé de toutes ses forces, pour tuer. De son pied libre, elle envoya de furieux coups de pied dans la poitrine et dans le visage de Pitti-Pitti. Du sang jaillit du nez de celui-ci, coulant jusqu'au menton.

Impassible, le cul-de-jatte s'essuya d'un revers de main. Sa grosse patte saisit l'autre cheville de Diana, la tirant en arrière. Elle dut redescendre pour ne pas tomber et frissonna en sentant ses cheveux frôler l'intérieur de ses cuisses. À bout de bras, il lui tenait les jambes, la clouant au sol, de part et d'autre du chariot. Diana avait l'impression d'être enchaînée à un monstre.

De nouveau, elle hurla. Mais cette fois, c'était un cri de panique pure, viscérale.

*

* *

Kavita était putain. C'était une tamil de caste inférieure qui ne pouvait subsister qu'en se prostituant pour quelques roupies aux dockers du port de Colombo. Elle habitait sur le même palier que Raj une chambre misérable et préparait du thé lorsqu'elle entendit le cri de Diana. Elle avait vu la jeune femme rentrer avec Raj. La Tamil se demandait comment une blanche jeune et belle pouvait coucher dans la tanière de Raj.

Le hurlement la glaça d'horreur. Elle savait reconnaître un cri de terreur. Abandonnant son thé, elle prêta l'oreille. Un autre cri, suivi d'un sanglot lui parvint. Kavita était une brave fille. Elle avait été elle-même tellement battue qu'elle était toujours prête à prendre la défense d'une plus misérable qu'elle.

Raflant un hachoir, elle ouvrit la porte.

Deux hommes se tenaient devant la porte de Raj, parlant à voix basse. Ils sursautèrent en voyant apparaître Kavita, le hachoir au poing. Mais lorsqu'elle avança, l'un d'eux s'interposa. C'était un grand gaillard, très noir de peau, avec de longs cheveux huileux qui lui tombaient dans le cou et une taie sur l'oeil gauche.

L'autre à côté de lui, était plus gringalet. Mais son pagne faisait une bosse suspecte à sa taille : il avait sûrement un poignard. Son visage grêlé de petite vérole avait des traits aigus et il se curait les ongles avec une écharde de bois.

— Qu'est-ce que tu veux ? fit le grand gaillard en tamil.

Kavita savait reconnaître des voyous. Mais les cris étouffés qui traversaient la porte lui donnèrent du courage...

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? demanda-t-elle.

Le grand gaillard secoua la tête et cracha par terre, sur un cafard qu'il rata. Il parla sans regarder son interlocutrice :

— C'est rien. Le patron s'explique avec la blanche. Elle l'a trompé. Ensuite, ils vont se remettre à baiser.

Il fit un clin d'oeil horriblement canaille à Kavita. Le hachoir retomba. Une scène de ménage, c'était une chose connue, rassurante.

Elle hésitait, balançant le hachoir. Le grand gaillard renchérit.

— Dans cinq minutes, ils vont baiser comme des fous...

De l'autre côté de la porte, il y eut un cri différent des autres.

— Tiens, ça commence !

Le hachoir inutile à bout de bras, la Tamil rentra chez elle.

*

* *

Pitti-Pitti affermit sa prise. Son chariot était maintenant coincé dans un trou du plancher pourri et lui fournissait un point d'appui solide. Et Diana n'en avait plus. Ses deux pieds à la hauteur du chariot elle s'accrochait des deux mains à la tignasse de l'infirme, penchée en avant, déjà essoufflée. Dans la lutte, la serviette était tombée et elle était entièrement nue. Par moments, ses seins frôlaient les cheveux gras du cul-de-jatte et elle hurlait de dégoût.

Les mains de Pitti-Pitti la tiraient inexorablement vers le bas, vers l'abjection. Les jambes de part et d'autre du chariot, elle se sentait ouverte, vulnérable.

Dans un accès de désespoir, elle serra le cou du cul-de-jatte de toutes ses forces, enfonçant ses ongles au-dessus des clavicules. Si elle ne parvenait pas à l'étrangler, elle lui arracherait les yeux. Une haine aveugle la possédait. Mais dans le mouvement qu'elle fit, elle dut se pencher et le haut de ses cuisses vint à la hauteur du visage de Pitti-Pitti.

L'odeur de Diana grisa l'infirme. Il leva les yeux. L'entrejambe de la jeune femme était à quelques centimètres de sa bouche. Comme un animal, il envoya la tête et mordit dans quelque chose de doux et de brûlant.

La haine bouillonnait dans la tête de Pitti-Pitti, chaude et venimeuse.

Quand il s'était introduit chez Diana, c'était pour la tuer, pour qu'elle ne puisse plus comploter de tuer Swanee. Il s'était réjoui à l'avance de sa peur, de sa panique. Depuis qu'il avait glissé sous le tramway qui lui avait coupé les jambes, Pitti-Pitti nourrissait sa haine

avec amour. Ce jour-là, comme ce n'était qu'un manoeuvre tamil, on l'avait opéré après le bobo bénin d'une riche anglaise et il avait perdu ses jambes. Il n'y avait ni assurance, ni sécurité sociale pour un tamil à Ceylan. Sans sa farouche envie de vivre, il serait mort de faim.

Maintenant, il se vengeait.

Il commença à baisser la tête, très lentement. Diana était obligée de suivre le mouvement, sous peine de voir sa chair la plus fragile se déchirer.

Elle ne criait plus. De toutes ses forces, elle serrait le cou du cul-de-jatte, en grognant comme une bête. Mais l'infirmier avait des muscles prodigieux. À force de se haler sur son chariot, ses bras et ses avant-bras s'étaient développés d'une façon étonnante. Les deux pieds de Diana étaient cloués au sol, comme par des tenailles.

La bête s'était réveillée chez Pitti-Pitti et il crevait d'envie d'avoir cette femme. Il se sentait puissant et cruel. L'odeur de la femme qu'il mordait à pleine bouche le grisait comme de l'arak.

Sa main gauche lâcha soudain la cheville de Diana et réassura sa prise, vingt centimètres plus haut. Elle n'eut pas le temps de se dégager.

La main droite du cul-de-jatte effectua la même translation. Maintenant, il était pressé. De nouveau, il gagna quelques centimètres, crochait toujours plus haut sur les jambes de Diana. Il la tenait ainsi sous les genoux. Ses doigts avaient laissé des marques bleues, sur ses jambes.

Lentement, inexorablement, il commença à baisser la tête, entraînant le ventre de la sud-africaine. En même temps, il lui faisait plier les genoux, tous ses muscles bandés.

Ils restèrent en équilibre quelques secondes puis, avec un cri étranglé, Diana urina sur lui.

C'est l'ultime défense qu'elle avait trouvée.

Pitti-Pitti sentit le liquide chaud et nauséabond couler sur ses narines, dans sa bouche, sur son cou. Mais ses forces furent décuplées par le dégoût et la rage. Diana tomba sur le chariot, les jambes ouvertes, à cheval sur les moignons du cul-de-jatte.

Celui-ci avait du mal à respirer, en dépit de sa résistance. Il ne sentait même pas les ongles enfoncés dans sa chair, mais les doigts de Diana l'étrouffaient peu à peu.

Le spectacle des seins parfaits, dansant devant ses yeux le galvanisa. Il n'eut qu'à avancer la bouche pour mordre. Et cette fois, il serra.

Diana poussa un cri sauvage, se débattit, se tortilla. Ses doigts crochèrent plus fort dans les muscles du cou de Pitti-Pitti, mais il se raidissait et elle était impuissante.

Elle abandonna sa prise, chercha les yeux pour les crever.

Pitti-Pitti les ferma, plissant les paupières au maximum. Il respirait lourdement, secouant la tête comme pour écarter les mouches. À son tour, il hurla de douleur. L'ongle de Diana venait de transpercer sa paupière. En même temps, il sentait son sexe frotter contre ses guenilles. Il n'en pouvait plus de désir.

Sa main gauche, lâchant la jambe de Diana, la prit à la gorge. De l'autre il lui enserra la taille, la collant contre lui.

Tout de suite, il serra la gorge. En quelques secondes, la jeune femme fut à la limite de la syncope. La bouche ouverte, elle cherchait de l'air. Ses mains cherchèrent les yeux de Pitti-Pitti avec moins de hargne.

D'un coup, elle devint toute molle, ne résista plus. Ses mains glissèrent sur les épaules du cul-de-jatte.

Ce dernier libéra rapidement son sexe hors des guenilles.

La main droite de Pitti-Pitti, crispée sur la hanche de Diana, fit avancer la jeune femme, en la soulevant. À peine la sentit-il au-dessus de lui, qu'il l'empala brutalement.

Elle hurla, mais c'était trop tard. Secouée de sanglots, impuissante, elle subit, ne sentant même plus l'odeur répugnante. Il n'y avait plus que ce qui la brûlait.

Pitti-Pitti ferma les yeux. Il aurait voulu que cet instant dure un siècle. Lâchant la gorge de Diana, il lui entoura les hanches de ses deux mains, l'enfonçant encore plus sur lui. Un plaisir fulgurant et brutal, le fit tressauter, grogner.

Diana reprit conscience à la même seconde. Une brûlure atroce effaça brutalement le plaisir de Pitti-Pitti. Les ongles de Diana lui transperçaient les paupières.

Son sursaut fut si brusque qu'il fit basculer le petit chariot. Ils tombèrent tous les deux et il lâcha la jeune femme.

Aussitôt, Diana bondit sur ses pieds. Pitti-Pitti voulut la rattraper mais le sang coulait dans ses yeux et il n'y voyait plus rien. Diana avait déjà traversé la chambre et luttait avec la serrure de la porte.

Sa panique était telle qu'elle ne pensait même plus au Walther caché dans la loggia. Elle tremblait de dégoût.

Elle parvint enfin à ouvrir la porte et poussa un grognement terrifié : les deux Tamils lui barraient le chemin. Le plus grand la repoussa d'une bourrade à l'intérieur.

Derrière la jeune sud-africaine, Pitti-Pitti rampait comme un ver coupé, misérable épave haineuse.

CHAPITRE XVI

Le Vénérable Rohanna Zahir essayait de méditer, assis sur une sorte de trône, formé de plusieurs coussins de velours rouge supportés par une armature de bois. Mais sa nervosité était la plus forte et il ne cessait de sursauter au moindre bruit extérieur.

Il était seul dans une pièce immense au plafond très haut, peint en bleu turquoise. Le plancher, soigneusement ciré, n'avait pas un gramme de poussière. On se déchaussait pour marcher sur les lattes découpées en forme de feuille de lotus. Des banderoles de fleurs de frangipaniers roses et blanches étaient accrochées un peu partout. Leur odeur douceâtre finissait par être écoeurante.

Contrairement au reste de la bonzerie le bureau du « Vénérable » était climatisé. Grâce à un appareil américain importé en fraude de l'Inde valant une petite fortune. Comme la Cadillac Eldorado garée dans le garage de Queen's Hotel. Le Vénérable Zahir se l'était fait offrir par un haut fonctionnaire de Colombo, chargé de la revente des véhicules étrangers. Un des plus beaux rackets de l'administration cinghalaise. Les étrangers et les diplomates avaient bien le droit d'importer des voitures en payant des taxes fantastiques qui mettaient la moindre deux chevaux au poids de l'or. Mais, ils n'avaient pas le droit de les emporter en partant. Le Gouvernement les rachetait à un prix fixé officiellement : à peu près le dixième de leur valeur réelle.

Le « Vénérable » avait ainsi hérité de l'ancienne Cadillac d'un Ambassadeur, encore en parfait état, dont il tirait un prestige considérable, ayant compris depuis longtemps que la pauvreté apparente n'est pas un attrait pour le peuple. Les misérables coolies des plantations de thé adoraient ce qu'ils ne pourraient jamais avoir : la richesse et la puissance, alliées dans le Saint Nom de Bouddha...

Avec son long nez et son teint très foncé, Rohanna Zahir aurait pu être pris pour un tamil. Il appartenait pourtant à une caste brahmane élevée et nourrissait un mépris agressif à l'égard des tamils du nord de l'île, les plaçant bien après les vaches et les singes dans les hiérarchies des êtres vivants.

Pour l'instant, il aurait voulu être plus vieux de quelques heures. Il allait enfin réaliser le but qu'il poursuivait depuis près de vingt ans : devenir une personnalité politique et religieuse de premier plan... La visite qu'il attendait était déterminante.

Agacé, il se leva, alla à la fenêtre et se plongea dans la contemplation du Lac de Kandy et des montagnes verdoyantes de jungle, encore inviolées, les Knukkles.

Un sourire lointain flotta un instant sur les lèvres du Vénérable. Il

rêvait d'un Ceylan entièrement aux mains des bouddhistes, d'un gouvernement à ses ordres. Pour y parvenir, il était prêt à s'allier au diable. Même si le diable se nommait Ivan Gontcharoff, officier traitant du GRU, communiste et athée.

Mais en possession d'une relique sans prix pour le monde bouddhiste. Une Dent de Bouddha. Que lui, Vénérable Rohanna Zahir, allait offrir à l'adoration des foules.

Pour abriter la Dent, il construirait un temple qui dépasserait en magnificence le Temple Octogonal, voisin de la Bonzerie.

Une sonnerie le fit sursauter. C'était la petite sonnette d'argent accrochée près de la porte et reliée à l'extérieur par un câble de velours.

Son visiteur était arrivé. En dépit de son excitation, le « Vénérable » se composa un visage sévère. La mort de Ramasuighe était une excellente monnaie d'échange même s'il se moquait complètement de ce bikku demeuré qui avait raté sa mission.

*
* *

Malko reposa ses jumelles sur sa poitrine.

— Il est entré.

La Mercédès de Swanee était arrêtée dans un chemin en cul-de-sac, surplombant le lac de Kandy. L'endroit était absolument désert et de l'autre côté du lac, on apercevait les bâtiments grisâtres de la bonzerie du Vénérable Rohanna Zahir. Une voiture était stoppée devant la porte de bois et son occupant venait de pénétrer dans l'enceinte interdite au public. Ivan Gontcharoff, officiellement sous-directeur de l'Aeroflot à Colombo, un gros paquet sous le bras.

Swanee regarda Malko. Sa voix avait une intonation respectueuse qu'il ne lui connaissait pas quand elle parla.

— Il est venu lui apporter la Dent.

Ils étaient à Kandy depuis l'aube. En arrivant, ils s'étaient rendus au Temple Octogonal et il avait contemplé l'autre Dent. Ou plutôt ce qu'on en montrait : une petite Dagoba d'or massif protégée par une espèce de tabernacle fermé à clef en pierre blanche ajourée. Les découpures avaient la forme d'une feuille de lotus. Les visiteurs défilaient tournant autour de la relique, à distance respectueuse. Le tout se trouvait au sommet d'une tour octogonale blanche, d'une laideur abominable.

Une fois par an, pour la fête bouddhiste de la Pezahera on sortait la Dent au milieu d'un grand déploiement d'éléphants harnachés. Le reste du temps, Kandy était une petite ville calme et vieillotte, ensevelie dans les plantations de thé, au climat beaucoup plus frais que Colombo.

— Il faut tenter quelque chose, dit Malko.

Mais quoi ? À Kandy il se trouvait à des années lumière des ordinateurs de la CIA et de ses satellites espions. Il fallait improviser, comme les Russes. Les déconnecter de leurs nouveaux alliés.

Pour cela, il n'y avait pas trente-six moyens...

— Il faut récupérer cette relique, annonça Malko. Nous en ferons un meilleur usage...

Swanee fixa ses yeux d'or pour voir s'il plaisantait.

— C'est impossible, balbutia-t-elle. Ils vous tueront. C'est comme si on prenait le Saint-Suaire, à Rome.

Malko avait déjà arrêté sa décision. Il brossa un peu de poussière sur son alpaga noir et sourit à Swanee.

— Vous voulez m'aider ?

La Cinghalaise hésita :

— Je veux bien. Mais j'espère que cela ne nous portera pas malheur...

Toujours la superstition.

Ivan Gontcharoff déroula soigneusement la pièce de soie blanche qui entourait la Dagoba contenant la relique. La pièce d'or massif en forme de cloche était grosse comme les deux poings. C'était la réplique en plus petit de celle du Temple Octogonal.

Le Russe la tendit au Vénérable Rohanna Zahir qui la prit respectueusement et la posa sur un petit coussin de velours rouge. Les deux hommes demeurèrent silencieux. Puis Ivan Gontcharoff tira de la boîte un rouleau de documents, en chinois et en russe, et les posa sur la table à côté de la relique.

— Voici les documents qui établissent l'authenticité de cette pièce, expliqua le Russe. Lorsque le Dalai-Lama et quelques-uns de ses fidèles ont dû quitter le Tibet, ils ont emporté cette Dent qui se trouvait depuis des siècles dans un monastère.

Le « Vénérable » écoutait d'une oreille distraite. Il avait hâte de se retrouver seul devant l'extraordinaire relique. C'était la plus belle minute de sa vie. Grâce à la Dagoba d'or il était l'égal des plus grands chefs religieux de l'île.

La peau diaphane de son visage s'était comme illuminée intérieurement. Soudain il eut un horrible soupçon.

— Qui me dit que la Dent du Très Sage se trouve à l'intérieur de cette Dagoba ? fit-il, plein de méfiance.

Ivan Gontcharoff sourit sans se vexer. Entre honnêtes gens, on se comprenait toujours. Il désigna une mince ligne qui faisait le tour de la Dagoba, à mi-hauteur.

— Les deux parties se dévissent, expliqua-t-il. La relique se trouve dans une cavité, au centre. Vous pouvez la voir et la toucher.

Instantanément, le Vénérable se détendit. Ivan Gontcharoff en

profita.

— Je suis chargé de vous transmettre les remerciements de mon *Direktorat* pour l'aide que vous nous apportez.

« Nos opérations se poursuivent et j'espère que notre collaboration sera tout aussi fructueuse à l'avenir.

En termes clairs, cela signifiait : « maintenant que vous avez la Dent de Bouddha, ne nous laissez pas tomber ».

Le Vénérable Zahir répondit de mauvaise grâce :

— Nous continuerons dans la mesure du possible.

Il ne quittait pas la petite Dagoba des yeux. Enfin, il avait gagné. Qu'importait le prix payé ? Ivan Gontcharoff avait hâte de regagner Colombo. Pour savoir si Swanee était enfin éliminée. Et s'occuper de Diana.

L'atmosphère de cette bonzerie lui était pénible. Profondément athée, il souffrait d'être obligé de s'allier avec des gens comme le Vénérable Zahir, si éloigné du Socialisme. Un jour, il faudrait l'éliminer aussi. Il s'inclina profondément devant le Vénérable, et se tourna vers la porte massive en bois de rose.

Le Vénérable Zahir le regarda partir sans bouger, plongé dans une méditation ravie.

Dans la cour sablée, Ivan Gontcharoff aspira avec volupté l'air frais. C'était délicieux après la moiteur de Colombo.

Un petit Bikku, vieux et parcheminé, lui ouvrit la porte en poussant trois verrous aussi gros que lui. Presque aveugle, ses fonctions de portier le distraient. Il referma soigneusement sur le Russe et reprit sa méditation fortement teintée de sieste. La bonzerie était sévèrement gardée. Le Vénérable Rohanna Zahir ne recevait qu'au compte-gouttes.

À peine s'était-il rassis sur son pliant de toile qu'on frappa à la porte.

La voiture de Ivan Gontcharoff venait de tourner, regagnant Kandy. Malko et Swanee se précipitèrent. La porte de la bonzerie était déjà refermée.

Malko frappa le battant de sa chevalière.

La porte s'entrouvrit précautionneusement et la tête ratatinée du bikku apparut. Déjà rendormi, il crut qu'il s'agissait du visiteur précédent ayant oublié quelque chose et ouvrit tout grand le battant.

Quand il s'aperçut de son erreur, Malko était déjà entré. Le bikku voulut le repousser, mais Swanee arrivant derrière lui l'immobilisa. Malko referma derrière eux. La jeune femme interrogea en ceylanais le vieillard :

— Où est le Vénérable ?

— Au premier, chevrota-t-il... Mais qui êtes-vous ? Je dois vous annoncer... Vous n'avez pas le droit.

Swanee lâcha le bikku qui se mit tout à coup à glapir. Toute la

bonzerie allait être sur le pied de guerre.

Malko était dans l'escalier. Malgré elle, Swanee nota l'élégance de la silhouette. Avec son costume ajusté, on n'aurait jamais dit qu'il avait une arme sur lui.

Ils grimpèrent l'escalier de pierre quatre à quatre, sans rencontrer un seul bonze.

Deux couloirs à angle droit s'ouvraient sur le palier du premier. Juste à droite de l'escalier, il y avait une porte de bois sombre particulièrement imposante. La pièce qu'elle desservait devait donner sur le lac. Alors que Malko et Swanee hésitaient, la porte s'ouvrit sur un bonze en robe jaune. Une fraction de seconde, il demeura interdit en voyant Malko et Swanee.

— C'est lui, c'est le « Vénérable » Zahir, souffla Swanee.

Ce dernier battait déjà en retraite dans la pièce.

Mais il n'eut pas le temps de refermer la porte. Malko pénétra sur ses talons.

Le « Vénérable » fit face, la main sur le cordon de la sonnette, foudroyant Malko et Swanee de ses yeux noirs enfoncés.

— Qui êtes-vous, cria-t-il d'une voix aiguë. Qui vous a permis de pénétrer ici ?

Malko s'inclina respectueusement et dit en anglais :

— Je suis le Prince Malko. Je suppose que vous êtes le Vénérable Rohanna Zahir ?

Le Vénérable un peu rassuré par la voix respectueuse de Malko et son apparence de gentleman, baissa la voix d'un ton. Mais il apostropha violemment Swanee en cinghalais :

— Ne sais-tu pas que l'entrée de ce temple est interdite aux étrangers, aux non-croyants. Pourquoi as-tu conduit cet homme ici ? Que veut-il ?

Malko, par-dessus l'épaule du Vénérable Zahir, regardait la grande table et le coussin sur lequel était posée la petite Dagoba d'or...

Tranquillement, il contourna le bonze et marcha vers elle. Le temps que le Vénérable Zahir réalise, il l'avait à portée de la main.

— Bel objet, remarqua-t-il. Qu'est-ce que c'est ?

Le Vénérable fonçait déjà sur lui, dans un grand envol de robe safran. Ses mains maigres s'accrochèrent à Malko. Il avait les yeux exorbités, au bord de l'hystérie.

— N'y touchez pas ! glapit-il, ne touchez pas à cette sainte relique.

Malko le repoussa doucement mais fermement, sans s'éloigner de la Dagoba. Intérieurement il exultait. L'objet posé sur la table ne pouvait être que la Dent. Pour que le Vénérable soit ainsi au bord de l'hystérie.

Soudain, Swanee poussa un cri derrière lui et il se retourna.

Trois bikkus massifs comme des lutteurs japonais, nu-pieds, le crâne rasé, venaient d'entrer. Deux d'entre eux avaient au poing des

poignards.

Zahir cria une phrase en cinghalais et se tourna vers Malko.

— Ne résistez pas. Sinon, j'ai donné l'ordre qu'on vous tue.

Paisiblement, Malko ôta ses lunettes et fixa le Vénérable Zahir. Celui-ci se dit que les yeux de l'étranger avaient la même couleur que la Dagoba d'or massif. Malko plongea la main sous sa veste noire d'un geste élégant et discret. Comme pour prendre un briquet. Le Vénérable n'eut pas le temps de voir le long et plat pistolet noir que déjà l'extrémité du canon était appuyé sur sa tempe droite. Malko recula légèrement pour avoir le bras tendu. On aurait dit un ballet tant ses mouvements étaient posés, harmonieux.

— Dites à vos hommes de ne plus avancer, ordonna-t-il d'un ton froid.

Une incrédulité prodigieuse passa dans les yeux du Vénérable, puis le bonze sembla se momifier. Pendant plusieurs secondes, pas un son ne sortit de sa bouche. Les moines avançaient toujours, l'un d'eux n'était plus qu'à quelques mètres de Swanee. Malko accentua un tout petit peu sa pression et son doigt enfonça d'un millimètre la détente.

— Attention, dit-il aimablement, je vais vous faire sauter la tête.

Le Vénérable Rohanna Zahir avait des défauts, mais aussi de l'intuition. Un commandement étranglé arrêta les trois bikkus.

Le silence sembla ensuite s'éterniser. Puis le Vénérable retrouva la parole.

— Vous êtes un criminel, dit-il d'une voix étranglée.

Mais il ne bougea pas d'un millimètre. Swanee contemplait le spectacle terrifiée. La jeune tamil n'aurait jamais cru cela possible.

Le tout-puissant Vénérable Rohanna Zahir, tenu en respect au bout du canon d'un pistolet. Décomposé et tremblant.

— Non, je suis un gentleman, fit froidement Malko. Sinon, je vous aurais fait sauter la tête. Vous êtes responsable de la mort d'un homme et un de vos bikkus a essayé de me tuer.

— Malko !

Le cri de Swanee lui fit tourner les yeux vers la porte. Un torrent de bonzes en robe safran envahissait la pièce par la porte ouverte. Au moins une cinquantaine. Silencieux et sévères, ils se rassemblèrent en une muraille infranchissable et impressionnante.

Tous fixaient le sacrilège, visiblement décidés à mettre Malko en pièces à la première occasion... Le coeur de ce dernier accéléra ses battements. À la moindre fausse manoeuvre, lui et Swanee étaient lynchés...

Le Vénérable Zahir annonça triomphalement :

— Vous ne sortirez pas vivants d'ici.

Malko sourit froidement. Le pistolet s'appuya un peu plus sur la tempe parcheminée :

— Dans ce cas, vous allez être le premier à mourir.

Certains bikkus devaient parler anglais car une houle agita les premiers rangs. Malko se demanda s'ils n'allaient pas foncer, sans souci de leur chef. Après tout, étant donné sa sainteté, il se réincarnerait dans un animal noble. S'il laissait la situation pourrir, ils étaient perdus.

— Swanee, demanda-t-il calmement, prenez la Dagoba.

La jeune tamil obéit immédiatement. Tenant le coussin, elle vint se placer à côté de Malko.

Ce fut si vite fait que personne ne réagit. Puis le Vénérable poussa un gémissement étranglé et devint de la couleur de sa robe. Malko crut qu'il allait s'évanouir. Une fraction de seconde, le canon du pistolet quitta la tempe pour se reposer sur la nuque. Pas assez longtemps pour que les bikkus puissent tenter quoi que ce soit.

Le Vénérable Zahir n'avait même pas bougé le petit doigt. Abasourdi, détruit.

— Dites à vos hommes de quitter la pièce et d'évacuer le couloir, demanda, ordonna plutôt, Malko, toujours très calme. Ensuite, nous allons sortir d'ici tous les trois. Si tout se passe bien, je ne vous ferai aucun mal.

Le Vénérable ne répondit pas. C'était l'épreuve de force. Sentait-il que Malko n'était pas homme à tuer de sang-froid ?

Tout à coup, ce dernier écarta de quelques centimètres le canon de l'arme et pressa la détente. Le Vénérable sembla sauter au plafond. La flamme de départ lui avait léché l'oreille. La balle s'enfonça dans le mur, au-dessus de la masse des bikkus. Ceux-ci refluèrent d'abord en désordre puis s'ébranlèrent vers Malko. Celui-ci cria :

— Attention !

Le pistolet avait repris sa place. Totalement assourdi, le Vénérable Zahir titubait sur place. Malko cria dans son oreille droite :

— Je ne bluffe pas. Mon pistolet est réel, il est chargé et les balles qu'il contient tuent. Je vous donne dix secondes pour faire évacuer la salle.

Malko commença à compter à haute voix, lentement.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six sept...

À sept, le Vénérable Zahir sembla se dégonfler. D'une voix à peine audible, il lança un ordre aux bikkus. D'abord, les moines ne bougèrent pas. Leur chef répéta son ordre avec plus de force et les premiers bikkus franchirent à reculons la porte...

— En avant, dit Malko.

Du canon du pistolet, il poussa la nuque du Vénérable qui s'ébranla docilement.

À trois mètres devant lui, les trois premiers bonzes de choc reculaient, sans le quitter des yeux. Swanee fermait l'étrange cortège,

portant la Dagoba. Pourvu que le coup de feu n'ait alerté personne, pensa Malko. Si la police de Kandy l'attendait en bas, il était bon pour quelques années dans une prison ceylanaise. Perspective peu réjouissante.

Il atteignit la porte, au moment où les derniers bikkus s'égaillaient silencieusement dans les deux couloirs. L'accès de l'escalier était libre. Le Vénérable continuait d'avancer comme un automate, les mains le long du corps. Malko poussa son otage en avant, tendu comme une corde à violon.

— Vite.

Il descendit l'escalier presque en courant, suivi de Swanee, collée à lui. Le Vénérable avait retrouvé les jambes de ses vingt ans... Le bikku-portier était derrière la porte, stupéfait et muet de peur. Il ne bougea pas quand Malko, Swanee et leur otage franchirent la porte.

Les abords de la bonzerie étaient déserts. Intérieurement, Malko remercia le ciel. Le plus dur était fait. Il se retourna vers le portail. La tête d'un bonze y apparut et disparut. Même dans leurs cauchemars les plus affreux les bikkus n'auraient pu imaginer un tel outrage.

Déjà, Malko tournait le coin du mur. La Mercédès était là, chauffée par le soleil. Swanee se glissa derrière le volant après avoir posé la précieuse Dagoba à côté d'elle. Malko et le Vénérable prirent place à l'arrière.

— Où m'emmenez-vous ?

La voix du Vénérable n'était plus qu'un filet. Malko avait toujours son pistolet extra-plat à la main.

— À la sortie de la ville, dit-il aimablement.

Il fallait au plus cinq minutes pour traverser Kandy. La Mercédès stoppa à l'unique feu rouge, en face du Queen's Hôtel. Un policier débonnaire réglait la circulation.

Le Vénérable Zahir le fixait à travers la glace de la voiture, comme s'il avait voulu l'hypnotiser. Mais le Ceylanais ne prêta aucune attention à la Mercédès.

— Je suis désolé de vous forcer à revenir à pied, s'excusa Malko, mais je ne voulais pas de complications...

Le Vénérable suffoquait de rage et d'indignation.

— Vous êtes un voleur, gronda-t-il. Un sacrilège.

Malko ne releva pas.

— En échange de quoi les Russes vous ont-ils offert cette relique ?

Le visage du Vénérable se figea comme un masque de cire. Il parut se recroqueviller. Il était absent, il n'écoutait plus. Malko sentit qu'il n'en tirerait rien, qu'il touchait à une zone interdite. Il avait la Dent, c'était le principal.

— Arrêtez, demanda-t-il à Swanee.

La Mercédès stoppa sur le côté de la route en lacet. De chaque côté,

s'étaient les plantations de thé. Malko sortit le premier et aida poliment le Vénérable à s'extirper de la voiture. Comme hypnotisé, le bonze fixait la Dagoba posée sur la banquette près de Swanee.

— Qu'allez-vous en faire ? balbutia-t-il.

— Un bon usage.

Malko était remonté à l'avant. Les yeux du Vénérable se posèrent sur lui avec une intensité extraordinaire. Il marmonna une phrase en cinghalais, au moment où la voiture démarrait.

Malko se tourna vers Swanee. La tamil était livide.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il nous a maudits.

Elle semblait bouleversée. Malko se sentait un peu mieux.

— Ne soyez pas superstitieuse, vous avez été magnifique jusqu'à maintenant.

La route descendait en serpentant à travers les collines couvertes de plantations de thé. De jeunes tamils gracieuses, debout au bord de la route, offraient des paniers pleins de noix de cachou. Malko se sentait vidé. Il était heureux que Swanee conduise. Jamais la CIA ne le couvrirait si le Vénérable portait officiellement plainte. On le traiterait comme un vulgaire aventurier. Mais c'était la seule façon de sortir de l'impasse. Maintenant, les bikkus n'avaient plus de raison d'aider les Russes.

Il fallait faire mieux, désamorcer définitivement le Vénérable Zahir. Malko eut une idée et sourit pour lui-même.

— Arrêtez, dit-il à Swanee.

Elle obéit. La route était déserte. Sans sortir de la voiture Malko tira son pistolet et l'appuya à la portière. Il visa soigneusement le haut d'un poteau télégraphique et tira.

L'isolateur de porcelaine d'un fil téléphonique vola en éclats.

En quatre balles le problème fut réglé. Les liaisons téléphoniques avec Colombo étaient interrompues.

— Au cas où le Vénérable irait trouver la police, expliqua Malko.

Cette fois, il prit le volant. Il y avait 72 kilomètres jusqu'à Colombo. Étant donné la nonchalance des Ceylanais, cela prendrait bien une journée pour réparer les lignes coupées.

La Dagoba d'or était entre eux deux. Malko posa la main dessus. Il était arrivé juste à temps.

*

* *

Un village et un pont apparurent. Malko conduisait rapidement. Swanee poussa un véritable hurlement.

— Malko !

Devant eux d'énormes chauves-souris traversaient la route devant

la Mercédès, volant très bas.

— C'est un présage néfaste, balbutia Swanee.

Une seconde, Malko fut troublé. Pourquoi ces chauves-souris en plein jour ? Elles voletaient lourdement autour de la voiture et Swanee mit les mains devant ses yeux. Soudain, Malko aperçut un gamin assis sur le parapet du pont. Juste au moment, où il lançait une seconde fusée en direction de l'arbre où reposaient les chauves-souris... Un nouveau vol s'en éleva.

Malko éclata de rire.

— Vous êtes trop superstitieuse.

Swanee vit à son tour l'enfant et eut un sourire crispé.

CHAPITRE XVII

Ivan Gontcharoff glissa une roupie dans la main du gamin qui l'avait conduit jusqu'à la tanière de Raj. Sans lui, il ne se serait jamais retrouvé dans les ruelles du Pettah. Il contempla avec méfiance le couloir crasseux et noir, sentant la pourriture, avant de s'y engager.

Il n'avait pas dormi de la nuit. Diana ne lui avait donné aucune nouvelle depuis qu'il lui avait ordonné de faire exécuter Swanee. Il avait déjà envoyé un messenger à Raj. L'homme était revenu bredouille. Que s'était-il passé ?

Et surtout, où était cette folle de Diana ?

Sur le palier, il n'y avait que deux portes. Le Russe frappa à celle de droite, au hasard, et attendit.

Pas de réponse. Le Russe se rabattit sur la seconde. La porte s'ouvrit aussitôt.

Kavita, la prostituée tamil, considéra Gontcharoff avec stupéfaction. D'habitude, ses clients n'avaient ni veste ni cravate. Et encore moins un chapeau... Ce ne pouvait être qu'une erreur. Avec un haussement d'épaule, elle repoussa la porte. Mais aussitôt, le Russe, aussi surpris qu'elle, l'en empêcha.

— Raj, vous connaissez Raj Buthpitya ?

Il ne comprenait plus du tout, Ivan Gontcharoff. Qui était cette mégère aux dents rouges de bétel ?

Kavita comprit le nom de Raj. Elle secoua la tête :

— Raj, dead.

Un des seuls mots d'anglais qu'elle connaisse. Tout le Pettah savait que Raj Buthpitya avait été mordu par le cobra de Swanee la veille... C'était même dans les journaux en cinghalais, mais pas dans le Ceylan Time.

Ivan Gontcharoff sentit le ciel lui tomber sur la tête. Il pointa le doigt sur Kavita et répéta :

— Raj, dead ?

La prostituée, ravie d'être comprise, approuva vigoureusement avec un large sourire.

— Yes, dead-dead.

Ce qui signifiait en pidgin « complètement mort ».

— Diana ? demanda Gontcharoff en montrant la porte de Raj.

Là, cela se gâta. Kavita ne comprenait plus du tout. Elle secoua la tête sans répondre. Comme Gontcharoff insistait, elle tendit la main à tout hasard. Le Russe y déposa un billet de dix roupies et elle se hâta de refermer la porte devant cette aubaine.

Ivan Gontcharoff attendit quelques secondes puis redescendit. En se

frayant un passage entre les éventaires de mangues, de melons géants et de poissons, il essayait de garder son sang-froid. Si Raj était mort, où se trouvait Diana ? Une pensée le glaça : elle était partie rejoindre Serge à la bonzerie ! C'était la seule explication... Diana se pensait soupçonnée par la police ceylanaise pour le meurtre de James Kent et recherchée par la CIA. Toute seule, elle ne pouvait se cacher à Colombo.

À moins qu'elle ne soit revenue tout bonnement chez elle. Le Russe faillit renverser une vendeuse de colliers et s'excusa. Il rejoignit enfin Sea Street . Il ne voulait pas se risquer lui-même chez Diana : il allait envoyer quelqu'un de l'Ambassade. Pour cela, il fallait repasser au bureau de l'Aeroflot.

Comme toujours, il entra par la porte de derrière, dégoulinant de transpiration. Afin de moins se faire remarquer il avait été à pied à Sea Street . À peine était-il dans son bureau que son adjoint frappa à la porte et passa la tête.

— Tovaritch Gontcharoff, il y a un bonze qui vous attend depuis une heure. Il vient de la part du « Vénérable » Zahir et dit que c'est très important...

L'image de Diana s'effaça d'un coup. Le Vénérable aurait dû être en train de jouer avec sa relique... Que se passait-il encore de ce côté-là ?

— Faites-le entrer, dit Ivan Gontcharoff.

Il remit sa veste.

*

* *

L'Ambassadeur des États-Unis se leva, signifiant ainsi que l'entretien était terminé. Malko l'imita. Le diplomate et lui avaient immédiatement sympathisé. L'Ambassadeur était un géant de 1 m 95, avec des yeux très bleus, une façon de s'exprimer directe, presque brutale. Mais c'était un homme de décision qui n'hésitait pas à prendre ses responsabilités.

De plus, la suggestion de Malko l'avait prodigieusement intéressé.

Il broya la main de son visiteur.

— Dommage que vous vous soyez orienté vers Langley [16], dit-il. Nous avons besoin de gens comme vous dans la diplomatie...

Malko sourit, flatté. Il avait envie de répliquer que la CIA ne comptait pas beaucoup d'Altesses Sérénissimes authentiques et qu'il était sûrement le seul Prince inscrit sur les rôles « noirs » de la grande Agence de Renseignements Américaine.

Avant de prendre congé, il jeta un ultime coup d'oeil à la petite Dagoba d'or massif posée sur le bureau de l'Ambassadeur. Maintenant, elle était en sûreté.

Le diplomate le raccompagna jusqu'au bout du couloir, honneur

insigne. Avant de le quitter, il fronça les sourcils brusquement :

— Mais dites-moi ? demanda-t-il, vous êtes vraiment Prince ?

Il avait eu la question sur le bout de la langue depuis qu'il avait rencontré Malko.

Celui-ci s'inclina légèrement :

— Pour vous servir, Excellence. Mes ancêtres ont servi la Maison d'Autriche pendant quelques siècles. J'ai seulement changé de Maison...

Subjugué, l'Ambassadeur lui tendit la main :

— Si vous restez encore quelque temps à Ceylan, venez dîner à la maison...

Il regarda pensivement l'élégante silhouette de Malko disparaître dans le jardin.

Swanee mangeait sa cigarette d'impatience au volant de la Mercedes. Le chauffeur le plus cher de Colombo...

— Alors ?

— Tout s'est bien passé, assura Malko. Attendons demain. Maintenant, il faut retrouver Diana coûte que coûte. Elle connaît sûrement le dessous de toute cette histoire.

Swanee passa une vitesse.

— Pitti-Pitti l'a enlevée et cachée dans le Pettah. Sans que je lui demande rien. Parce qu'elle a voulu me faire tuer.

— Eh bien, allons la chercher.

Ils retombèrent dans Galle Road. Les marchands de cerf-volants commençaient à déployer leurs engins multicolores sur Galle Green. Malko se sentait optimiste, pour la première fois depuis le début de cette affaire.

*

* *

Pitti-Pitti sembla ignorer Swanee. Il avait presque terminé sa distribution d'enfants, toujours à la même place. Swanee souffla à Malko.

— Je ne comprends pas, il est bizarre...

— Mon Dieu, pourvu qu'il ne l'ait pas tuée, soupira-t-il. Elle doit savoir tant de choses...

— Je ne vois pas pourquoi il l'aurait fait, fit Swanee. Mais il va me le dire. À moi, il ne mentira pas.

Ils attendirent que Pitti-Pitti ait fini sa distribution. Enfin, il loua sa dernière petite fille à une tamille au visage bovin et commença à compter ses roupies.

Il n'avait toujours pas levé la tête vers Swanee. Celle-ci s'accroupit près de lui.

À voix basse, elle engagea une discussion incompréhensible pour Malko. Tout ce qu'il voyait, c'était les dénégations obstinées du cul-de-jatte.

Quelque chose ne tournait pas rond. Swanee éleva la voix et le mutilé baissa la tête, murmurant quelque chose d'incompréhensible.

Swanee se redressa :

— Ça y est, il va nous y conduire.

— Pity, pity !

Le cul-de-jatte s'ébranla avec son étrange et automatique cri de guerre. Pourtant, dans ce misérable Pettah, il n'avait aucune obole à espérer... Il se déplaçait si vite que Malko et Swanee avaient du mal à le suivre. Par moments, il semblait passer directement entre les jambes des passants !

De nouveau, ce fut l'entrelacs sordide des ruelles. Malko avait l'impression d'être dans un bain de vapeur avec son complet d'alpaga noir.

Ils débouchèrent dans une venelle hérissée de couleurs multicolores : des centaines de colliers de fleurs en plastique étaient accrochées partout.

Pitti-Pitti tourna à droite, dans une ruelle encore plus étroite. Malko sentit une nausée monter dans sa gorge. Il y régnait une odeur fade, écoeurante d'huile rance. Des dizaines de femmes s'activaient autour d'énormes tas noirs. En s'approchant, il vit qu'il s'agissait de cheveux, de nattes noires, plus exactement.

Des centaines et des centaines de nattes noires, empilées en tas. On se serait cru dans un camp de concentration durant la guerre. C'était horrible et nauséabond.

— Les tamils adorent les faux cheveux, expliqua Swanee. Ces nattes sont en coton tressé recouvert de cheveux véritables pour que cela coûte moins cher.

Pitti-Pitti entra dans une minuscule boutique tout entière occupée par un tas de nattes de trois mètres de haut et disparût derrière une tenture en batik. Malko et Swanee bousculèrent les mémères tamils et le suivirent.

Derrière la boutique, il y avait une seconde pièce, éclairée par une minuscule fenêtre. Un énorme tas de nattes occupait pratiquement tout l'espace. Pitti-Pitti discutait avec un grand tamil patibulaire, avec une taie sur l'oeil, accroupi près du tas.

— Où est Diana, demanda Malko ?

— Il m'a dit qu'elle était ici... dit Swanee.

De nouveau, elle engagea la discussion avec le cul-de-jatte. Le ton monta très vite. Finalement, elle apostropha le tamil qui répliqua mollement.

Puis sa main désigna le tas...

Swanee poussa une exclamation étouffée et se tourna vers Malko.

— Elle est là-dessous !

— Quoi !

Maintenant, elle interrogeait violemment le tamil, traduisant au fur et à mesure pour Malko.

— Il dit qu'elle a voulu s'enfuir, qu'elle voulait appeler la police, qu'elle criait. Pour la faire taire, il lui a enfoncé une natte dans la bouche. Il ne voulait pas la tuer. Elle s'est étouffée. Alors, ils ont caché le corps... Pitti-Pitti le savait, mais il n'osait pas me l'avouer.

Malko regarda l'énorme tas noir avec horreur. Ce n'était pas possible.

— Je veux la voir, dit-il.

Swanee transmet l'ordre. De mauvaise grâce, le grand tamil commença à déplacer les nattes, les entassant devant la tenture. Pitti-Pitti l'aidait en tirant de larges brassées.

Un pied de femme enflé, sans chaussures apparut très vite. Malko enfonça à son tour ses mains dans la masse gluante et puante. Il dégagea la jambe et la cuisse, continuant à creuser. Un morceau de tissu blanc apparut. Il le tira avec précautions : c'était un slip de femme.

Le tas diminuait. Avec un grognement, Pitti-Pitti déplaça un énorme paquet de nattes, dégageant le cadavre jusqu'à la poitrine. Le corps était nu. La robe avait été remontée et bouchonnait autour de la taille. Malko détourna les yeux devant le ventre meurtri de la jeune femme. Indifférent, le cul-de-jatte continuait à dégager Diana. Après la robe déchirée à l'épaule, découvrant un sein, ce fut le visage.

Atroce.

On lui avait enfoncé une natte de force dans la bouche, une des lèvres était énorme, le cou marbré de meurtrissures, le visage gonflé, violet.

Swanee se mordit les lèvres. Pitti-Pitti parut se recroqueviller et l'autre Tamil baissa la tête, maussade et boudeur. Swanee, des larmes plein les yeux, engagea une conversation avec lui, puis se tourna vers Malko.

— Ils l'ont violée. Les deux amis de Pitti-Pitti. Comme elle se défendait, ils lui ont enfoncé les nattes dans la bouche.

L'odeur du cadavre se mélangeait à celle des nattes. Malko sentit un immense découragement peser sur ses épaules. Pour l'instant, son enquête s'arrêtait là. Maintenant, il n'avait plus qu'une envie : quitter cette horreur. Il ne pouvait plus rien pour Diana.

— Que vont-ils en faire ?

Swanee traduisit dans les deux sens :

— Ils vont la jeter à la mer avec des pierres, dit-elle d'une voix tremblante. Ils ont peur parce que c'est une étrangère. Mais elle était

trop belle pour qu'ils ne la violent pas.

Malko souleva la tenture. Les tamils palpaient les nattes, les essayaient dans la boutique. Déjà, Pitti-Pitti recouvrait le corps de Diana. Il sortit. L'air empuanti de la ruelle lui parut délicieux après l'horreur de l'arrière-boutique. Swanee le rejoignit quelques secondes plus tard. Le cul-de-jatte était resté à l'intérieur.

Ils marchèrent quelques mètres en silence, anéantis. Malko ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était partiellement responsable de l'horrible mort de Diana. Conformément aux ordres de la CIA, il avait fini par la retrouver. Sans en savoir beaucoup plus sur elle.

De ce côté, l'enquête était close. Il restait le mystérieux amant de la jeune Sud-africaine : Serge.

CHAPITRE XVIII

La manchette occupait toute la première page du Ceylan Time. En dépit de la mauvaise qualité du papier, Malko reconnut son nouvel ami l'Ambassadeur des États-Unis serrant la main du Vénérable Bandarakitta, éminence grise des bouddhistes auprès du Gouvernement ceylanais. Ce dernier, dans un discours émouvant avait remercié les États-Unis d'Amérique au nom de tous les bouddhistes pour le don de la Sainte Dent de Bouddha.

« Il ne manquerait pas de souligner, à chaque occasion, que cette précieuse relique avait retrouvé le berceau du bouddhisme grâce à la compréhension du Grand Peuple Américain. »

Après avoir été copieusement mitraillée par les photographes ceylanais, la Dagoba d'or avait gagné les coffres de la Bank of Ceylan, en attendant qu'on lui construise un temple digne d'elle. En tout cas, elle était hors de portée du Vénérable Rohanna Zahir et de ses bikkus de choc...

L'Ambassadeur allait recevoir une décoration au nom imprononçable et de valeur nulle, mais qui ornerait un peu plus son habit. À Washington, les responsables du State Department se frottaient les mains. On rendait enfin la monnaie de leur pièce aux Russes. Un an plus tôt, les USA avaient envoyé trois cargos de riz à la Birmanie. Un employé de l'Ambassade soviétique avait passé une nuit, sur le quai de débarquement, à imprimer sur chaque sac, au tampon encreur, la mention suivante, en birman : « Riz offert par l'URSS ». Les Américains avaient bien mis « offert par les USA » mais en anglais...

Malko replia son Ceylan Time. Il était content de lui. Sur ce plan, au moins, il avait réussi. Mais il restait à savoir pourquoi les Russes avaient monté l'opération « Dent de Bouddha ». Et c'était le plus important. Jamais il n'aurait cru, en venant à Ceylan enquêter sur la belle Diana qu'il déboucherait sur une histoire pareille.

À travers la vitre du bar, il inspecta le pier perpendiculaire à l'hôtel. Le navire soviétique Apscheron était toujours à quai. Enfoncé de plus de cinq pieds en-dessous de la ligne de flottaison. Mais, à un certain remue-ménage, on avait l'impression qu'il allait appareiller. Malko se leva et laissa dix roupies sur la table. Dès que le bateau partirait, il prendrait la route pour le nord.

Afin de vérifier son idée. Son enquête n'était pas terminée.

Il se demandait comment les Russes avaient réagi. À moins qu'ils n'aient arraché toutes les dents de Bouddha, ce qui paraissait peu probable, c'était une catastrophe pour eux. Les bonzes n'avaient plus aucune raison de les aider. Le simple fait que le Vénérable Zahir n'ait

pas accusé officiellement Malko de lui avoir volé la Dent était significatif.

Le pacte qu'il avait passé avec les Russes portait sur des activités totalement illégales...

Il fallait retourner dans le Nord-Est, là où Andrew Carmer avait été tué pour découvrir la vérité.

Swanee avait insisté pour être de l'expédition et il avait accepté. Jamais encore, il n'avait trouvé une alliée aussi efficace et désintéressée... Parfois, il se demandait si la peur qu'elle disait avoir de son amant était justifiée, ou si elle se refusait à lui simplement par orgueil. La pudeur des Ceylanais était stupéfiante. Swanee lui avait raconté que dans les bals publics, les hommes attendaient que les femmes soient rentrées pour danser entre eux...

Avec le pourcentage d'homosexuels qu'il y avait dans l'île, c'était un miracle que la population augmente...

Le portier du Taprobane s'avança pour lui appeler un taxi, mais Malko lui fit signe que ce n'était pas la peine. Il avait envie de marcher. Il ne faisait pas encore trop chaud.

Malko mit ses lunettes noires et s'engagea sans se presser dans Church Street. Il irait jusqu'au pont sur la rivière et, de là, prendrait un taxi pour aller déjeuner chez Swanee.

*

* *

Ivan Gontcharoff avait une boule dans la gorge. Son adjoint avait détourné la tête en lui apportant le télex de la Direction Générale de l'Aeroflot à Moscou. Officiellement, le sous-directeur de l'agence ceylanaise était muté à Taschkent et devait rentrer immédiatement en Union Soviétique...

Étant donné les normes du GRU, Ivan Gontcharoff savait ce que cela voulait dire. Il allait se retrouver dans un bureau obscur à classer des fiches de recherches pour le restant de ses jours. Et jamais plus, il ne sortirait d'Union Soviétique.

Tout cela à cause de ce maudit agent de la CIA et de son alliée...

Il ouvrit le tiroir de son bureau pour prendre des cigarettes et ses yeux tombèrent sur le lourd Tokarev automatique, son arme d'officier. Pensivement, le Russe prit l'arme et la soupesa. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas tiré. Une idée s'imposa brusquement à lui.

Perdu pour perdu, il ne tomberait pas tout seul.

Personne ne le vit sortir de l'agence. Dans York Street, il arrêta un taxi et se laissa tomber sur la banquette sale :

— Au Galle Face.

*

Malko s'arrêta sur le trottoir de Sea Street. Un engin extraordinaire remontait la rue : à quinze à l'heure, dans un fracas de ferraille tonitruant : une locomotive antédiluvienne, modèle Conquête de l'Ouest, montée sur des pneus pleins. On y avait soudé une sorte de tender qui la transformait en camion.

Les Ceylanais ne prêtaient même plus attention à l'étrange engin, mais pour un étranger, c'était plutôt surprenant.

Une des rares curiosités de Colombo, ville laide et sans charme, à l'architecture désordonnée, où dominait la tôle ondulée et le ciment de mauvaise qualité. Justement de l'autre côté de la rue, se trouvait un temple hindou aux céramiques multicolores et torturées. Malko décida d'aller l'admirer de plus près. C'était quand même plus intéressant que les éternelles dagobas en cloche. Même si elles contenaient des reliques.

Il s'arrêta sur le bord du trottoir, pour laisser passer un chariot tiré par un buffle chargé à craquer de grands bambous coupés.

*

* *

Ivan Gontcharoff bousculait les passants de Sea Street sans s'en rendre compte. Depuis cinq cents mètres, il ne voyait qu'une chose : le dos de Malko dans son costume d'alpaga noir. Au Galle Face, il l'avait raté de justesse, étant arrivé juste à temps pour le voir monter dans un taxi.

Patiemment, il avait attendu qu'il termine son petit déjeuner au Taprobane. Intrigué par le comportement de Malko. Pourquoi venir s'enfermer dans ce bar au quatrième étage alors qu'il pouvait avoir son breakfast dans le jardin du Galle Face ? Mais c'était dépassé. Depuis le câble de Moscou, Ivan Gontcharoff ne s'occupait plus des activités de Malko.

Officiellement...

Il perdit de vue Malko quelques secondes et hâta le pas. Le Tokarev tirait sur sa ceinture et il était obligé de garder sa veste fermée. L'arme avait une balle dans le canon et le cran de sûreté relevé. Mais Ivan Gontcharoff n'avait pas encore trouvé l'occasion favorable. La foule était tellement dense qu'il risquait de tuer un ou deux ceylanais en même temps que Malko.

Ce qui signifiait le lynchage immédiat...

Il attendait, priant pour que l'homme qu'il suivait monte dans un taxi ou stoppe dans un endroit isolé.

Son cœur battit plus vite : l'homme blond était sur le bord du trottoir, hésitant à traverser. Ivan Gontcharoff était si tendu qu'il

n'entendit pas derrière lui les grincements du petit chariot de Pitti-Pitti.

*
* *

Pitti-Pitti tendait la main au coin de l'hôtel Taprobane, comme il le faisait souvent, quand il avait vu arriver Ivan Gontcharoff. Le cul-de-jatte avait remarqué la bosse à la taille et en avait déduit que le Russe était armé. Tandis que celui-ci fumait cigarette sur cigarette dans le hall de l'hôtel, il l'avait observé. Le Russe était nerveux et inquiet, n'arrêtait pas de regarder vers l'ascenseur.

Vingt minutes plus tard, Malko en était sorti. Aussitôt, le Russe lui avait emboîté le pas. Pitti-Pitti n'avait pas hésité longtemps. Il savait qui était Ivan Gontcharoff et aussi que Malko était l'ami de Swanee. Cela suffisait pour qu'il veuille lui venir en aide. Ne serait-ce que pour se faire pardonner la mort de Diana.

Le cul-de-jatte s'élança à la poursuite des deux hommes. Heureusement que Malko n'allait pas trop vite. Pitti-Pitti ignorait ce qu'il pourrait faire : il ne possédait pas d'arme et ne pouvait même pas se battre. Aucun ami n'était en vue.

Il aperçut Malko au bord du trottoir. Le Russe se rapprochait derrière lui. Les deux hommes n'étaient qu'à quelques mètres l'un de l'autre. Le Russe plongea la main dans sa ceinture. Pitti-Pitti vit surgir le lourd automatique. Ivan Gontcharoff allait tirer dans le dos de l'ami de Swanee tandis qu'il traversait. Ensuite, il se perdrait dans la foule.

Pitti ne réfléchit qu'une seconde. De tous les poumons il hurla son cri de guerre « Pity-Pity » et il se lança le plus vite qu'il put en avant, vers l'homme qui allait tirer. Ses fers à repasser faisaient des étincelles sur le trottoir. Bousculée, une petite fille tomba en glapissant.

Le cul-de-jatte criait toujours, espérant que Malko entendrait, qu'il se retournerait, qu'il verrait le danger.

Mais le tintamarre de la locomotive était tel qu'il couvrait tous les bruits de la rue.

Pitti-Pitti vit le bras armé du Tokarev se lever à l'horizontale. Malko était déjà engagé sur la chaussée. Le cul-de-jatte accéléra encore. Il fonçait droit sur le Russe, immobile au bord du trottoir.

Le chariot de Pitti-Pitti balaya les jambes du Russe au moment où ce dernier pressait la détente du Tokarev. Le coup partit mais l'arme fut déviée. Le Russe tomba sur le côté, en tirant une seconde fois. Sa balle fit jaillir des éclats de céramique du Temple hindou.

En heurtant le sol, il lâcha l'arme qui fila dans le caniveau glissant.

Entraîné par son élan, Pitti-Pitti bascula de son chariot et roula sur la chaussée. Étourdi, il vit trop tard l'énorme locomotive qui venait sur lui. Il essaya de ramper pour lui échapper mais la grille de l'avant

s'accrocha à ses vêtements. Avec un hurlement inhumain, il disparut sous la roue avant.

*
* *

Malko se retourna d'un bloc à la première détonation. Tout se passa ensuite si vite qu'il eut juste le temps de courir vers la locomotive.

Ivan Gontcharoff s'était relevé et s'enfuyait, abandonnant son pistolet. Des gens criaient, couraient. Deux gosses virent le chariot à roulements à bille abandonné, s'en emparèrent et partirent avec.

La locomotive s'était enfin arrêtée. Malko fendit la foule des badauds. À l'endroit où Pitti-Pitti avait roulé sous l'engin, le goudron brûlant était imprégné de sang. Du cul-de-jatte, il ne restait qu'un tas sanguinolent coincé sous les roues gauches. Un de ses fers à repasser était resté au milieu de la chaussée, incongru et pathétique. Deux policiers, en short et chapeau de brousse, surgirent en courant. Le tamil qui conduisait la loco sauta à terre. Affolé, il passait sans cesse la main dans ses cheveux huileux. Il risquait de perdre son travail...

Il semblait à Malko qu'il entendait encore le cri du cul-de-jatte. « Pity, Pity... » Il se détourna et fendit la foule pour regagner le trottoir. Personne ne prêta attention à lui. Ivan Gontcharoff avait disparu, quelqu'un avait volé le pistolet tombé dans le caniveau. Il ne restait dans Sea Street que la locomotive sur pneus et le corps broyé de Pitti-Pitti.

CHAPITRE XIX

— Il serait content, maintenant, il est comme les autres, murmura Swanee.

Les embaumeurs avaient fait des miracles. Non seulement, ils avaient remodelé la poitrine broyée de Pitti-Pitti, mais ils lui avaient refait des jambes.

Sur ces membres de cire, on avait enfilé des mocassins noirs et un pantalon. Pour la première fois depuis vingt ans, Pitti-Pitti ressemblait à un homme normal. L'embaumeur n'avait pas compris pourquoi on se donnait tant de mal pour un mendiant cul-de-jatte. Il voulait l'enterrer dans un cercueil d'enfant où il aurait tenu à l'aise. Malko s'était mis en colère et avait exigé un vrai cercueil, un cercueil d'homme entier.

Swanee avait des larmes dans ses beaux yeux noirs. Elle caressa la joue à jamais froide de Pitti-Pitti avant qu'on le mette dans son cercueil.

Malko et elle sortirent de la boutique de Reclamation Road. On ne pouvait rien faire de plus pour Pitti-Pitti. Malko consulta sa montre. Ils n'avaient plus beaucoup de temps. L'Apscheron avait levé l'ancre à l'aube.

— Allons-y, dit-il.

Swanee prit le volant de la Mercédès et il monta à côté d'elle. Sur la banquette arrière, il y avait deux fusils Winchester 30/30. Avec assez de munitions pour couler un porte-avions.

*

* *

Le balancement de l'éléphant finissait par donner le mal de mer à Malko. À côté de lui, Swanee était, par contre, parfaitement à l'aise. C'était un véritable échafaudage qui était fixé au dos du pachyderme. Une sorte de palanquin avec un toit de feuilles de bananier pour protéger du soleil, des parois latérales en bambous tressés que l'on pouvait rouler ou descendre suivant le temps et l'humeur.

Une vraie petite maison.

Malko avait posé à leurs pieds les deux Winchester. Ils « naviguaient » depuis trois heures environ. Un éléphant, cela ne va pas vite. La Mercédès était restée dans le village où ils avaient loué les pachydermes, pour 2 000 roupies cornac compris. À cause de la présence de Swanee, le loueur n'avait pas posé de questions sur l'étrange expédition.

Malko se pencha en avant, écartant le rideau de lianes :

— Voilà la bonzerie.

Son coeur battit plus vite. Il allait enfin savoir. La Dagoba grise se dressait toujours au-dessus des herbes. Grâce à l'éléphant, ils n'arrivaient pas par le sentier habituel, mais directement à travers la zone plate.

Malko prit un des fusils et l'arma. Chaque cartouche était un petit obus. Cela faisait un trou gros comme les deux poings dans la peau d'un éléphant. Cette fois, ils étaient parés. Sans compter l'autre surprise qu'ils réservaient au mystérieux Serge.

— Regardez, fit-il en tendant le bras vers la mer violette.

Un grand navire blanc était stoppé le long de la côte, à l'intérieur de la baie. Malko prit ses jumelles et les régla fébrilement, puis les braqua sur le bateau.

— C'est lui !

C'était l'Apscheron. Le bateau russe qui naviguait avec sa ligne de flottaison à près de deux mètres sous l'eau...

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda Swanee.

— Dites au cornac d'aller droit sur la bonzerie. Couchez-vous sur la banquette.

Elle cria un ordre au cornac et obéit. Malko s'installa, prêt à tirer. L'éléphant tanguait de plus en plus vite. Cinq minutes plus tard ils étaient à moins de cent mètres des bâtiments de la bonzerie. Tout semblait désert. Là-bas, l'Apscheron n'avait pas bougé.

L'éléphant se rapprocha encore.

Malko était nerveux. Ce calme lui semblait éminemment suspect. On aurait dit que la bonzerie était abandonnée.

— Faites le tour.

Swanee transmet l'ordre.

Ils contournèrent la Dagoba et les bâtiments d'habitation. Toujours personne. Pourtant l'éléphant était en terrain découvert... De nouveau, Malko fit arrêter le pachyderme, prit ses jumelles et examina les bâtiments de la bonzerie, centimètre par centimètre.

Un objet insolite se cadra soudain dans les jumelles. Un bloc noir cubique posé sur une plateforme protégée d'un toit en bois, à droite de la bonzerie, face à la mer. La plateforme était à un mètre du sol environ, soutenue par quatre piliers enfoncés dans le sol. Intrigué, Malko augmenta le grossissement des jumelles.

Il aperçut alors de petites antennes longues d'une vingtaine de centimètres, hérissant la face de l'objet tourné vers la mer. Ce n'était sûrement pas un objet du culte bouddhiste...

— Vous voyez quelque chose ?

Il passa les jumelles à Swanee et elle regarda à son tour. Maintenant que l'éléphant était immobilisé en plein soleil, la chaleur de leur habitacle était infernale.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Swanee.

Malko secoua la tête :

— Je n'en sais rien. De l'appareillage électronique, probablement. Mais c'est curieux qu'il soit encore ici...

— Allons voir.

— Je me demande si ce n'est pas un piège. Attendez. Je vais descendre.

Swanee cria au cornac de faire agenouiller l'éléphant. Malko sauta à terre, les jumelles au cou et la Winchester à la main. Accroupi, il rebraqua les jumelles sur le mystérieux cube noir.

D'abord, il ne vit rien de nouveau. Puis, son regard distingua une protubérance sous la plateforme. Il s'approcha de quelques mètres, courbé en deux, et reprit les jumelles. À part le bruissement des insectes, il n'y avait pas de bruit. Visiblement, la bonzerie était déserte. Les bonzes avaient dû retourner à Dandy ou à Trincomalee, mais où se trouvait Serge ? Il était étrange qu'il ait laissé cet objet compromettant sachant que Malko allait sûrement venir...

Dans les jumelles, Malko voyait nettement quelque chose de marron qui semblait collé sous la plateforme. Comme une petite termitière...

Au moment où il lâchait les jumelles, un éclair lumineux clignota sur l'Apscheron plusieurs fois, comme un signal.

Malko comprit d'un coup. L'objet marron était un pain d'explosifs télécommandés. Serge ou un autre était caché quelque part et attendait qu'il approche de l'objet noir pour le faire sauter. Et lui avec. De l'Apscheron, on devait surveiller Malko, parfaitement visible devant la bonzerie.

C'était un excellent piège.

Dans lequel Malko n'avait pas l'intention de tomber. Il n'y avait plus qu'une solution.

Il se coucha à plat-ventre, cala la Winchester au creux de son épaule et visa soigneusement la plateforme. Puis il appuya sur la détente.

La détonation fit s'envoler une nuée d'oiseaux jaunes et bleus. Malko crut que son épaule avait été arrachée. Ses oreilles vibraient encore douloureusement. L'éléphant s'était relevé avec un barrissement. Malko avait tiré trop bas et la balle s'était perdue dans la nature.

Il réalisa que l'éléphant était trop près.

— Éloignez-vous, cria-t-il à Swanee. Vite.

Il attendit que l'éléphant ait atteint la limite des hautes herbes pour tirer une seconde fois.

Cette fois, la balle s'enfonça dans la boîte noire. Les antennes vibrèrent, mais rien n'explosa.

Malko essuya son front couvert de sueur. Pourvu que Serge ne le prenne pas pour cible, lui aussi. Une nouvelle fois, il souleva la lourde carabine, attendit que le cran de mire soit juste sous la plateforme, retint son souffle et pressa la détente.

Il avait beau s'y attendre, l'explosion fut si violente qu'elle le surprit. Assommé par le souffle, couvert de débris, totalement assourdi, il resta à plat ventre plusieurs secondes avant de relever la tête.

L'objet noir et la plateforme avaient disparu. Il n'y avait plus qu'un cratère fumant. Malko aperçut un éclat de pilier gros comme un épieu, fiché dans le sol près de lui. S'il l'avait reçu dans le dos, il était mort...

Sa main gauche saignait frappée par un débris. Prudemment, il se releva et la Winchester au poing s'approcha du cratère. C'était bien ce qu'il avait pensé. L'appareil avait été piégé avec un explosif puissant dont l'odeur âcre flottait encore dans l'air.

En trois minutes, il fit le tour de la bonzerie. Personne. En revenant sur ses pas, il aperçut, incrustés dans le sable du sol des débris déchiquetés : tout ce qui restait du mystérieux objet. Il s'approcha. Le métal était encore brûlant. La face qui avait contenu les antennes était à peu près intacte. Il distingua des boutons de réglage, des câbles arrachés, des circuits imprimés. Il faudrait un expert pour trouver la destination de cet objet.

Il regarda sa montre : dans quelques minutes, l'hélicoptère de l'attaché militaire US serait là. Avec le remplaçant de James Kent et l'attaché naval. Il était temps de rassurer Swanee.

*
* * *

La jeune Cinghalaise attendait derrière l'éléphant agenouillé. Ses cheveux étaient couverts de poussière.

— J'ai cru que c'était la fin du monde, dit-elle.

— Cela l'aurait été pour nous, dit Malko, si nous nous étions approchés...

L'Apscheron était toujours à la même place. Malko contempla le navire blanc avec une certaine ironie... Les Russes devaient être furieux. Et inquiets.

Un bourdonnement grandit à l'ouest. Malko leva la tête. Un point se déplaçait au ras de la jungle.

— Voici les renforts, dit-il gaiement.

*
* * *

L'attaché naval examina attentivement un circuit imprimé et le

glissa dans sa serviette de cuir.

— C'est un matériel ultra-moderne, dit-il. Une combinaison de balise gonio et de station de brouillage. Ce qui explique que nous n'avons jamais saisi aucune émission venant d'ici. Voilà pourquoi, ils ne voulaient pas qu'on approche de cette bonzerie...

Quatre personnes étaient descendues de l'hélicoptère loué aux foreurs de pétrole. Les deux attachés militaires exultaient. L'attaché naval se tourna vers Malko :

— Quelle est votre hypothèse, Prince Malko.

Pour qu'un membre de l'US Navy lui donne son titre, il fallait qu'il soit vraiment impressionné...

— Il doit y avoir sous cette falaise des grottes naturelles, expliqua Malko. Les Russes les ont transformées en base de sous-marins. Mais ceux-ci ont besoin d'un guidage radio pour y pénétrer en pleine nuit. Voilà pourquoi ils ont installé cette base ici, et pourquoi ils avaient besoin de la complicité des bonzes. Aussi bien pour fermer les yeux sur la présence des sous-marins que pour entretenir la balise-radio...

Il tendit le bras vers l'Apscheron :

« Je suis sûr que ce navire est un ravitailleur de sous-marins. Voilà pourquoi il est si bas sur l'eau. C'est lui qui m'a mis la puce à l'oreille. Je l'ai vu à Colombo. »

— Je l'avais remarqué aussi, coupa vivement l'attaché naval. Et je suis de votre avis. Mais je pensais qu'il opérait seulement dans l'océan indien qui est pourri de submersibles soviétiques... »

L'attaché militaire soupira :

— Eh bien, on aurait été dans de beaux draps... Vous nous avez rendu un fichu service.

Malko sourit modestement. Il allait pouvoir recouvrir son château d'une toiture neuve.

L'attaché naval ne tenait plus en place.

— Allons voir ces grottes.

Le pilote de l'hélicoptère eut un grognement inquiet :

— Ils ne vont pas nous tirer dessus ?

— Sur ça ?

L'officier désignait les lettres énormes peintes en blanc sur le flanc de l'hélicoptère : « WILLIAMS BROTHERS, Recherches pétrolières. »

— S'ils tirent sur un hélicoptère civil, dit emphatiquement l'attaché militaire, c'est le début de la troisième guerre mondiale...

— Ça nous fera une belle jambe, marmonna le pilote.

Mais il remonta quand même dans son cockpit.

*

* *

L'hélicoptère se laissa tomber comme une pierre le long de la

falaise rouge. C'était impressionnant. Malko sentit son coeur remonter dans sa gorge. Heureusement qu'il avait laissé Swanee près de la bonzerie.

Le pilote redressa au ras de l'eau et commença à suivre la ligne des roches.

D'abord, ils ne virent rien. La mer clapotait doucement sur les roches rouges. La marée était basse, comme l'avait calculé Malko. L'Apscheron se trouvait derrière eux, à un demi-mille.

Malko vit soudain les lèvres de l'attaché naval bouger. Frénétiquement, il tendait le doigt vers un point de la falaise. À cause du bruit du rotor, on n'entendait pas ce qu'il disait. Mais Malko aperçut à son tour l'ouverture sombre, au niveau de la mer. Assez haute pour que l'hélicoptère ait pu s'y glisser... Le pilote se rapprocha encore et stoppa son appareil, en plein air.

Il aurait fallu s'engager dans la grotte en barque. Mais, à sa taille, on voyait qu'elle devait être énorme. Largement de quoi laisser entrer un sous-marin, même deux de front. Et quel abri génial. En cas de tension internationale, plusieurs sous-marins pouvaient s'embusquer là, et attendre, à l'abri d'une attaque atomique.

Malko n'arrivait pas à détacher les yeux de l'ouverture noire. Voilà pourquoi les Russes avaient investi une précieuse Dent de Bouddha... Cela en valait la peine. Les autres passagers de l'hélicoptère étaient tout aussi fascinés. Un ou plusieurs sous-marins soviétiques s'y terraient sûrement ; la présence de l'Apscheron était un aveu.

Enfin l'attaché naval tapa sur l'épaule du pilote. L'hélicoptère monta comme un ascenseur le long de la falaise. Trente secondes plus tard, il se posait devant la bonzerie. Dès que le moteur eut stoppé, tout le monde parla à la fois. L'attaché naval tapait sur l'épaule de Malko comme s'il avait voulu en faire une bosse.

— Formidable ! Vous aviez raison.

L'attaché militaire secoua la tête, un peu triste.

— Quel dommage qu'on n'ait pas quelques grenades sous-marines à leur balancer.

— Toujours pince-sans-rire.

L'enquête était terminée. Malko tendit la main à l'attaché naval.

— Je dois repartir maintenant, si nous voulons rentrer avant la nuit. Je ne vais pas aussi vite que vous...

Il s'éloigna, laissant les Américains rechercher les débris de la mystérieuse boîte noire. L'Apscheron n'avait toujours pas bougé. Au point où ils en étaient, les Russes n'avaient plus grand chose à dissimuler. Il y avait peu de chance que leurs sous-marins reviennent.

Le tangage lent et régulier de l'éléphant endormait Malko. De temps en temps, une branche basse cognait sur l'habitacle, le faisant sursauter. Ils en avaient au moins encore pour deux heures avant d'arriver au village.

Assise à côté de lui, Swanee semblait absente. Soudain, elle s'étira, faisant saillir sa poitrine moulée par le sari rose.

— Il n'y a pas beaucoup de chances pour que les Russes reviennent, dit-elle.

— C'est bien grâce à vous, remarqua Malko.

La jeune Cinghalaise sourit, un peu tristement.

— N'oubliez pas Pitti-Pitti.

Quelques grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber sur le toit de feuillage. Aussitôt, Swanee fit retomber les quatre rideaux de bambous. Malko et elle se trouvaient ainsi à l'abri des regards du cornac.

Leurs regards se croisèrent. La pluie s'était déclenchée brutalement et tombait à verse, faisant un vacarme assourdissant.

Autour d'eux, c'était la jungle.

Swanee s'appuya soudain contre Malko.

— J'ai envie de faire l'amour avec vous, murmura-t-elle.

Il sourit.

— Cela me paraît difficile.

— Vous croyez ?

La voix de Swanee était pleine de moquerie.

Tout à coup, elle déboutonna tranquillement son boléro, libérant ses seins pleins et fermes. Malko se retint d'y porter la main : une fois déjà, elle lui avait fait le coup...

Mais Swanee remarqua :

— Les anciens maharadjahs emmenaient toujours plusieurs courtisanes pour les longues randonnées de chasse. C'est pour cela que les palanquins sont si confortables...

Sans attendre sa réponse, elle défit les huit pans de son sari et apparut intégralement nue, à l'exception de ses bracelets et d'une ceinture d'or qui servait à retenir le vêtement. Sa peau mate était lisse comme du satin. Gentiment, elle déboutonna la chemise de Malko, glissant ses longues mains le long de ses côtes.

Puis ce fut le tour de la grosse ceinture militaire. Enfin, elle s'assit en face de lui, sur ses genoux, les jambes de part et d'autre des siennes, impudique comme une jeune guenon. L'éléphant tanguait à qui mieux mieux et elle dut s'accrocher au cou de Malko pour ne pas tomber en arrière.

Elle noua ses deux mains sur sa nuque et fixa intensément ses yeux dorés.

— Il y a si longtemps que je voulais, fit-elle rêveusement.

Cambrée, son sexe contre le ventre de Malko, le visage rejeté en arrière, elle frottait lentement ses seins merveilleux contre le torse nu de Malko, les yeux fermés...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait plus tôt ?

Swanee entrouvrit les yeux :

— Je vous l'ai dit. Mon amant sait tout ce que je fais à Colombo. Il a des espions partout...

Elle se tut, et, se penchant, l'embrassa.

Malko glissa les mains sous ses reins, caressant la peau lisse. Il avait terriblement envie de Swanee, en dépit de l'inattendu de la situation.

Ce fut lui qui donna le coup de reins qui les unit. Aussi Swanee se mit à se balancer à contre-rythme du pachyderme, accentuant le tangage, enfonçant chaque fois Malko un peu plus profond en elle.

Peu à peu, ses mouvements doux et délicats se transformèrent en une cavalcade furieuse. Accrochée à la nuque de Malko, les ongles dans sa chair, elle bredouillait des mots sans suite, se secouait comme une possédée. Tout le palanquin en tremblait.

Pris à son tour par cette frénésie, Malko crispa ses mains sur les reins de sa partenaire, s'enfonçant férocement en elle.

L'éléphant devait en trembler.

Swanee hurla, la bouche ouverte, les yeux fous, ses ongles arrachèrent de pleins lambeaux de peau à Malko.

Puis elle s'effondra sur son épaule, le corps encore secoué de spasmes.

La pluie redoublait et commençait à s'infiltrer dans le palanquin. Swanee s'arracha d'un coup de Malko et écarta le rideau de gauche. Nue comme un ver, elle se pencha à l'extérieur, le visage tourné vers le ciel, ses seins glorieux en pleine vue du cornac.

Quand elle rentra dans le palanquin, son corps ruisselait. Elle s'enveloppa dans son sari qui lui colla immédiatement à la peau. Ce seul spectacle suffit à rendre à Malko tout son désir. Il l'attira contre lui, la caressant à travers la soie humide. Elle leva le visage vers lui et il l'embrassa. Sa langue était comme un petit animal de velours qui déclenchait des ondes de plaisir jusque dans sa colonne vertébrale...

Ils restèrent de longues minutes ainsi, encore étourdis de plaisir. Malko ne pouvait s'empêcher de penser au cornac, à deux mètres d'eux. Cela ne semblait pas gêner Swanee.

La jeune femme se laissa soudain glisser par terre.

Sa tête s'appuya à la cuisse de Malko. Très vite ce dernier oublia qu'il se trouvait sur un éléphant. L'époque des Maharadjahs devait avoir du bon.

CHAPITRE XX

En dépit de son blazer d'alpaga ultra-léger – huit onces au yard – Malko mourait de chaleur. Le goudron de York Street semblait coller à ses semelles. Écrasés de soleil, les mendiants n'avaient même plus le courage de tendre la main.

Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Swanee avait troqué son sari pour une robe courte à l'européenne qui mettait ses longues jambes brunes en valeur. Mais, choqués, tous les hommes se retournaient sur son passage. Malko en avait même vu plusieurs cracher dans sa direction. Dans la pudibonde Ceylan, les jambes fuselées de Swanee étaient une insulte muette aux traditions.

Elle avait gardé son billet d'avion à la main, ravie comme une enfant.

— Ce soir, nous serons à Rome, dit-elle. C'est merveilleux. Je suis si heureuse de quitter Ceylan. Même si je dois revenir.

C'était une conséquence de la balade à dos d'éléphant. Swanee avait décidé d'aller prendre des vacances en Europe. De partir en même temps que Malko sur le prochain vol de l'UTA.

À Rome, ils se quitteraient. Lui continuait sur Vienne où Alexandra l'attendait.

Peut-être resteraient-ils à Rome un jour ou deux. Une bouffée de désir envahit Malko. Swanee était douce et belle, reposante comme un jardin d'hiver. Il lui prit le bras et la serra contre lui.

— Je garderai un merveilleux souvenir de Ceylan, dit-il.

Ils furent soudain obligés de contourner un groupe de tamils bloquant le trottoir. Malko dut lâcher le bras de Swanee. L'obstacle passé, il la chercha des yeux.

Elle était immobile, à l'endroit où il l'avait lâchée, la bouche ouverte, comme frappée par la foudre.

— Swanee !

Elle tourna la tête, très lentement, comme si elle avait de la peine à bouger, fit un pas sur lui, et tomba sur les genoux. Malko se précipita vers elle. C'est alors seulement qu'il aperçut l'énorme tache de sang qui s'élargissait sur la robe, à la hauteur du côté gauche. Il regarda autour de lui. Les Tamils s'étaient dilués dans la foule, il n'avait vu personne frapper Swanee. Seuls quelques badauds commençaient à s'agglutiner autour du corps couché au bord du trottoir.

La jeune femme était couchée sur le côté, la bouche ouverte, les mains crispées sur son côté.

Malko écarta ses mains déjà poisseuses de sang pour voir la blessure. Les doigts de Swanee s'agrippèrent à son poignet.

— Ne me quitte pas, murmura-t-elle.

Pour aller où ? pensa Malko. Il n'avait même pas vu l'assassin. Ce dernier avait dû les suivre et profiter de la bousculade pour frapper Swanee d'un coup de couteau.

La jeune femme avait les narines pincées et respirait à peine.

— Ça va aller, dit Malko.

Autour d'eux, les badauds s'amassaient, curieux et bavards. Malko releva la tête et cria :

— Call a doctor. Help me, help me...

Mais personne ne bougea. Les badauds semblaient paralysés. Et pendant ce temps-là, le sang de Swanee se répandait sur le goudron brûlant. La flaque s'élargissait sous le corps de la jeune femme.

On était en plein centre de Colombo, à onze heures du matin...

Malko s'aperçut que Swanee serrait toujours le billet d'avion dans sa main droite. Mais maintenant, il était couvert de sang. Il souleva la tête de la jeune femme et la posa sur ses genoux. Elle eut une grimace de douleur.

— J'ai mal.

Malko se pencha :

— Qui t'a frappée ?

Elle secoua lentement la tête :

— Un homme payé par Siri. Je t'avais dit qu'il savait tout. Il a peut-être cru que je parlais pour de bon.

Un policeman en short fendit la foule, et s'approcha.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vite, une ambulance, supplia Malko. Sinon, elle va mourir.

Le policier disparut en courant.

Swanee leva les yeux :

— Je vais mourir, dit-elle, je le sais.

L'odeur fade du sang manqua faire vomir Malko.

Il aurait donné n'importe quoi pour sauver Swanee.

— Non, tu ne vas pas mourir, dit-il. Je te le jure. On te sauvera. Tu saignes moins...

Il prit son mouchoir et le glissa en tampon contre la blessure. En quelques secondes, le tissu fut entièrement imprégné. Une artère avait dû être coupée.

Les badauds étaient de plus en plus nombreux. Ce n'était pas tous les jours qu'on avait la chance de voir mourir une jolie femme dans York Street. Beaucoup ne regardaient que les longues jambes fuselées découvertes jusqu'en haut des cuisses.

— j'ai froid, murmura Swanee.

Malko serra les lèvres pour ne pas jurer. Il faisait plus de 40° en plein soleil. Swanee allait mourir et il ne pouvait rien. Il ôta son blazer d'alpaga et le posa sur les jambes de la jeune femme.

La main de Swanee serra la sienne. Maintenant, le sang était devenu une nappe gluante qui rejoignait le bord du trottoir. Un chien errant s'approcha et flaira.

Swanee ouvrit un peu plus la bouche. La main droite qui tenait le billet d'avion s'éleva vers Malko. Elle essayait de parler.

Malko se pencha :

— Ça va aller, répéta-t-il.

Sa main serra très fort celle de Swanee. Mais les doigts de la jeune femme ne répondirent pas à sa pression.

Venant du port, la cloche d'une ambulance domina la rumeur de la rue.

Malko serrait toujours la main de Swanee. Les grands yeux noirs regardaient le soleil au zénith sans le voir. Le sang ne coulait plus que très lentement de la blessure au côté. Dans un grand crissement de freins, l'ambulance stoppa près du trottoir.

Les deux infirmiers surgirent avec une civière et s'arrêtèrent, intimidés par cet étranger muet et immobile, qui tenait dans ses bras la tête d'une jeune morte d'une irréelle beauté.

Jamais Malko ne fut aussi heureux de porter des lunettes noires.

— Elle est morte, dit-il.

Les visages mal rasés des infirmiers n'exprimèrent aucune émotion et brusquement Malko se mit à haïr ce pays plein de soleil et de cruauté. Sans mot dire, les infirmiers firent basculer le corps sur la civière et l'enfourmèrent dans l'ambulance.

Quand l'ambulance démarra, Malko sentit quelque chose se décrocher en lui. C'était trop bête et trop injuste.

Jamais il ne reviendrait à Ceylan.

Notes

- [1] Merles des Indes. [\[Ret\]](#)
- [2] Voir « Le bal de la Comtesse Adler ». [\[Ret\]](#)
- [3] Quartier populaire de Colombo. [\[Ret\]](#)
- [4] Ami. [\[Ret\]](#)
- [5] Pitié, pitié. [\[Ret\]](#)
- [6] Entrez. [\[Ret\]](#)
- [7] Merle des Indes [\[Ret\]](#)
- [8] Vieux dégoûtant. [\[Ret\]](#)
- [9] Arbre très feuillu [\[Ret\]](#)
- [10] Sorte de lentilles. [\[Ret\]](#)
- [11] Voir « L'or de la rivière Kwai ». [\[Ret\]](#)
- [12] Office of Special Service. Ancêtre de la CIA. [\[Ret\]](#)
- [13] Navires espions : ELINT signifie Electronic Intelligence. [\[Ret\]](#)
- [14] Voir « Le bal de la Comtesse Adler ». [\[Ret\]](#)
- [15] Sorte de glaïeuls. [\[Ret\]](#)
- [16] Centre administratif de la CIA. [\[Ret\]](#)